

Crébillon fils

Lettres de la Marquise de M***
au Comte de R***



Éditions du Boucher

CONTRAT DE LICENCE — ÉDITIONS DU BOUCHER

Le fichier PDF qui vous est proposé est protégé par les lois sur les copyrights & reste la propriété de la SARL Le Boucher Éditeur. Le fichier PDF est dénommé « livre numérique » dans les paragraphes qui suivent.

Vous êtes autorisé :

— à utiliser le livre numérique à des fins personnelles.

Vous ne pouvez en aucun cas :

— vendre ou diffuser des copies de tout ou partie du livre numérique, exploiter tout ou partie du livre numérique dans un but commercial ;

— modifier les codes sources ou créer un produit dérivé du livre numérique.

NOTE DE L'ÉDITEUR

Afin de faciliter la lecture de ce roman de 1732, l'orthographe, la ponctuation & la typographie ont été modernisées.

© 2002 — Éditions du Boucher
16, rue Rochebrune 75011 Paris
site internet : www.leboucher.com
courriel : contacts@leboucher.com
téléphone & télécopie : (33) (0)1 47 00 02 15
conception & réalisation : Georges Collet
couverture : *ibidem*
ISBN : 2-84824-009-1



Première partie

*Extrait d'une lettre de Madame de ***, à M. de ****

Je viens de faire une découverte, qui me donne une joie sensible : j'ai trouvé dans les papiers du Comte de R***, les lettres de la Marquise de M***, et j'ai été charmée de voir la seule chose qui reste d'une personne illustre par sa naissance, et célèbre par son esprit et par sa beauté. Je les ai lues avec plaisir, et peut-être vous en feront-elles autant qu'à moi. Je ne serais pas même fâchée qu'elles vissent le jour. Vous n'y trouverez pas cette correction de style dont se parent nos écrivains ; mais les négligences d'une femme spirituelle sont des grâces que tout votre esprit ne saurait attraper : quoi qu'il en soit, si elles vous plaisent, je ne douterai plus de leur sort. J'aurais souhaité de trouver dans ces lettres plus de vertu ; mais la Marquise aimait : voilà le premier malheur, et les autres n'en sont qu'une suite presque inévitable. Je sais qu'à voir de loin un amant, il ne paraît pas dangereux, et que la vertu croit, en l'écoutant, ne courir aucun risque : mais les choses changent de face à mesure qu'on en approche ; et ce serait ne pas connaître le cœur humain, que de le croire incapable de faiblesse. J'aurais là dessus bien des choses à vous dire, mais je suis femme, et vous ne croiriez peut-être pas mes réflexions tout à fait désintéressées. Revenons aux lettres : je ne vous en envoie que ce que j'ai cru digne d'être lu ; et dans plus de cinq cents qui me sont tombées entre les mains, je n'en ai réservé que soixante-dix ; ce n'est pas que les autres fussent plus mauvaises ; mais les amants s'écrivent souvent des choses qui ne peuvent intéresser qu'eux-

mêmes. D'ailleurs, il y en avait qui m'ont révoltée par la trop grande passion; il m'a paru ridicule qu'on pût avoir tant de faible pour un homme. J'en ai retranché aussi plusieurs autres par des raisons de bienséance et de ménagement. J'ai tâché cependant de ne pas déranger absolument l'ordre dans lequel elles étaient écrites; mais malgré mes soins, vous en trouverez quelquefois la suite interrompue. Quand vous serez de retour ici, vous jugerez par vous-même si j'ai bien fait de ne pas les donner toutes. Je ne crois pas cependant que vous me condamnerez; quelque bien que des lettres amoureuses soient écrites, les mêmes termes y sont souvent employés, les mêmes situations reviennent; c'est toujours le même objet présent aux yeux du lecteur : brouilleries, raccommodements, caprices, fureurs, larmes, joie, jalousie, craintes, désirs, désespoir; et quoique ces mouvements soient variés en eux-mêmes, c'est l'amour qui les fait naître, c'est l'amour qui les détruit; c'est toujours l'amour que l'on voit sous des formes différentes, et il ne serait pas possible que l'uniformité du fond ne dégoûtât, malgré la variété des sentiments. Enfin, pour vous dire mieux, je l'ai voulu ainsi, et je ne crois pas pouvoir mieux me justifier auprès de vous.

Lettre première

Je ne sais pas si vous vous souvenez que nous n'avons lié ensemble qu'un commerce d'amitié; je vous ai promis la mienne de bonne foi, et je serais fâchée qu'en me demandant ce que je ne puis vous donner, vous m'obligeassiez à vous refuser ce qui dépend de moi. Quoique jeune, vous devez croire que je suis instruite, et qu'un mari doit m'avoir appris ce que ce peut être qu'un amant. Mes réflexions, l'exemple, les conseils de quelques personnes éclairées m'ont donné ce que les autres n'acquièrent que par l'expérience; et tout cela, sans avoir le chagrin des épreuves. Je sais donc, à vue de pays, comment sont faits les amants, et je meurs de peur que vous n'en soyez un. Vous m'avez écrit presque sans besoin, et je crois découvrir dans les termes dont votre amitié se sert, quelque chose qui semble appartenir à l'amour. Peut-être me trompé-je; mais on m'a rendu votre lettre avec mystère; on craignait qu'elle ne tombât entre les mains de mon mari; elle était écrite avec désordre, et rien n'y était bien exprimé, que ce que je n'aurais pas voulu entendre. Toutes ces choses supposent de l'amour, ou de l'envie d'en montrer. Pourquoi vous seriez-vous caché de mon mari? Il vous connaît depuis longtemps; il ne lui paraîtrait pas extraordinaire que vous eussiez eu occasion de m'écrire; c'est une action innocente, et vos seules démarches peuvent la rendre criminelle. Mais que m'importe, après tout, que vous m'aimiez, si je suis sûre de ne vous aimer jamais? Je suis cependant fâchée, sachant l'envie que vous avez

de vous consoler de l'infidélité de Madame de H***, de ne pouvoir vous aider; et je suis infiniment sensible à l'honneur que vous me faites de me choisir pour la remplacer dans votre cœur. Mais pensez-vous que je fisse mon bonheur de vous être toujours fidèle? Je suis trop défiante pour le faire; et je craindrais avec raison que, trahi par une femme, vous ne fussiez occupé avec une autre que du désir de prendre votre revanche. Cela veut dire que je ne songerais qu'à vous prévenir; et j'entrevois que nous formerions un commerce où la confiance ne serait pas trop bien établie. Je ne trouve pas d'ailleurs que la constance soit un plaisir si vif, qu'il puisse tenir lieu de tous ceux qu'il empêche de prendre. Vous êtes gênants, vous autres hommes! vous voulez qu'on ne soit jamais rempli que de vous; un moment de distraction sur un autre objet vous paraît un crime: et en effet, vous êtes si tendres, si fidèles, qu'il n'est pas étonnant que vous exigiez toutes les attentions d'une femme. Je ne me sens pas capable d'une si grande réflexion; je n'aurais pas pour votre mérite tous les égards qu'il faudrait: vous me trouveriez dissipée, folle, badine; vous ne m'aimeriez pas longtemps, et je serais peut-être assez sotte pour en être fâchée. Peut-être aussi l'amour m'ôterait ma gaieté: car pour sa dignité, il faut qu'il soit triste; du moins vous le commencez d'une façon lamentable, et je serais obligée de prendre votre ton. On peut se dispenser d'aimer un mari; mais un amant, cela devient grave. Il faut se conformer à ses caprices, être fâchée quand il l'est, ne rire que quand il le veut, n'oser regarder personne; et je vous avertis que je suis grande lorgneuse, que j'ai des fantaisies, que je hais la contrainte, et que mon mari me laisse fort libre. C'est un fâcheux article que celui-là pour un amant; il n'a point à espérer ce désir de tromperie et de curiosité que la gêne inspire. Voilà, comme vous voyez, de fortes raisons contre les vôtres; mais il ne m'en fallait pas tant: deux mots font la valeur de tout ce que je vous écris; et ce qu'il y a de singulier, c'est qu'ils ne me coûteront rien à dire: *je ne veux point aimer*. C'était même l'unique réponse qu'il dût y avoir à votre lettre, mais je n'avais rien à faire quand je l'ai reçue, et je me suis amusée à vous écrire. Adieu, Monsieur, je ne vais point aujourd'hui à l'Opéra, je reste chez moi, je suis malade, et je ne vois personne; je me sens même tant de goût pour la solitude, que je ne sais pas encore quand l'envie de reparaitre me prendra.

J'avoue que pour un cœur aussi bien enflammé que le vôtre, l'absence doit être un supplice bien rigoureux; mais si je ne débute pas avec vous par quelque cruauté, le commencement de notre commerce aurait quelque chose de trop languissant. À propos, vous me priez de vous dire si vous devez espérer; je me suis consultée : je crois que non.

Lettre II

Oui, Monsieur le Comte, mon mari est un scélérat, un perfide, un infidèle : tout cela est vrai ; j'entre, on ne peut pas mieux, dans vos raisons ; je devrais me venger, mais je ne suis pas sujette à la rancune : je n'ai, je vous jure, aucun besoin de consolation. Je pardonne généreusement à mon ingrat son libertinage ; et si je suis fâchée de quelque chose, c'est que vous y preniez tant d'intérêt. Vous êtes trop touché des peines d'autrui, et je vous plains, si vous êtes aussi sensible aux afflictions de vos autres amis, que vous paraissez l'être aux miennes. Je dis aux miennes, pour vous faire plaisir, car vous voulez absolument que je sois affligée. Vous concluez de là que pour dissiper ma douleur, je ne puis mieux faire que de rendre à mon mari les tourments qu'il me cause : je le connais, il est philosophe, rien ne l'inquiète, et j'aurais le malheur, après m'être mise en frais pour le punir, de le voir insensible à la correction. Il est des naturels pervers qu'on ne redresse pas, le sien est de ce nombre, laissons-le donc s'égarer : le temps et la raison le ramèneront vers moi plus tôt que nous ne pensons. Il y a dans la vie des moments d'inaction qu'il faut, malgré soi, donner à sa femme. Le pauvre homme ! je le plaindrais bien s'il fallait qu'occupé sans cesse à me plaire, il n'eût pour toute ressource que le triste badinage de l'amour conjugal : je ne suis point assez injuste pour l'exiger. Vous attribuerez peut-être à quelque inclination secrète, l'indifférence où je parais être pour mon mari : vous vous trompez, il m'a dégoûtée d'aimer les

hommes. Je ne les hais cependant pas ; leur ridicule m'amuse : sans celui que vous vous donnez de vouloir m'aimer malgré moi, vous ne me paraîtriez pas si divertissant : n'allez pas, au moins, me gronder de ce que je vous dis, il est glorieux d'amuser ce qu'on aime. Au reste, je suis fâchée qu'avec le mérite que vous avez, vous perdiez auprès d'une ingrante telle que moi, un temps, que beaucoup d'aimables femmes que je connais, rempliraient, sans doute, plus agréablement. Vous en trouverez mille qui ne savent que faire, et qui seront charmées de votre personne : car, quoique je ne vous aime point, je ne laisse pas de vous trouver du mérite ; et si j'étais moins occupée, il ne me déplairait pas de vous entendre soupirer auprès de moi ; mais j'ai un faible fort singulier : mon mari m'amuse ; quand il n'a pas le temps ou le moyen de me faire des infidélités, il me raconte celles qu'il m'a faites, et me désigne celles qu'il pourra me faire ; cela me divertit plus que tous les discours doucereux que vous composez, vous autres amants.

Mais, pour venir au but principal de votre lettre, vous me croyez fâchée contre vous, je ne sais pas sur quoi vous l'imaginez ; je n'ai aucune raison de vous vouloir du mal : vous êtes galant homme, poli, prévenant, séduisant même, si l'on n'y prenait garde. Vous me contez fleurettes, cela ne laisse pas de me divertir, attendu que le peu d'habitude où je suis d'en entendre, empêche qu'elles ne m'endorment. Sans vous encore, je ne saurais pas affirmativement que je suis jolie, je ne l'avais vu que dans les yeux de ma belle-sœur, car elle est de mauvaise humeur quand elle me regarde ; mais ce n'en était pas assez pour m'assurer de mes charmes ; et je crois qu'en pareil cas, le suffrage d'un homme fait comme vous, vaut bien la jalousie d'une femme. Vous voyez par l'aveu que je fais de toutes les obligations que je vous ai, combien j'ai envie d'être reconnaissante. Adieu, Monsieur, un autre que vous n'en voudrait pas d'autre preuve que la peine que je prends de vous écrire : mais vous êtes difficile à contenter. Je veux bien encore vous dire que je vais ce soir chez Madame de *** ; je vous ordonne de vous y trouver, vous devez être bien content de moi. Un rendez-vous !

Lettre III

La jalousie que vous avez conçue de mon mari me paraît rare, et j'aime bien à avoir un amant si singulier. Hier, devant vous il m'embrasse, je lui dis des douceurs, je lui témoigne enfin l'amour le plus violent; vous m'avez même entendu soupirer : je m'étonne que votre imagination ait tant travaillé sur ce soupir; il me semble qu'il n'était point équivoque : cependant il a troublé votre repos. Vous m'accusez d'être la plus dangereuse coquette du monde; vous dites encore que je pousse cela jusques à aimer mon mari : je voudrais bien savoir d'où naissent ces beaux discours, et quel droit vous avez de les tenir. Ce n'est pas seulement contre le Marquis que votre colère éclate, je sais que R*** a perdu vos bonnes grâces, parce que, de son chef, il a fait des vers pour moi, et que peut-être ils valent mieux que ceux que vous m'adressez. Mais mettez-vous à ma place : est-ce ma faute à moi, s'il m'appelle Célimène? Vous me traitez d'ingrate; je ne sais pas quelle preuve d'ingratitude je puis vous avoir donnée : est-ce parce que vous me dites que je suis belle, et que je ne réponds pas à cela comme vous le voudriez? Le plaisir que vous prenez à me le dire, n'est-il pas pour vous une assez grande récompense? Si j'aimais tous ceux qui me content ces sornettes, vous me trouveriez bientôt trop reconnaissante. Ne devriez-vous pas être content de la bonté avec laquelle j'écoute des choses que je ne voudrais jamais entendre d'un autre? Comptez-vous donc pour rien la peine que je prends de vous écrire? Pensez-vous qu'il

soit bien à moi de le faire? Quoique mon intention soit bonne, on en jugerait tout autrement dans le monde; et en effet, que ne serait-on pas en droit d'en penser? Vous me dites que vous m'aimez, vous me l'écrivez, et j'entretiens avec vous un commerce de lettres, qui, tout innocent qu'il est de mon côté, qu'il me paraît l'être, que je souhaite même qu'il soit, est peut-être un crime pour moi. Cette idée m'attriste : croyez-moi, finissons ce badinage, il m'ennuie. Devenez mon ami, si cela se peut, mais ne vous obstinez pas à vouloir être mon amant. Attachez-vous à quelqu'un qui connaisse mieux que moi le prix de votre cœur; je le crois très fidèle, très constant, fort capable d'un attachement respectueux : ce sont des qualités charmantes, et je suis bien fâchée de ne savoir qu'en faire. Si ce n'était aux dépens de ma tranquillité, je serais charmée de vous rendre heureux; mais vous êtes trop généreux pour vouloir qu'il m'en coûtât tant. Pour votre repos, et pour le mien, défaites-vous de cette fantaisie. Je vous ai vu touché de ma froideur, et il me semble que je vous plaignais; je ne veux point assujettir mon cœur à ces mouvements-là; mon devoir et même mon inclination me déterminent à ne pas souffrir vos poursuites; ainsi, trouvez bon que je refuse toutes les lettres qui viendront de votre part, ou que je les envoie à mon mari. Vous m'aimerez tant que vous voudrez, je ne m'en apercevrai plus; je craindrais que de s'inquiéter de vos sentiments, ce ne fût en quelque façon y prendre part, et je ne le dois, ni ne le veux.

Lettre IV

Vous avez tort de croire que je fusse hier chez moi, quand vous y êtes venu, et que j'eusse des raisons secrètes pour désirer qu'il n'y entrât personne. Quand il serait vrai que je m'y fusse renfermée, et, comme vous le supposez, avec un homme aimé, je ne vois pas quel compte j'aurais à vous rendre de mes sentiments, et quels éclaircissements vous pouvez exiger. Si vous êtes malheureux auprès de moi par ma froideur naturelle, ou parce que mon cœur est prévenu pour un autre, c'est ce que je ne vous dirai point. La seule chose dont je puisse vous assurer, c'est que je ne vous aime pas, et que sans doute, je ne vous aimerai jamais. Le chevalier de N***, que votre jalousie a pris pour objet, n'est pas plus favorisé que vous, et vous savez en conscience s'il y a dans le traitement que je vous fais, de quoi flatter l'amour-propre : ce n'est pas qu'il n'ait du mérite, mais il ne m'a peut-être jamais dit à ma fantaisie, qu'il m'aime, peut-être aussi n'y a-t-il jamais pensé ? Vous pouvez choisir des deux. Au reste, je ne suis point surprise que vous croyiez que je m'étais hier renfermée avec lui. Il vous est plus commode de penser mal de moi, que de vous. Je vous rends toute la justice que vous méritez ; vous êtes un des plus aimables hommes du monde ; il y a quelque temps que vous me dites que vous m'aimez, et je résiste à vos soins : vous avez raison, cela n'est pas naturel, et il faut que je sois éprise pour un autre d'un amour violent, pour retarder si longtemps ma défaite : mais heureusement nous ne sommes point constantes ; je cesserai

d'aimer le chevalier; vos charmes me détermineront plus promptement à l'abandonner; il serait trop étonnant que vous perdissez vos soupirs, vous ne l'avez pas mérité. Accoutumé à être prévenu, vous avez bien voulu me prévenir; vous m'avez épargné des démarches déshonorantes; vous m'avez trouvée paresseuse à louer vos yeux, et vous avez daigné me dire que je les avais beaux : vous avez renoncé pour moi à toutes les personnes qui prenaient intérêt à vous; serait-il possible qu'une si grande preuve d'attachement demeurât sans reconnaissance? Mais pourquoi veux-je vous rassurer? Vous vous connaissez trop bien pour ne pas croire ma froideur affectée; je ne veux que vous éprouver, et par un peu de résistance, vous rendre ma conquête plus agréable : je parais plus difficile qu'une autre à persuader; mais au fond, vous ne m'en tromperez pas moins. Vous devriez être charmé de ma façon de penser, elle est nouvelle pour vous, et je suis sûre que vous m'en trouvez plus aimable. Les inconstants seraient trop malheureux, si toutes les femmes se ressemblaient; ce n'est pas que je veuille penser que vous ne soyez capable d'aimer véritablement; je ne vous reproche rien, et je suis persuadée que si plusieurs femmes dans le monde se plaignent de votre légèreté, c'est moins votre faute que la leur; vous vous êtes lié avec elles plus par leur choix que par le vôtre, et leurs bontés précipitées ne vous laissant pas le temps d'être amoureux, il n'est pas étrange que vous ne le soyez pas devenu. Vous voyez, Monsieur, que je suis plus généreuse que vous; vous m'accusez d'aimer le chevalier, de le favoriser, et je vous justifie sur les bruits ridicules qui courent de vous dans le monde. Doutez-vous après cela de mon aveuglement? et puis-je mieux vous prouver combien je vous aime, qu'en vous croyant si digne d'être aimé? Ne doutez pas, je vous en conjure, que lorsque le hasard nous rassemblera, je ne vous donne les preuves les moins équivoques de mes sentiments à votre égard.

Lettre V

Je ne m'attendais pas à vous écrire encore, et toujours des choses désobligeantes, lorsque vous pourriez, en vivant autrement avec moi, éprouver que, si je suis insensible à l'amour, je suis fort tendre en amitié. Que prétendez-vous de moi? Qu'en devez-vous attendre? Est-ce dans la situation où je suis, que je dois écouter vos soupirs? Il est vrai, je n'ai pu me défendre hier d'un moment d'attendrissement : mais avez-vous pu penser qu'il l'emporterait sur mes réflexions, sur mon devoir? Et pour avoir donné quelque compassion à vos malheurs, dois-je approuver votre amour? Et sur quoi puis-je croire que vous en ayez pour moi? Sont-ce vos serments qui me l'assureront? Quand même vous me diriez vrai, m'aimeriez-vous toujours? Et ce même caprice qui me rend aujourd'hui l'objet de tous vos vœux, ne peut-il pas demain vous en faire naître pour une autre? Mais sans vouloir vous soupçonner de perfidie, sans chercher des raisons contre vous dans l'avenir; puis-je en examinant mon état présent, me livrer aux sentiments que vous voudriez m'inspirer? Liée par le plus sacré des devoirs, ouvrirai-je mon cœur à des désirs qui me sont défendus? Puis-je disposer de ce cœur? Est-il à moi? Si je vous le donnais, ce ne serait pour vous qu'une félicité passagère, que vous ne souhaitez à présent que parce que vous n'en jouissez pas; et ce serait pour moi une source cruelle de larmes et de tourments; ou s'il se pouvait que votre amour fît mon bonheur, qu'est-ce qu'un bonheur qu'on se reproche sans cesse, et

qu'on ne trouve jamais qu'environné de troubles et de remords ! votre passion s'éteindrait bientôt, et il ne me resterait que la honte d'avoir été séduite, et peut-être celle de vous aimer encore. Vous ne me demandez à présent que mon cœur ; mais après l'avoir obtenu, vous voudriez me conduire de faiblesse en faiblesse, et me rendre enfin l'objet de mon mépris et du vôtre.

Je ne suis point heureuse, mais je suis tranquille : cette tranquillité m'a coûté trop, je la possède depuis trop peu de temps ; enfin j'en connais trop les charmes pour vouloir m'exposer à la perdre. Vous me vantez vainement l'amour et ses plaisirs. J'ai souvent repassé dans mon esprit ceux que peuvent goûter deux cœurs bien unis ; j'y vois cette confiance mutuelle, cette amitié véritable, ce désir toujours pressant de se plaire ; mais cet amour n'est qu'une idée, et je ne crois pas qu'il ait jamais existé. Ce n'est aujourd'hui qu'un lien formé par le caprice, entretenu par un sentiment encore plus méprisable, et détruit par tous deux. Peut-être êtes-vous sincère : mais je ne puis vous connaître qu'en vous éprouvant ; et ce serait le moyen d'être trompée. Je vous parle, comme vous voyez, sans aigreur et sans emportement, et je n'ai pas cru qu'il fût nécessaire d'en affecter. Je vous ai dit tout ce que je pense, vous devez voir que je ne vous aime point, que je ne vous aimerai jamais, et mon cœur, en vous le disant, m'en assure encore plus que ma raison. Adieu, je vous avais promis des choses désobligeantes, et je suis fâchée d'y avoir été forcée. Daignez désormais ne plus troubler mon repos, et ne vous obstinez pas à poursuivre un cœur, qui par devoir et par choix, se refuse à vos empressements. Puissiez-vous ailleurs être plus heureux ! et peut-être que... Adieu, encore un coup, je parle trop longtemps, pour avoir si peu à dire.

Billet

Je suis bien malheureuse, ou vous êtes bien heureux, vous (je ne sais pas encore lequel des deux), que j'aie quelquefois besoin de vous, et que je sois sans cesse obligée de vous écrire. Ce n'est pas que la chose en vaille la peine; mais j'ai des gens si maladroits, et je suis si mal servie quand je m'en rapporte à eux, qu'il faut que j'écrive pour les moindres bagatelles. Jugez combien cela m'amuse, moi, qui, comme vous savez, suis une des plus paresseuses personnes du monde. Cela posé, je vous dirai sans compliment, que je sors aujourd'hui pour une affaire de la dernière importance. Mon mari m'a refusé de m'accompagner, et j'ai pensé, dans le moment, que vous seriez plus honnête que lui. Madame de *** et S. Fer*** m'ont tant dit que vous étiez assez poli et assez désœuvré pour me faire ce plaisir, que j'ai cru devoir vous en prier.

Votre oncle le Commandeur, quatre fois plus goutteux et plus bègue qu'à son ordinaire, m'a offert de me donner la main; mais outre qu'il m'ennuie, j'ai eu peur qu'il ne m'entraînât avec lui dans une de ces chutes qui lui sont ordinaires; et quand on choisit un cavalier, encore faut-il qu'il sache parler, et nous soutenir. D'ailleurs il m'aime, et quoique vous en fassiez autant, tout le monde m'a conseillé de vous donner la préférence. Venez donc de bonne heure chez moi; mais songez à n'être point amoureux. Point de mines, ni de soupirs; cela vous gênera. Mais, tenez, pour vous laisser quelque amusement, je vous passerai les langueurs,

et, si vous voulez encore, les réflexions les plus séduisantes sur ce que vous annonce la faveur que je vous fais d'être auprès de moi. Je ne sais ce que je ne vous accorderais pas, tant le Marquis m'a mise de mauvaise humeur.

Lettre VI

Savez-vous qu'enfin votre obstination me révoltera tout de bon, et que nous romprons infailliblement ensemble? Comment faut-il donc s'y prendre, pour vous forcer à laisser les gens en repos? Ne vous ai-je pas assez maltraité hier au soir, et n'avais-je pas lieu de croire qu'après ce que je vous avais dit, vous prendriez votre parti? Mais point : lorgneries et soupirs dans la journée, et tendres billets le matin; franchement je commence à me lasser de ce manège, et si je n'avais eu peur de faire faire des réflexions à mon suisse, je lui aurais déjà ordonné de ne plus laisser entrer votre valet de chambre. Je m'ennuie de lire toujours la même chose, et de n'avoir jamais rien de nouveau à vous répondre. Encore si mon cœur entraînait dans tout cela, je m'en amuserais un peu plus; mais rien n'est si désagréable que de s'entendre dire perpétuellement qu'on est aimée, et de ne s'en pas trouver plus sensible. Nous étions convenus de n'être que bons amis; vous me jurez que vous n'en demanderez pas davantage, que vous ne m'écrirez plus, et en m'éveillant, la première chose qu'on m'annonce, c'est que Dupré depuis deux heures attend mon réveil, et qu'il a un billet à me rendre de la part de M. le Comte. Je n'ai point été fâchée que vous ayez manqué à votre engagement; vous me fournissez un prétexte pour rompre le mien. J'ai fait cette nuit de sérieuses réflexions sur l'amitié mutuelle que nous nous étions promise; il m'a paru qu'il était dangereux pour une femme d'avoir un ami si intime; et que ce nom n'était imaginé que pour

parler plus hardiment d'amour dans l'occasion. J'ai craint naturellement aussi cette confiance qu'on a pour quelqu'un qu'on estime. Une femme s'accoutume à ne rien déguiser des mouvements de son cœur; l'ami en profite, et est bien sérieusement votre amant, que vous ne vous doutez pas encore qu'il ait eu envie de le devenir. Je ne veux point de ces surprises; vous avez commencé par vouloir m'inspirer quelque chose de plus vif que l'amitié, et la vôtre aurait toujours un air trop tendre pour ce qu'elle serait. Il ne me convient donc plus que vous soyez mon ami; je voudrais, cependant, que vous ne me fussiez pas indifférent : ne pourrais-je trouver un milieu qui me délivrât de cet embarras? Je ne voudrais point d'amants; ils incommode quand on ne les aime pas, et ils s'ennuient quand ils sont aimés. Je vous ai dit ce que je pensais sur l'amitié; et il me semble qu'un objet qui me serait indifférent, serait le plus désagréable de tous pour moi : voilà pourtant ce que vous me causez. Ne parlons de rien, je vous en prie, jusques à ce que je puisse vous faire un état fixe dans mon cœur; j'y vais rêver, et si je n'imagine rien de mieux, nous resterons comme nous sommes. Adieu, ne prenez point la peine de venir aujourd'hui chez moi. Je sors pour aller chez Madame de ***; elle s'est brouillée avec Saint-Fer***; il m'a priée de lui demander les raisons de sa mauvaise humeur, pour parler comme il s'exprime; car je ne crois pas qu'elle ait tort : on ne peut jamais l'avoir avec vous autres hommes. Vous me ferez plaisir, si vous trouvez Saint-Fer***, de me l'amener; il me débarrassera du soin de le justifier, et sa présence hâtera leur raccommodement. Mon Dieu! que les amants sont sots! Bonjour, Monsieur.

Lettre VII

De quoi vous excusez-vous, Monsieur, et de quoi puis-je à présent vous accuser? Vous êtes devenu sage; il y avait longtemps que je le souhaitais, et je n'aurais plus que des remerciements à vous faire, si vous ne vous imaginiez pas que votre procédé a dû me fâcher. Détrompez-vous; ce n'est pas en cessant de me tourmenter, qu'on peut mériter ma haine : je ne m'attendais pas à vous voir si raisonnable, et je suis charmée qu'en vous rendant justice, vous me l'ayez rendue à moi-même. Vous avez tort de croire que j'ai averti mon mari de vos persécutions; je n'étais pas si près de succomber que j'eusse besoin de ce remède. Attribuez à vous-même le froid qu'il vous a fait paraître; vous n'aviez pas envie apparemment qu'on ignorât dans le monde que vous me rendiez des soins, et vous avez pris tant de confidants de cette fantaisie, qu'il n'est pas impossible que M. de M*** n'en ait su quelque chose. Vous m'avez encore exposée au plaisanteries de Madame de G***, qui hier me félicita à demi sur le bonheur que j'avais d'être aimée de vous, et de n'être pas insensible à votre passion. Cette femme, à ce qu'il m'a paru, sait mieux que moi ce que vous valez; je crois même qu'elle me regarde comme sa rivale; et de quelque prix que vous puissiez être, je ne trouve pas ce titre fort avantageux. Vous me ferez plaisir de détourner les idées que de pareilles impostures doivent donner de moi; il me serait fâcheux que, n'étant pour rien dans vos extravagances, on me crût capable de les partager; et je crois que votre probité

souffrirait de me faire jouer ce personnage. Il est temps que ces bruits finissent ; et puisqu'ils ont vos fréquentes visites pour principal fondement, trouvez bon que je vous prie très sérieusement de cesser de me voir. J'ai regret d'en venir avec vous à cette extrémité, mais souvenez-vous que vous m'y avez forcée, et qu'au défaut d'un amour que je ne pouvais, ni ne devais vous donner, je vous avais offert une amitié dont vous deviez peut-être faire plus de cas.

Lettre VIII

Puisque vous le voulez absolument, je consens à vous revoir, et veux bien accorder cette grâce au repentir dont vous me paraissez pénétré, sûre que vous ne me manquerez pas de parole, et que vous avez véritablement étouffé votre amour. Mais cependant, pourquoi chercher à le rallumer? et s'il est vrai que vous m'avez aimée, sera-ce en me voyant tous les jours que vous pourrez m'oublier? Il me semble qu'il serait à propos que nous ne nous vissions pas si souvent, et que vous vous en tinssiez avec moi aux simples déférences qu'on a dans le monde pour une femme qu'on estime. Je ne sais, mais je prévois que notre amitié ne sera pas de longue durée, et, ou je m'y connais mal, ou vous n'êtes pas si bien guéri que vous me le dites, que vous le croyez peut-être. Encore une fois, pensez-y bien, affermissiez-vous contre une fantaisie qui trouble votre repos, et qui m'inquiète : songez à ce que je suis. Quand je pourrais vous aimer, pensez-vous que vous en fussiez plus heureux, et que je ne préférasse pas toujours mon devoir à un caprice, qui serait la honte et le malheur de ma vie? Je sens que je vous plains; mais c'est cette même pitié qui doit vous faire perdre toute espérance. Si j'étais disposée à répondre à votre amour, il ne me ferait pas tant de peine. Quand même il serait vrai que je vous aimasse, votre conduite suffirait pour me rendre à mon devoir; et c'est assez que quelqu'un puisse me soupçonner de faiblesse, pour m'empêcher d'en avoir jamais. Vous ne connaissez pas mon cœur; il est fier et

délicat, et de la façon dont vous pensez, sa possession ferait moins votre bonheur que votre tourment. Ce n'est pas un sentiment né malgré vous, qui vous a porté vers moi; je ne vous ai point vu ces mouvements qui agitent involontairement. Vous m'avez dit par galanterie que vous m'aimiez; vous avez imaginé que je serais plus propre qu'une autre à vous amuser; quelque perfidie que vous aviez peut-être faite, vous avait laissé le cœur vide; vous cherchiez à le remplir : vous m'avez trouvée plus sévère qu'une autre, et vous vous êtes opiniâtré à me poursuivre, parce que c'est un affront pour votre vanité de ne pouvoir me rendre sensible. D'ailleurs, de quelque soumission, de quelque respect dont vous vous pariez, je sens que votre amour m'outrage; vous ne vous êtes sans doute attaché à moi que parce que vous m'avez cru plus facile à vaincre qu'une autre. Quoi qu'il en soit, je consens que vous me voyiez quelquefois, il ne tiendra qu'à vous d'avoir mon estime, et si j'ai assez de raison pour ne vouloir ni vous aimer, ni être aimée de vous, je n'en ai pas assez peu pour vous refuser une amitié que vous mériterez plus que personne du monde, quand vous n'exigerez que cela. Adieu, votre conduite décidera de la mienne.

Lettre IX

Hé quoi! mon pauvre Comte, vous êtes malade, et malade d'amour, le cas est singulier! mes rigueurs vous coûteront la vie! je ne me croyais pas si redoutable. N'allez pas vous aviser de mourir, cela me donnerait dans la postérité une réputation d'insensible que je ne mérite peut-être pas. Quelque poète chargerait votre tombeau d'une épitaphe ridicule, dans laquelle je serais injuriée; et je ne veux pas être mêlée dans les caquets de ces Messieurs-là. D'ailleurs, en mourant pour moi, quelle récompense exigez-vous? Voulez-vous avoir le plaisir de me faire répandre des pleurs dont vous ne jouiriez pas? et quelle satisfaction auriez-vous, quand, désespérée de votre mort, j'irais sur des roches désertes fatiguer les échos de mes regrets, et me plaindre aux dieux cruels de la perte de Tircis? Mes larmes ne valent pas en vérité la peine que vous prendriez à les mériter et nous avons, nous autres femmes, un caractère si léger, que peut-être ne vous pleurerai-je pas du tout. Nous oublions si tôt un amant vivant, que nous ne devons pas nous souvenir longtemps des morts; sans entrer même ici dans le détail de ce que les autres femmes peuvent faire en pareille occasion, je vous dirai naturellement qu'il n'y en a pas que je ne surpasse en légèreté et en coquetterie. Veuve d'un amant, j'en prendrais d'abord trois autres pour me consoler : en faut-il moins pour dédommager d'une si fâcheuse perte? Ainsi, jugez, vous que je n'aime pas, combien peu je serais chagrine de votre mort. Vous que je n'aime pas! Que ce mot me

paraît dur! Pourquoi cette sévérité? et quel risque court-on de dire à un pauvre moribond, vous, qu'on aime un peu? Est-il pour cela nécessaire de le penser? Pourquoi ce mot me coûte-t-il tant? Vous me l'avez dit tant de fois, avec tant de grâce, si tendrement; quel inconvénient de le répéter, surtout dans l'état où vous êtes? Quel usage pouvez-vous faire de ce mot? Il me semble même qu'il y a plus de malice que de bonté à vous assurer que je vous aime. Tant que votre maladie durera, je me ferai un plaisir de vous le dire. Vous me verrez entrer dans vos peines avec tant de sensibilité; je serai si douce, si attentive, que vous serez au désespoir de recouvrer la santé aux dépens de tant de faveurs. Vous êtes plus dangereux que je ne pensais : tomber malade pour m'attendrir! En vérité l'idée est rare! Je ne vous conseillerais pas de vous en servir avec toutes les femmes; je ne crois pas qu'avec ce stratagème vous fissiez une grande fortune. Il serait pourtant plaisant que vous l'eussiez fait exprès : pardonnez-moi cette folle idée, mais, en vérité, je pense si mal des hommes, que je crois qu'il n'y a sortes d'artifices qu'ils ne mettent en œuvre pour nous abuser. Mais qu'en pourriez-vous espérer? Si vous feignez une maladie, et que je le sache; un mépris éternel. S'il est vrai que vous soyez malade; un peu de compassion, et le tout, parce que vous faites honneur de cette indisposition à ma cruauté. Je vous assure que je vous en tiendrai compte, et que je croirai si vous en revenez, que vous n'avez pas pu mieux faire. Adieu, Comte, gardez-vous de mourir. Imaginez-vous que je suis sensible, faites-vous des idées gracieuses : baissez ma lettre, faites enfin toutes les folies d'un homme bien amoureux : il n'y a rien que je ne vous pardonne; mais songez surtout que c'est à l'amour seul à disposer de vous; adieu. Vous avez souhaité que je vous écrivisse. Que je suis heureuse que dans la disposition où je suis de faire tout ce que vous désirez, vous ne puissiez rien exiger de plus! Le pauvre Comte!

Lettre X

En vérité, vous pensez d'une façon bien singulière. Je vous écris la lettre du monde la plus tendre, je vous fais de ma faiblesse l'aveu le plus sincère que vous puissiez souhaiter, et vous n'êtes pas content ! Vous êtes au désespoir de ce que je ris sans cesse ; que vous êtes bon de vous en fâcher ! Ne faut-il pas en amour commencer par quelque chose ? Je finirai peut-être avec vous moins gaiement que je ne voudrais. Que savez-vous si je n'ai pas besoin de cet enjouement, que vous me reprochez, pour vous cacher la moitié de votre bonheur, et pour me dérober la confusion de vous dire que je vous aime ? Vous allez prendre cela pour de nouvelles railleries ; mais quand je mentirais, ne vous est-il pas plus doux d'entendre des mensonges gracieux, que des vérités brusques ? Vous êtes d'un caractère difficile ; quand je vous dis que je ne vous aime pas, vous vous fâchez ; lorsque je vous assure que vous m'avez rendue sensible, vous n'en croyez rien ; quel tempérament prendre ? Enseignez-le moi, je vous promets de m'en servir.

Je n'approuve pas non plus le dégoût qui vous a pris pour la vie. Si nous étions dans le temps où les amants se tuaient pour se faire regretter de leurs inhumaines, je craindrais pour vos jours ; mais vous êtes homme de bon sens, et vous savez aussi bien que moi, que la plus sottise preuve d'amour qu'on puisse donner, est de se tuer. Vous me direz qu'il ne tint pas à Céladon de se noyer ; mais en conscience, l'avez-vous pris pour modèle ?

Je suis charmée au reste de ce qu'on m'a dit de vous : on m'a assuré que toutes les permissions que je vous ai données, vous ont presque rendu la santé. Pourquoi avez-vous la malice de ne m'en rien dire ! Ne vous ai-je pas assez plaint ? ou croyez-vous que la nouvelle de votre rétablissement me fût si indifférente ? Ah Comte ! Que vous me connaissez peu ! Si vous saviez combien je m'ennuie, combien je vous souhaite, enfin combien j'ai formé de vœux pour vous, vous m'en aimeriez mille fois davantage. Je ne savais pas qu'un amant amusât tant. Je suis si désœuvrée depuis que je ne vous entends plus dire, je vous adore, j'ai tant de distractions : je suis si changée que, si vous me voyiez, je vous ferais autant de pitié que vous m'en avez inspiré. Il me semble que je ne devrais pas vous dire toutes ces folies ; mais l'envie que j'ai que vous vous portiez bien, m'en ferait hasarder davantage. Pourtant, je ne vous promets rien ; n'allez pas tirer de ma lettre des conséquences avantageuses. Je vous permets seulement d'y voir que je suis sensible aux malheurs de mes amis ; et que de tous ces amis, vous êtes un de ceux que j'aime le mieux.

Quant à mon portrait que vous me demandez... Comme j'allais achever ma lettre, M. de Saint-Fer*** est entré dans ma chambre, et après de longues plaintes sur l'état auquel il prétend que je vous réduis : Madame, m'a-t-il dit, d'un ton grave, ces cruautés-là ont mauvaise grâce. Il n'est pas juste, parce que vous avez de beaux yeux, que vous fassiez périr un misérable qui vous a vue et qui vous adore. Que vous en coûterait-il de le sauver ? Il vous demande seulement la liberté de vous aimer, et se repose du reste sur votre bon cœur et sur ses services. Voilà de belles fiertés ! Quelque jour peut-être vous en aimerez un qui ne le vaudra pas, et Dieu sait les reproches que vous serez obligée de vous faire. Quant à moi, je suis d'avis que vous ne rebutiez pas celui-ci ; vous avez trop d'esprit pour ne pas suivre mon conseil, et ce n'est que l'intérêt que je prends à ce qui vous regarde qui m'oblige à vous le donner : quelques petites faveurs seulement, il en est mille d'innocentes : par exemple, a-t-il ajouté, pour le dédommager de votre absence, que ne lui envoyez-vous ce portrait qui ne fait rien sur votre toilette ? Vous ne sauriez croire combien il en sera reconnaissant. En achevant ces mots, il l'a pris ; et malgré ma colère, et les refus que j'ai faits de vous l'accorder, il l'a emporté. Je ne doute pas que vous ne l'avez

actuellement entre les mains. Mon intention n'a pas été de vous le donner, et je vous sais trop honnête homme pour vouloir le garder malgré moi. Faites-le rapporter par Saint-Fer*** chez Madame de ***. Songez si vous m'aimez, à m'obéir, et ne me donnez point, par votre obstination à le retenir, des raisons pour vous le refuser toujours. Mais n'admirez-vous pas l'étourderie de Saint-Fer*** ?

Lettre XI

Je le savais bien, que vous prendriez pour de l'amour ce qui n'est que de l'amitié. Je conçois, par vos remerciements, l'étendue de votre reconnaissance, mais j'en serais plus satisfaite, si elle n'excédait pas le prix d'un bienfait, qui n'existe que dans votre vanité, et dans la certitude parfaite que vous croyez avoir de mon amour pour vous. Je vous ai écrit; Saint-Fer*** m'a surpris mon portrait, il vous l'a donné, voilà, je crois, les choses que vous avez à m'objecter, et les seules sur lesquelles vous pouvez établir ma passion prétendue : j'avoue que je suis une étourdie d'avoir cru que mon badinage avec vous ne fût d'aucune conséquence. Je veux bien convenir encore que ma vivacité naturelle, et le peu de réflexion que j'ai fait à ce que vous me disiez et à ce que je vous écrivais, sont cause que je vous ai répondu d'une façon à vous entretenir dans votre erreur. Sûre que je ne vous aimais pas, je me suis moins crainte que je ne l'aurais fait si j'avais eu pour vous quelque sentiment particulier; et je me suis livrée à des discours que mes actions démentaient, et que mon cœur n'a jamais avoués. Cependant vous croyez que je vous aime : que dis-je! N'avez-vous pas dû le croire? Ah! c'est plus à mon imprudence qu'à votre vanité que je dois m'en prendre. Devais-je vous écrire? N'y avait-il pas d'autre moyen de vous empêcher de m'aimer? Ne devais-je pas sentir que mon devoir me le défendait, et que quelque peu qu'une femme puisse répondre en pareil cas, elle en répond toujours trop? Quelle serait donc la cause de ma facilité? Je sais que je ne vous aime pas : serait-il possible que je m'abusasse? Et si je me trompe à mes propres mouvements,

pourrais-je espérer de connaître jamais bien les vôtres? Et je vous aimerais! et vous le sauriez! Finissons un commerce que je dois me reprocher, que je me reproche même, quoique mon intention le justifie. Renvoyez-moi mes lettres et ce malheureux portrait. Ne me voyez plus, ou du moins ne me parlez pas de votre amour : vous me l'aviez promis, ne devrais-je pas bien vous haïr de m'avoir manqué de parole? Encore un coup ne m'en parlez plus.

Ce n'est pas que je craigne les impressions que vos discours pourraient faire sur mon cœur. Ce que l'on appelle fleurettes, et qui séduit tant de femmes, serait sur moi sans pouvoir; mais après tout, il vaut mieux ne s'y point exposer, et toute femme qui se repose trop sur sa vertu, court toujours le risque de la perdre. Je ne compte pas assez sur la mienne pour la mettre à une épreuve aussi dangereuse que l'est celle de vous voir et de vous entendre. Les soins d'un amant nous flattent malgré nous; et nos réflexions contribuent plus à nous perdre, qu'elles ne nous aident à nous retenir. Que sais-je au bout du compte si la vertu l'emporterait? Elle n'entre que trop rarement en comparaison avec le plaisir. En un mot, je ne veux pas combattre : je ne veux plus recevoir vos lettres, et je ne sais comment, depuis ma dernière résolution, j'ai pu vous écrire encore; mais c'est votre opiniâtreté qui m'y force. Je m'imagine vous dire mieux dans mes lettres des choses que je vous exprime trop faiblement lorsque je vous parle; votre présence ne me laisse pas assez de liberté d'esprit, pour vous prier, aussi fortement que je le dois, de cesser de me tourmenter.

Ne me forcez point à vous fuir; je ne vous cache pas que je souffrirais de ne vous plus voir. Quand je ne vous envisage que comme ami, je vous vois le plus aimable homme du monde. Ce malheureux titre d'amant m'empêche de vous trouver tout le mérite que vous avez; je n'ose y faire attention, et il y a des moments où je souhaite que vous en eussiez moins, ou que vous ne m'aimassiez que comme je le désire. Adieu. J'ai appris avec beaucoup de plaisir que vous vous portez bien; mais je crois que j'en aurai davantage quand vous viendrez m'en assurer vous-même. Vous n'en croirez peut-être rien, mais je vous défends d'être ridicule, et pour vous faire le plaisir tout entier, je vous permets de me le croire un peu.

Billet

Je vais ce soir chez la Marquise de L*** ; dussiez-vous prendre la prière que je vous fais de vous y trouver pour un rendez-vous dans toutes les formes, soyez-y : j'ai résolu de m'y réjouir, et je ne sais pourquoi je m'ennuie quand vous n'êtes pas où je suis. Peut-être est-ce par le soin que vous prenez de me chercher ; peut-être aussi que vous me convenez mieux qu'un autre, et que l'amitié que vous avez pour moi, veut que j'aie quelque retour pour vous, car je ne suis pas ingrate. Au moins soyez bien déguisé. Votre oncle le Commandeur veut venir avec nous, j'ai eu beau lui dire que le bal lui nuirait, qu'il tomberait malade ; il m'a répondu qu'il ne pouvait pas mourir pour une plus belle cause ; enfin, malgré toutes mes raisons, il a fallu se résoudre à l'emmener. Il m'aime, il est jaloux, il ne dormira pas. Je serais fâchée qu'il vous soupçonnât, et je serais bien aise que sa présence ne m'empêchât pas de vous parler. Faites en sorte que personne ne vous reconnaisse, et ne craignez pas que mes yeux se trompent à votre déguisement. Je serai avertie quand vous entrerez, et comme je ne doute pas que vous n'ayez la même pénétration, je ne prendrai pas la peine de vous instruire de mon ajustement. Au reste, ne craignez pas les yeux du Commandeur ; Madame de ***, qui s'en est chargée, le privera de sa lorgnette, et pour plus d'une raison, je ne serai pas auprès de lui.

Lettre XII

Que cette femme d'hier arriva à propos pour me convaincre que vous êtes perfide ! et que ces grands sentiments, dont vous faites tant de parade, sont bien moins de votre cœur que de votre esprit ! Je savais déjà qu'elle vous avait plu, et vos façons avec elle m'ont confirmé ce qu'on m'en a raconté. Vous étiez embarrassé ; vous n'osiez soutenir ses regards ; il semblait qu'ils vous reprochassent quelque crime ; ses yeux attachés sur vous se mouillaient de temps en temps de larmes qu'elle s'efforçait en vain d'arrêter ; je l'entendis soupirer et se plaindre. Quelque peu honnête qu'il fût à vous de me quitter, vous aimâtes mieux le faire que de me mettre à portée d'entendre ses reproches. Vous revîntes à moi, mais confus, et quelque gaieté que vous affectassiez, il était aisé de juger, par l'embarras de vos discours, du dépit que vous causait cette aventure. Vous en avez senti la conséquence, et vous n'avez pas douté que je ne fisse des réflexions peu avantageuses pour vous. Quoi ! vous voudriez me tromper ? Est-ce de vous que j'ai mérité de l'être ? Ai-je recherché vos soins, et vos empressements ? N'êtes-vous pas le plus perfide de tous les hommes ? Juste Ciel ! quel déplorable état que celui où j'ai vu cette infortunée ! et que ne devrais-je pas craindre de votre inconstance, si je venais à vous aimer ? Vous l'avez sacrifiée à la fantaisie d'être aimé de moi, ne me sacrifieriez-vous pas pour retourner à elle ? Vous me diriez vainement que ce n'est pas à moi à craindre une pareille infortune. Qu'a-t-elle qui puisse justifier votre

infidélité? elle est belle, jeune, elle a de l'esprit, de la naissance, elle vous aimait, elle vous aime encore. Jusques ici, sa conduite ne l'a point mise au rang de ces femmes méprisables, qui vous lavent, en les quittant, de la honte de les avoir aimées. On n'a à lui reprocher que son amour pour vous, reproche que peut-être on ne lui aurait pas fait, si votre indiscretion n'eût pas fait éclater sa faiblesse. Pensez-vous, qu'après tant de raisons de vous détester, je voulusse, par un aveuglement impardonnable, mettre entre vos mains mon cœur, mon honneur, mon repos? et que je pusse me fier à l'amour que vous me jurez, lorsque tout me prouve que les sentiments que vous m'avez montrés, sont bien plutôt de l'habitude où vous êtes de les feindre, que d'une passion véritable? Vous m'avez offert hier de détruire mes soupçons, vous avez deviné dans mon silence les justes reproches que j'avais à vous faire. Vous seriez-vous avoué coupable, si vous ne l'aviez pas été; et votre empressement à vous justifier, aurait-il été si grand si vous n'aviez senti votre crime? Je vous avouerai qu'il me touche, non que je vous aime, mais vous me paraissiez honnête homme. Si vous m'en croyez cependant, n'ajoutez pas à ce que vous avez déjà fait des discours qui ne vous rendraient que moins estimable à mes yeux. Je suis difficile à persuader; je hais le mensonge, je suis pénétrante, et je ne doute pas que tout cela ne vous embarrasse un peu. Ainsi, restons-en où nous en sommes. Si pourtant... Grand Dieu! serais-je assez folle pour souhaiter que vous puissiez vous justifier?

Lettre XIII

Que voulez-vous que je vous dise ? Je croyais que vous me trompiez, j'en étais sûre ; et mon cœur, pour peu que vous ayez parlé, empressé à vous justifier, a démenti mes yeux, s'est démenti lui-même, et s'est livré aveuglément à la plus parfaite confiance : oui, je vous crois digne de mon estime : vous le voulez, j'ai pu m'abuser ; mon trop de délicatesse m'a égarée, je n'ai pas même dû vous soupçonner si légèrement ; mais vous m'êtes assez cher, mon amitié pour vous est assez vive pour s'alarmer aisément ; elle est jalouse, déraisonnable, gênante, si vous le voulez ; mais je vous l'ai promis, je serai quelquefois extravagante. Ne soyez pas assez injuste pour m'en haïr : si vous m'aimez, je trouverai mon excuse dans votre cœur. Soyez content s'il se peut, de l'assurance que je vous donne d'être éternellement votre amie, et laissez-moi goûter le plaisir de vous voir le mien, puisque je le puis sans remords. Ne cherchons point des malheurs que nous pouvons éviter, et pendant qu'il nous reste un peu de raison, profitons-en pour vaincre un penchant qui, sans son secours, pourrait devenir condamnable, qui l'est déjà peut-être.

À quelle fatale situation me réduisez-vous ? je sens des mouvements que je n'ose démêler ; je fuis mes réflexions, je crains d'ouvrir les yeux sur moi-même, tout m'entraîne dans un abîme affreux ; il m'effraie, et je m'y précipite. Je voudrais vous haïr, je sens que vous m'outragez, et je ne sais pourquoi je ne trouve point de colère contre vous. Il y a des temps où je vous hais de ce

que vous m'aimez ; il y en a d'autres où je vous haïrais bien davantage si vous ne m'aimiez pas. Tout me dit que je ne dois pas vous aimer, mais vous me dites le contraire, et j'ai honte de me trouver si faible contre vous. Je voudrais vainement me déguiser mon désordre, tout me le rend présent, tout me le fait sentir : mon inquiétude quand je ne vous vois pas, ma joie lorsque je vous retrouve, votre idée qui me poursuit sans cesse, les projets honteux que je forme, étouffés quelquefois, et revenant toujours avec plus d'empire. Ah juste Ciel ! comment fuir ? lorsque mes larmes, mes soupirs, jusqu'à mes efforts mêmes, tout irrite une passion malheureuse. Ne devrait-ce pas être assez pour ne point achever le crime, que de se sentir criminel ? Est-il rien de plus affreux que de se combattre sans cesse, sans pouvoir jamais se vaincre ? Le devoir est-il donc si faible contre l'amour ? malheureuse que je suis ! Osé-je bien me flatter encore d'un reste de vertu ? en ai-je assez pour vous fuir ? en ai-je même assez pour souhaiter d'en avoir assez ?

Ne croyez cependant pas que je vous aime, je ne me suis pas encore oubliée jusqu'à ce point ; mais je ne répondrais pas de moi si je vous voyais encore. Cet aveu ne vous rendra pas plus heureux, je puis vous le faire sans crime, puisque je vous annonce en même temps qu'il faut nous séparer pour jamais. J'aurais dû sans doute prendre plus tôt ce parti ; mais j'ai trop compté sur moi-même, et je ne vous ai pas imposé assez de silence ; c'est une leçon pour l'avenir. Je sais qu'il y a des moments de faiblesse, et je ne m'en crois pas plus exempte qu'une autre. Je vais chercher, loin de vous, un repos que je ne trouverai peut-être jamais. Je tâcherai de vous oublier, j'y dois faire tous mes efforts ; ne cherchez pas à me revoir, vous ne me coûte déjà que trop de soupirs. Que sais-je même si, après vous avoir vu, je pourrais accomplir la résolution que j'ai prise de vous fuir pour toujours, moi qui commence à m'alarmer lorsque je suis un jour sans vous voir. Que ne puis-je vous aimer sans honte ! Vous n'auriez pas à vous plaindre de mon insensibilité, et je n'aurais pas à rougir de mes sentiments ; mais telle est ma situation, que j'ai même à me reprocher la pitié que je vous donne. La pitié ! Se peut-il que je m'aveugle au point de donner ce nom aux mouvements qui m'agitent ? Vous-même, croirez-vous que ce ne soit que de la pitié ? Serait-il possible que mon cœur fût si tourmenté pour aussi peu de

chose? Je vais prier mon mari de me permettre d'aller à la campagne, passer des jours que votre absence rendra tristes et languissants; mais quoi qu'il en puisse arriver, c'est l'unique moyen de sauver ma vertu, et je ne saurais l'acheter trop chèrement.

Vous me demandez un rendez-vous, que voulez-vous que je vous dise, et que puis-je vous dire qui n'intéresse mon honneur? Ne cherchons pas à nous rendre plus malheureux, il ne nous servira de rien de nous attendre l'un l'autre, tâchez de m'oublier, pour moi, je ne vous oublierai jamais; mais du moins vous ne serez pas témoin de ma faiblesse. Adieu... Je viens de relire votre lettre, et il me semble que je ne puis pour la dernière fois vous refuser un moment d'entretien. Trouvez-vous demain à neuf heures du matin au jardin du... peut-être m'y rendrai-je. Pardonnez-moi ce doute, je suis dans un état d'incertitude et de douleur, où vous ne pourriez me voir sans pitié.

Lettre XIV

Que l'amour nous rend tous deux malheureux! J'ai encore avec mes chagrins, à souffrir de ceux que je vous cause, d'autant plus à plaindre qu'il ne m'est pas permis de vous consoler, et que je ne puis résister à l'envie que j'ai de vous revoir! Est-ce donc ainsi que j'ai triomphé? Nous nous étions juré de ne nous revoir jamais. Hélas! devais-je compter sur des serments, que vos transports et mes larmes démentaient à tout moment? Pouvions-nous nous dire mieux, que nous nous aimerions toujours! Pourquoi avez-vous retardé mon départ? que ne me laissez-vous m'affermir dans mon devoir? Je vous aurais peut-être oublié; mon intérêt, mon honneur le veulent, et quelques soupirs qu'il m'en eût coûté, je leur aurais enfin obéi. J'aurais éteint une passion que votre vue et vos discours augmentent sans cesse. Ayez pitié de l'état où je suis. Si vous m'aimez, respectez-le; ne me revoyez plus : que mon exemple vous serve à détruire un amour qui ne peut avoir que des suites funestes pour moi. Envisagez les malheurs qui seraient inséparables de notre commerce; la perte de ma réputation, celle de l'estime de mon mari, peut-être pis encore. Quelque épurés que soient nos sentiments; car je veux bien croire que les vôtres sont conformes aux miens; croyez-vous qu'on leur rende justice, et qu'on ne saisisse pas avec malignité l'occasion de me perdre dans le monde? Votre mérite même servirait à me condamner. Les femmes, jugeant de moi par elles, ne croiraient pas que je m'en fusse tenue avec vous à l'amitié. Les

plus décriées seraient les premières à blâmer ma conduite, et je n'ai pas, comme elles, le front de soutenir des discours injurieux. L'unique moyen de me délivrer de tant de craintes, est de m'éloigner de vous; tant que nous serons dans le même lieu, je ne serai pas sûre de moi. Aidez-moi, je vous en conjure, à vaincre ma faiblesse. Vous voulez que je vous revoie encore, dois-je m'y exposer? Ce rendez-vous aura-t-il le succès du dernier? Aurai-je encore assez de fermeté pour vous dire que je vous quitte? Si vous m'en croyiez, vous ne me verriez pas. Consultez-vous là-dessus; je ferai, quelque chose qu'il en arrive, tout ce que vous voudrez. Je serai à midi chez Madame de ***; que de larmes cette journée me coûte!

Lettre XV

Quel aveu exigez-vous, et que fait à votre bonheur ce mot que vous demandez tant? Laissez-moi la satisfaction de croire que vous n'avez pas lu absolument au fond de mon cœur; laissez-moi un secret que je me réserve, je ne vous le cacherai pas longtemps, et mes actions sauront bien vous dédommager de mon silence. Que demandez-vous de plus? Je reste, et je ne veux plus votre départ; répondriez-vous si bien à mes yeux, si vous n'entendiez pas leur langage? Ah! plutôt à Dieu que vous doutassiez autant de ma tendresse, que vous en doutez peu! Vous ne m'en aimeriez que mieux; peut-être même que l'aveu que je vous en ferais m'enlèverait votre cœur; et que la certitude où vous seriez d'être aimé, vous ôterait le plaisir que vous aviez à vouloir l'être. Je vous fais sans doute injustice; mais jugez de mon amour par ma défiance; je tremble que vous ne vous repentiez de votre choix; je crains l'effort de mes rivales; je me crains moi-même, et vous, plus que tout le monde ensemble; mon mari m'inquiète; les remords m'assiègent; et mon cœur est aussi troublé que le vôtre à présent est tranquille. Que vous êtes heureux, vous autres hommes, de pouvoir sans honte vous livrer à votre penchant; pendant que, soumises à des lois injustes, il faut que nous vainquions la nature, qui nous a mis dans le cœur les mêmes desirs qu'à vous! d'autant plus malheureuses que nous avons à combattre vos poursuites et notre faiblesse.

Que les réflexions que je fais différent de celles que je faisais il y a deux jours! Que je suis loin de ma raison! Était-il possible

après tout qu'elle pût longtemps tenir contre vous; et n'est-ce pas une folie que d'en regretter la perte? Vous êtes ami de mon mari, ménagez-le, il n'est pas jaloux, mais il est vain; et s'il se croyait offensé, il se porterait à toutes les extrémités dont l'homme du monde le plus amoureux pourrait en pareil cas être capable : songeons à prévenir tous les malheurs qui pourraient nous accabler; il est aisé d'y réussir. Occupé ailleurs, sa froideur pour moi, et l'attention qu'il donne à ses amours, lui fermeront les yeux sur les nôtres : s'il se peut encore, n'exposons pas au grand jour les mouvements de notre cœur. Je vais, pour votre satisfaction, et pour notre sûreté, me dérober au tumulte dont j'avais autrefois besoin pour dissiper mes chagrins; vous me serez tout, mon cher Comte; jouissons seuls de nous-mêmes, l'amour remplira tous nos moments; faisons en sorte de ne pouvoir nous plaindre que du peu de durée des jours. Votre lettre m'apprend que vous avez pensé à moi; j'ai passé une partie de la nuit à vous écrire, c'est ainsi que je m'occupe, lorsque je ne vous vois pas. Pourrais-je mieux employer mon temps? Je vous écris que je vous aime, je vous attends pour vous le dire.

Billet

Comment vous portez-vous de la fête d'hier? Le Duc de... n'en a-t-il pas bien fait les honneurs, n'est-il pas l'homme du monde le plus galant et le plus magnifique, et aviez-vous raison de n'y vouloir pas venir? Peut-on mieux passer la nuit que vous l'avez fait? On a rendu justice à votre mérite; on vous a trouvé l'air noble, la démarche aisée, l'esprit charmant, les yeux d'une vivacité... En un mot, une figure adorable, et qui était-ce? La plus belle femme de l'assemblée, la Duchesse, à qui, je crois, vous avez promis d'écrire, et dont peut-être actuellement vous lisez une lettre. Je vous félicite sur votre nouvelle conquête, elle en vaut la peine; et je ne doute pas qu'en peu de temps, vous n'avanciez beaucoup vos affaires; mais sera-ce aussi promptement que moi, qui ai dans ce moment le Duc au chevet de mon lit?

Lettre XVI

Il est certain que vous avez tout l'esprit du monde; que vous écrivez tendrement; que vous avez mille belles qualités, qui vous rendent aimable; vous êtes un homme accompli, je vous aime autant qu'il est possible d'aimer; je ne pense qu'à vous; sans vous enfin, je n'ai point de plaisirs : mais il n'en est pour moi que d'une espèce, et, à vous parler franchement, je veux m'y tenir. Je ne doute pas que cela ne vous paraisse extraordinaire; mais soit que les romans m'aient gâté l'esprit sur cet article, soit que j'aie reçu en naissant cette façon de penser, je ne vois point que ce que vous avez la bonté de me proposer, soit une chose si essentielle à mon bonheur. J'ai prévenu tout ce que votre esprit pourrait trouver de plus fort pour me persuader. J'ai essayé de me convaincre; je me suis représentée tous vos charmes, les maux que vous souffriez, vos insomnies, vos langueurs, et je n'y ai rien gagné; jugez par l'inutilité de mes efforts, quel sera le succès des vôtres. Peut-être y a-t-il un plaisir infini à rendre ce qu'on aime heureux, pour parler comme vous; mais pourquoi vous faut-il plus qu'à moi pour l'être? Votre cœur me suffit, pourquoi ne bornez-vous pas vos vœux à la possession du mien? Que vous êtes ridicules, vous autres hommes avec vos désirs! Vous m'aviez tant promis que vous seriez content, si vous obteniez l'aveu de mon amour, pourquoi ne vous l'ai-je pas toujours fait désirer? Je sais que ma facilité à vous l'accorder, a dû vous faire tout attendre de ma faiblesse; mais je sens trop combien elle me

coûte, pour avoir quelque chose de plus fort à me reprocher. Ne me forcez pas à détruire ce que je sens pour vous, craignez les réflexions que je pourrais faire. Voulez-vous me faire croire que vous ne voulez plus m'estimer ?

Ce bonheur imaginaire, après lequel vous soupirez tant aujourd'hui, n'a rien de si charmant que vous voulez vous l'imaginer. Peut-être serait-il la fin du nôtre ; l'amour languit dans les plaisirs, et quand les désirs ne sont plus de la partie, il lui reste bien peu de chose. Jusques ici, notre amour n'a été que sentiments, et nous devons nous savoir d'autant plus de gré d'être vertueux, qu'il dépend de nous de ne l'être pas. Mais ne suis-je pas bien folle de vous parler raison, ne me suffit-il pas de réprimer vos désirs, et devrais-je me fâcher d'une proposition que l'usage autorise, et qui est rarement rebutée ? Mais, je vous l'ai dit, je suis une femme extraordinaire ; l'exemple des autres ne me corrige pas, et quand vous m'accableriez de toutes les rigueurs imaginables, que je vous verrais m'abandonner, je serais persuadée qu'il vaut mieux que nous perdions un amant mécontent de nos cruautés, que fatigué de nos faveurs. Je voudrais pouvoir mieux faire, mais je vous aime trop pour vouloir si tôt vous perdre ; et ma résistance sur cet article, doit vous servir de preuve de la solidité de mon attachement ; d'ailleurs, si je vous rendais heureux, je perdrais le plaisir que votre impatience me donne, et je ne crois pas en vérité que celui que vous me vantez tant, pût jamais m'en dédommager. C'est en vain que vous m'assurez que les faveurs sont l'aliment de l'amour, je n'en ai jamais vu périr que par cette espèce de nourriture ; donnez-moi les noms d'ingrate et de cruelle ; épuisez dans votre chagrin tous les regrets des héros maltraités, il n'en sera ni plus ni moins. Adieu, mon cher petit Comte ; une autre se serait mise en colère de s'entendre demander une si belle preuve d'amour, mais je ne suis pas assez prude pour cela, et je crois qu'en pareil cas, les femmes ne se brouillent que pour mettre tout sur le compte du raccommodement. À Dieu ne plaise que je ne sois ni si mutine, ni si dupe. Nous souperons ce soir tête-à-tête, je ne prends point, comme vous voyez, de précaution contre vous ; mais je me connais, et je suis sûre d'accorder toujours mon amour et ma vertu. Oui, toujours.

Lettre XVII

En un mot, Monsieur, vous le prendrez comme il vous plaira, mais il n'en sera que ce que je voudrai. Si l'amour vous donne tant de chagrin, reprenez votre liberté : vous trouvez mes chaînes trop pesantes, et je suis lasse, moi, de voir mon esclave vouloir me donner la loi. Est-ce m'aimer véritablement, que d'exiger de moi mon déshonneur ? Perfide que vous êtes ! Que vous me rendriez malheureuse si vous jouissiez de ma faiblesse ! Pensez-vous que, quand même la vertu ne s'opposerait pas à vos désirs, je pusse fermer les yeux sur les malheurs qui suivraient une pareille démarche ? Punie par la honte que je me ferais à moi-même, punie par vous, ingrat, qui me feriez bientôt repentir de vous avoir tout sacrifié, je verrais le maître succéder à l'amant, et loin que vous m'en fussiez plus attaché, votre amour attiédi me ferait payer cher la faiblesse de l'avoir satisfait ; je verrais disparaître avec lui l'estime et la considération ; je ne devrais plus vos soins qu'à votre générosité ; toujours dans la crainte de vous perdre, je vous perdrais en effet. Heureuse encore ! Si je n'étais sacrifiée qu'à une rivale, et que le bruit de ma honte ne se répandît pas partout. Vous me jurerez vainement que je n'ai pas à craindre de vous un procédé aussi lâche. Toutes ces malheureuses que je vois victimes de la perfidie des hommes, n'ont-elles pas eu des amants qui leur disaient ce que vous me dites ? En ont-elles moins éprouvé les malheurs que je crains ; et tous les serments qu'ils leur ont faits, les ont-ils garanties de leur infidélité ? Tant

d'exemples me font trembler, et je mériterais d'en servir moi-même si je n'en profitais pas. Peut-être serais-je plus heureuse que je ne le crois; mais pensez-vous que ma délicatesse pût se contenter d'une constance forcée, qui ferait votre supplice et le mien? Je vous crois une discrétion parfaite, mais je n'ai eu jusques ici besoin de celle de personne. Peut-être me sauveriez-vous des reproches du public, mais qui me sauverait de mes remords?

Croyez-vous, quelque épuré que soit mon amour pour vous, que j'en sois exempte? Je vous aime, n'ajoutons pas à cette faute des fautes plus odieuses : il n'a point dépendu de moi de ne vous pas aimer; les mouvements du cœur ne sont pas soumis à la réflexion; mais il dépend de moi d'être vertueuse, et l'on ne cesse pas de l'être malgré soi. Il me semble que je vous hais depuis que vous me tourmentez : ne devriez-vous pas, content de mon amour, ne point exiger de moi ce que je ne dois pas vous donner? Vous ne serez pas sûr de mon cœur, si je ne m'abandonne pas à vos désirs. Ah! Si vous ne l'étiez point, vous ne seriez pas si prompt à m'offenser. N'abusez pas cependant de ma facilité à vous pardonner : je sens que, malgré ma colère, vous m'êtes plus cher que je ne voudrais; mais ne doutez pas, quelques tourments que me causât une rupture avec vous, que je ne vous sacrifiasse à ma gloire; hors ce qui peut l'intéresser, il n'y a rien que je ne fasse pour vous prouver combien je vous suis attachée. Adieu, mon cher Comte, je vous fais bien des reproches, mais si je ne vous aimais tendrement, je ne serais pas si sensible aux injustices que vous me faites. Vous verrai-je aujourd'hui? Je passerai toute la journée chez Madame de ***. Je sais que pour faire ma paix avec vous, il m'en coûtera quelques bagatelles, mais c'est encore regagner votre cœur à peu de frais, et tant que vous n'exigerez que cela... Adieu, j'entends le Marquis, et je ne sais s'il serait d'assez bonne humeur pour approuver ce que je vous écris.

Billet

Vous avez, j'en suis bien sûre, passé une mauvaise nuit, et les discours du Baron allemand vous donnent autant de chagrin qu'ils m'ont fait de plaisir. Je vous ai bien fait souffrir hier; mais ne l'avez-vous pas mérité? Pourquoi cet air grondeur, et cette affectation de ne me parler que froidement? Vous vouliez me rendre jalouse, et je vous ai désespéré. Vous ne disiez à Madame de *** que vous l'aimiez, que pour me tourmenter; et moi, avec un seul regard adressé à un autre que vous, je vous ai mis plus de trouble dans l'âme que vous m'en causeriez peut-être par une infidélité réelle. J'eus le plaisir de vous rendre aussi ennuyeux que vous aviez d'abord paru amusant.

Croyez-moi, renoncez à tous les petits manèges d'amour, les femmes en savent là-dessus plus que vous, et j'ai précisément la coquetterie qu'il faut pour vous rendre le plus malheureux de tous les hommes, quand vous voudrez me chagriner mal à propos.

Lettre XVIII

Je pardonne tout aux rivales quand elles ne sont point aimées; mais je ne vous pardonne point à vous, qui ne devez point douter de ma passion, de vous laisser troubler la raison par les discours d'une vieille jalouse. En ai-je cru votre oncle le Commandeur, lorsqu'il m'a dit que vous étiez indiscret, petit-maître, homme à bonnes fortunes, et cent mille autres choses encore de cette force-là, dont il vous chargeait? N'aurais-je pas été injuste, de vous juger sur un rapport aussi intéressé? Mon amour s'en est-il démenti? En ai-je voulu même croire mes yeux? Pourquoi ne suivez-vous pas mon exemple? On vous dit que je vous trompe, et votre esprit reçoit avec plaisir une impression qui m'est si désavantageuse. Si vous m'aimiez, le croiriez-vous? Vous caché-je mes démarches, en fais-je aucune sans votre aveu, et vos ordres ne règlent-ils pas ma conduite? M'offensez-vous assez pour croire que j'en aie besoin; et pensez-vous que mon amour ne m'instruise pas assez sur ce qui peut vous plaire? Se pourrait-il que vous ne vous crussiez pas aimé? Plût à Dieu que vous pussiez lire dans le fond de mon cœur; mais vous ne seriez pas en état de me rendre ce qu'il sent pour vous : tant d'amour vous gênerait, votre insensibilité naturelle en serait trop émue. Ah! si vous m'aimiez autant que je vous aime, vous ne douteriez pas de ma tendresse; vous n'en doutez, ingrat, que pour n'être pas obligé d'y répondre. De quoi pouvez-vous vous plaindre? Avez-vous eu quelques rivaux que je ne vous aie pas sacrifiés? Ai-je

craint, en le faisant, d'attirer sur moi les regards du public ? Ai-je jamais rien ménagé, quand j'ai dû vous donner des preuves de mon amour ? Vous avez exigé que je ne sortisse pas si souvent, je ne sors plus. Je n'ai pas voulu examiner si vous aviez droit de me prescrire des lois ; contente de renfermer en vous tous mes plaisirs, votre présence me suffit, et je me plaindrais de moi-même, si j'avais senti que ce sacrifice m'eût coûté.

Peut-être que mon égalité vous déplaît. Accoutumé aux caprices des coquettes, à leur jargon, à leurs fourberies, vous vous ennuyez de n'avoir rien à craindre : la simplicité de mes discours vous dégoûte ; je vous dis sans cesse que je vous aime, je ne le dis qu'à vous, et mes yeux, esclaves de mes sentiments, ne regardent jamais que vous. Je vous vois souffrir avec peine mes empressements, ils ne flattent plus que votre vanité. Votre cœur n'est plus à moi, votre assiduité diminue, et vous ne me voyez encore de temps en temps, que pour me faire sentir plus douloureusement tous les tourments que me cause votre absence. En vain vous vous efforcez quelquefois à me cacher votre refroidissement ; il perce au travers de tous les soins que vous vous donnez pour vous contraindre, ou plutôt c'est cette même contrainte qui me prouve que votre amour n'est plus qu'artifice. J'en crois aussi mes mouvements secrets ; avec un mot vous me persuadiez autrefois que vous m'aimiez, aujourd'hui, avec toutes les peines que vous vous donnez, vous augmentez ma défiance.

Adieu, il y a deux jours que je ne vous ai vu, et ce n'était pas la peine de m'écrire, pour me dire tant de choses désobligeantes. Venez ce soir, je serais bien aise d'avoir une explication avec vous. Adieu, encore un coup, quelque irritée que je doive être de vos soupçons, je ne puis vous dire assez combien je vous aime.

Lettre XIX

Je ne vous ai pas vu hier, mon cher Comte, mais il n'a pas dépendu de moi de me soustraire aux volontés de mon mari, et quelle que fût ma répugnance pour la partie qu'il me proposait, trop de résistance aurait pu lui être suspecte, et notre bonheur dépend de sa sécurité. Nous fûmes donc hier chez sa mère. Quelle compagnie ! je n'avais pas besoin de mauvaise humeur pour la trouver insupportable. Tout y était d'une impudence, et d'une fatuité difficile à imaginer. Le fade Marquis de ***, moitié malade, moitié amoureux, la grande mouche au front, et le teint blafard, marmottant un air d'opéra, regardait languissamment la prude Madame de H***, qui, d'un air dévot et contrit, soupirait sensuellement pour le Chevalier de N***, qui dans le même temps disait des fadeurs respectueuses à la fille de la bigote. Madame *** et Mademoiselle ***, couchées sur un canapé, s'occupaient à dire autant de mal des hommes, que les hommes en pensent d'elles. Mon mari, penché nonchalamment, demandait de la manière la plus modeste à la douceuse Madame de G***, les choses du monde qui le sont le moins. La précieuse L***, faute d'avoir quelqu'un qui lui demandât quelque chose, s'amusait à vanter un auteur, dont le triste conseiller P*** lui contestait le mérite ; R*** faisait avec une admirable facilité des vers exécrables. Ma mère et celle de mon mari, tout en déchirant le prochain, s'écriaient sur les miséricordes de Dieu. Les autres jouaient : moi, j'étais spectatrice, et je vous assure que je ne

jouais pas le plus mauvais rôle. J'avais le plaisir de sentir, en considérant les ridicules de cette compagnie, que j'aimais, et que j'étais aimée d'un des plus aimables hommes du monde. Ma vanité était agréablement flattée de ce qu'ils vous étaient si inférieurs. Que je vous aimais dans ce moment-là!

En vérité, je suis d'un babil bien extraordinaire. Je voulais vous écrire pour savoir seulement si vous n'étiez pas fâché contre moi, pour vous prier de m'aimer toujours et il me semble que je n'ai rien fait de tout cela. Vous voudrez bien y suppléer. Je ne suis pas aujourd'hui d'humeur aimante, et je vous dirais peut-être trop froidement ce que vous méritez que je vous dise bien. Ce n'est pourtant point par caprice, mais je ne me trouve pas jolie, l'ennui m'a enlaidie considérablement, et je ne puis me résoudre à croire que dans cet état vous m'eussiez quelque obligation de ma tendresse. J'ai avec ce chagrin un mal de tête prodigieux, et toutes ces choses jointes ensemble, me rendent à moi-même ma personne insupportable. N'avoir pas vu ce qu'on aime, passer toute la journée avec un mari, que de raisons pour être triste! Voir des prudes, des marquis contant sornettes; avoir par-dessus tout cela un amant importun, qui ne veut pas laisser la vertu des gens en repos, ce n'est pas pour être contente. Le moyen de combattre sans cesse : je vois tant de femmes qui se lassent à la fin, et qui n'ont peut-être de toute leur résistance que le chagrin de ne pas s'être rendues plus tôt : comment être tranquille! Ah si... Adieu, je vous écrirais jusqu'à demain si je n'entendais pas venir la prude Madame de *** : que je les trouve laides, ces femmes si vertueuses! Aurais-je envie de ne l'être plus?

Lettre XX

Je vois vos soupçons à regret, mais je les aime encore mieux que cette sécurité où je vous ai vu plongé tant de temps. Quelque injustice que vous me fassiez, je vous pardonne tout. Votre chagrin est la première preuve d'amour que vous m'avez donnée, et je veux bien n'en pas exiger davantage. Vous avez deviné juste, quand vous avez deviné que votre ami le Marquis de C*** m'aimait; mais vous vous êtes trompé lorsque vous avez cru que je répondais à ses soins. J'avoue que vous pourriez en quelque façon me faire des reproches; je ne devais pas vous cacher sa passion, et du premier moment qu'il a osé me la déclarer, je devais le bannir de chez moi; mais c'est vous qui me l'avez amené, cet homme : il était, disiez-vous, votre ami intime, je l'ai reçu, parce que vous le vouliez; vous savez mon aversion pour les nouvelles connaissances. Pouvais-je présumer qu'il deviendrait amoureux de moi, et quand il l'est devenu, pouvais-je, emporté comme vous êtes, vous faire une pareille confiance? J'ai cru qu'il était mieux de rebuter sa passion et de lui ôter toute espérance, que de vous exposer, et de m'exposer moi-même à une aventure disgracieuse, et toujours cruelle, de quelque façon qu'elle puisse tourner.

Je ne vous aurais jamais fait cet aveu si les tourments que cet homme me cause ne m'y avaient déterminée. Je ne vous dirai pas toutes les rigueurs dont je l'ai accablé pour l'obliger à finir ses poursuites, c'est un détail inutile pour vous. D'ailleurs vous ne

m'en croiriez pas; et il suffit que vous m'ayez rendue sensible, pour que vous croyiez que je ne puis résister à personne. Mais passons sur la manière dont vous pensez de moi, cette idée me donnerait de l'aigreur, et pour peu que je m'emportasse, vous diriez que je cherche un prétexte pour détruire une passion qui ne me touche plus. Il s'agit de vous confirmer la mienne, et ce soin anéantit tous les autres. J'ai fait ce que j'ai pu pour m'épargner des visites que je détestais. Si vous voulez vous en souvenir, je vous ai dit que cet homme me déplaisait; vous avez condamné mon dégoût pour lui; vous m'avez forcée à le recevoir, et pour toute réponse à mes plaintes, vous m'avez dit que j'étais capricieuse. Pouvez-vous penser cependant que j'eusse souffert si longtemps ses discours, si votre indiscretion ne m'avait pas contrainte à le ménager? Il me dit hier une chose qui me fit trembler; il sait que je vous aime; il sait des circonstances que vous seul pouvez lui avoir apprises. Heureuse encore de ne vous avoir pas donné matière à lui en raconter davantage, et de ne pas voir mon honneur et mon repos entre les mains d'un scélérat assez perfide pour avoir trahi son ami. Je viens d'ordonner que ma maison lui fût fermée, et pour l'éviter j'y resterai, s'il le faut, toute ma vie. Je ne doute point que ce procédé ne le pousse à bout, et que faisant succéder la rage à l'amour qu'il avait pour moi, il ne me noircisse dans le monde, et même auprès de mon mari. Mais si, malgré mes prières, vous voulez vous venger, attendez pour le faire, un motif légitime, et ne hâtez pas ma perte par un éclat hors de saison. Ce n'est qu'à ce prix que je puis vous conserver mon cœur, et vous pardonner de m'avoir mise dans la plus cruelle situation où je me sois encore vue. Je ne vous montre pas tout mon dépôt et toutes mes craintes; je prévois que ceci ne finira pas tranquillement; je vois déjà votre perte assurée pour moi; mais si vous m'aviez aimée, ingrat, vous ne m'auriez pas exposée par votre indiscretion au désespoir de vous voir risquer vos jours, ou s'ils sont conservés, à la douleur de n'oser plus vous revoir sans confirmer mon amour et ma honte.

Lettre XXI

Saint-Fer*** venait de me dire que vous vous étiez battu contre C***, et j'étais dans la dernière inquiétude lorsque votre lettre est arrivée. Mais pourquoi n'êtes-vous pas venu vous-même me l'apprendre? Seriez-vous blessé? ou si vous ne l'êtes pas, que craignez-vous? Pourquoi vous dérober à mes yeux? Ne vous soucieriez-vous plus d'y lire tout l'amour que j'ai pour vous, ou auriez-vous des raisons pour redouter de me voir? Vous ne devez point vous cacher; la brutalité de votre ennemi vous excuse, met ma gloire à couvert, et votre personne en sûreté. Mais que dis-je? vous n'êtes caché que pour moi; je suis la seule que vous ne daigneriez pas voir : tout de moi vous embarrasse, vous supportez à regret mon amour; vous voudriez ma haine, ingrat! vous employez tous vos soins à la mériter, mais vous n'avez accoutumé mon cœur qu'à vous aimer, et malgré vos mépris, je sens qu'il ne vous refusera jamais que ces mouvements d'aversion auxquels vous voudriez le contraindre. Si j'en crois les discours de Saint-Fer***, vous êtes jaloux. Vous craignez de voir couler les larmes que vous voulez que je donne au malheur de votre rival. Vous-même, il me semble, de la façon dont vous m'avez écrit, que vous vouliez insulter à ma douleur. Vous m'auriez annoncé plus modestement votre avantage, si vous n'aviez pas cru que c'était me braver que de me détailler si bien ce qui vous est arrivé. Se peut-il que vous ne me donniez jamais un sujet de joie, sans qu'il soit accompagné de tout ce qui doit me déplaire. Si j'avais aimé

votre ennemi, vous l'aurais-je sacrifié? Si j'avais voulu changer, votre indifférence ne m'en fournissait-elle pas un prétexte spécieux? Si je ne vous avais point aimé, aurais-je craint votre courroux, et le mépris que vous auriez conçu pour moi?

Ah! Comte, vous savez mal aimer, et mon cœur, quoique plus neuf que le vôtre, vous donnerait bien des leçons. Il vous apprendrait du moins que la contrainte ne peut rien sur l'amour, et que loin que la négligence et la bizarrerie vous fassent plus aimer, elles répandent entre les amants la froideur et les dégoûts, et qu'elles parviennent enfin à leur rendre leur désunion nécessaire. Voilà ce que vos procédés me font sentir tous les jours. Je vous aime, mais je me lasse enfin d'avoir à combattre sans cesse mon amour. Peut-être s'affaiblira-t-il? vous me perdrez, et vos larmes et vos remords ne vous rendront pas un cœur dont vous ne connaîtrez le prix, que lorsque vous n'en serez plus possesseur. Songez-y, il est temps encore d'empêcher que je ne m'aigrisse davantage; je vous offre un pardon que je puis encore vous accorder, mais que peut-être demain vous ne pourriez plus obtenir. Je ne croyais pas, en commençant cette lettre, la finir si désagréablement pour vous et pour moi. Mais si vous étiez aussi las d'essuyer des reproches que je le suis de vous en faire, nous serions bientôt d'accord sur l'amour ou sur l'indifférence.

Lettre XXII

Hier le chagrin de mon mari me mettait en peine; je craignais que vous n'en fussiez l'objet, et qu'il ne trouvât à redire à des assiduités qui ne sont déjà remarquées que par trop de personnes; son procédé me rassure, et il faut, puisqu'il vous choisit pour confident, que vous ne lui soyez pas suspect. J'aurais parié presque, à voir son inquiétude, qu'une nouvelle passion l'agitait, car il ne m'appartient pas d'être le but de ses réflexions, de quelque façon que ce puisse être. C'est donc de votre cousine qu'il est amoureux, et c'est vous qu'il charge du soin de faire valoir ses soupirs. Il faut pour être si timide, qu'il soit bien cruellement blessé. C'est sans doute pour réserver à votre cousine le plaisir de faire les avances. Elle n'est pas si cruelle que l'on doive tant craindre de lui dire qu'on l'aime, et la passion du Marquis est de nature à ne devoir pas l'ennuyer. Il ne demande pas mieux que d'avancer; et je ne répondrais pas de son amour, si on le laissait trois jours aux Petits Soins. Avertissez-en votre cousine, afin qu'elle s'arrange là-dessus. Mais que deviendra le pauvre petit D***? que deviendra R***? enfin que deviendra toute la cour? que de malheureux! il n'y aura pas moyen de les garder tous! Le Marquis est pour les rivaux d'une incommodité sans égale, surtout dans les premiers jours. La croyez-vous capable de se refuser une semaine le plaisir d'être perfide? il voudra être aimé sans partage, au moins ce temps-là. Mais quoi qu'il en puisse arriver, servez mon mari. Peignez à votre cousine le feu qui le consume.

Présentez-lui le funeste tableau d'un homme, qui depuis deux jours est plongé dans une tristesse mortelle. Dites-lui qu'il est de conséquence de ne le pas laisser gémir longtemps, et que le moindre chagrin l'abat. Faites-lui envisager la perte du temps. Vantez les bonnes qualités du Marquis, et passez légèrement sur sa constance, de peur de l'épouvanter. Faites-lui voir ses amants au désespoir, les uns s'exilant dans leurs terres, les autres cherchant en vain des remèdes contre son changement, et réduits au milieu d'un autre amour, à souhaiter encore son cœur, tout perfide qu'il est. Appuyez d'un autre côté sur la reconnaissance de mon mari. Faites-lui valoir les empresses d'un nouvel amant. Comptez tous les moments de la journée, et dites-lui que le Marquis ne lui en laissera pas un à regretter. N'oubliez rien, en un mot, de ce qui peut la déterminer.

Vous trouvez peut-être extraordinaire que je vous presse de vous charger de cette négociation; mais, sérieusement parlant, je crains tout de l'oisiveté de mon mari. Il n'est jamais amoureux de moi que quand il ne sait que faire. C'est à vous, puisque vous m'aimez, à prévenir les chagrins que son retour pour moi pourrait vous donner. Je ne sais s'il me sied bien de vous le dire, je ne sais même pas si vous ne souhaiteriez pas qu'il revînt à moi. Vous voudriez qu'il fût jaloux, parce que vous n'auriez pas la commodité de me voir si souvent, ou que vous seriez bien aise de devoir à la contrainte, dans laquelle il me tiendrait, ce que jusqu'ici mon amour vous a refusé. J'ai cru remarquer que vous aviez cette fantaisie; mais ce sentiment-là n'est point délicat, et si cela arrivait par cette voie, ce serait lui, et non pas moi, qu'il en faudrait remercier. Adieu, Comte, je ne sais pourquoi je vous aime tant aujourd'hui; je vous ai dit toute la nuit les plus jolies choses du monde; je me suis exagéré mes rigueurs, j'ai même été jusqu'à craindre que vous n'en mourussiez de désespoir; en un mot, j'étais un peu folle; quel dommage que... Bonjour.

Billet

Je ne puis vous répondre de rien. Le rendez-vous que vous me proposez me paraît un peu trop dangereux. Je ne suis point observée, mais si je prenais moins de précautions, je risquerais sans doute de l'être. Ne nous mettons point au hasard de perdre, par un instant de folie, la liberté qu'une longue circonspection nous a acquise. Je conçois d'ailleurs ce que vous exigeriez de moi; je me souviens des marques de faiblesse que je vous donnai hier, et peut-être vous les voudriez mettre à profit : toutes réflexions faites, je ne puis. Si vous voulez venir ce soir chez moi, vous m'y trouverez, cependant je n'y serai point seule : je vous aime, et je craindrais d'employer plus de temps à vous le prouver qu'à vous le dire.

Lettre XXIII

Non pas, s'il vous plaît, Monsieur le Comte, ne nous brouillons plus, il m'en coûte trop en raccommodements : encore un, je ne répondrais plus de moi. Scélérat que vous êtes ! je crois que vous ne me donnez tant d'inquiétude que pour me rendre plus sensible encore que je ne le suis. C'est un moyen admirable pour se faire aimer. Je sens au travers de toutes vos démarches, que vous recherchez moins les plaisirs du cœur, et ses tendres épanchements, que ceux que l'amour peut procurer. Je ne sais comment vous dire cela ; mais je suis sûre que vous m'entendez beaucoup mieux que je ne m'exprime. Je ne saurais m'empêcher de rire quand je pense à vos emportements et à ma résistance. Elle doit vous prouver que j'en veux absolument rester où nous en sommes. Bien des femmes à ma place auraient accepté le parti ; elles auraient pu se vanter de ne s'être rendues que par lassitude, et c'est toujours autant de pris sur les reproches qu'on peut avoir à se faire. Quant à moi, je m'imagine qu'en pareille occasion, on a des forces tout autant qu'on en veut avoir ; jugez de ma volonté par les miennes. Savez-vous bien que je ne sais plus que penser de Lucrèce ? encore avait-elle un avantage sur moi : elle n'aimait pas Tarquin ; mais moi, qui vous adore, moi qui vous trouve charmant, avoir opposé à vos prières, à vos larmes, à vos caresses tant de fermeté, c'est un effort qui surpasse le sien.

Je vous pardonne vos extravagances ; mais désormais laissez-moi en repos. Quoique ma vertu soit grande, et qu'elle ne brille

jamais mieux que lorsqu'on l'attaque, ne l'exposez plus, je vous prie, au péril qu'elle courut hier. Les femmes sont journalières : j'étais après que vous m'eûtes quittée, d'une humeur détestable, et j'étais déjà couchée lorsque mon mari, tout essoufflé, tout botté, tout hors de lui, entra dans mon appartement. Il me dit d'abord qu'il était horriblement fatigué; après il me trouva jolie; et lui, qui avec moi ne s'avise jamais de rien, s'avisa de vouloir partager la moitié de mon lit. Il m'expliqua plutôt en amant qu'en mari ses amoureuses intentions, et je ne sais pas ce qui en serait arrivé, si je ne l'avais pas prié brusquement de s'en aller chez lui, et de me laisser reposer. J'étais si lasse, si rebutée des hommes que je l'aurais battu, s'il eût persisté dans son dessein. Ç'aurait été effectivement un caprice singulier de donner à mon mari ce que je venais de refuser à mon amant.

Adieu, venez dîner avec nous; mais songez à vous observer. Le Marquis me croit la moins sensible de toutes les femmes, et c'est sur cette idée qu'il s'est faite qu'il se repose absolument. Tâchez donc de ne le pas détromper; lui-même nous fournira les occasions de nous voir en liberté; et qui sait après tout si je serai toujours disposée à en user comme de celle d'hier? Je le sens; sa présence m'obligera à lui jouer un méchant tour. Un mari serait trop heureux, s'il pouvait faire oublier à sa femme qu'il est au monde.

Lettre XXIV

Il est vrai, je suis jalouse, et l'explication que j'eus hier avec vous, loin de détruire mes soupçons, n'a servi qu'à les augmenter. Vous avez encore osé me présenter ma rivale. La cruelle qu'elle est ! avec quelle feinte douceur elle m'a demandé mon amitié, avec quel art elle m'a parlé de vous ! Je n'avais pas seulement l'esprit de m'en défier ; je jouissais de la douceur extrême de vous entendre louer, et je croyais qu'elle me félicitait tacitement sur mon choix, pendant qu'elle ne cherchait par mes réponses qu'à s'affermir dans le sien. Que je la hais de cet artifice ! que je vous hais vous-même, perfide, et que mon cœur, en vous détestant, se venge bien de l'amour qu'il eut pour vous et de sa crédulité ! Peut-être serais-je encore dans mon erreur, si vos yeux ne m'eussent tout appris : vous m'estimez si peu que vous ne daignez pas même me tromper bien. Vous croyez qu'aveuglée par ma passion, je ne verrai pas ce qui la blesse si vivement. L'amour est toujours clairvoyant quand il est au point que je sens le mien. Accoutumée à être aimée, réfléchissant avec plaisir sur tout ce qui me prouvait votre tendresse ; comment avez-vous pu penser que je ne m'apercevrais pas de votre négligence et de vos mépris ? sera-ce en m'accusant de bizarrerie que vous dissiperez mes soupçons ? Pouvez-vous me nier que vous n'ayez point passé avec elle deux jours que vous m'avez refusés ? En répondant même hier à mes reproches, vous ne regardiez que ma rivale, vous sembliez lui demander pardon de la peine que vous preniez de vous justifier. Vous aviez honte de dire à une autre que vous craigniez d'aimer toujours, vainement ; vous fîtes entrer dans vos justifications la

comparaison d'elle à moi. Vous soupiriez d'être obligé d'en faire un portrait que vous croyiez infidèle, et vous lui rendiez en secret tous les charmes que votre bouche traîtresse voulait lui dérober. Mais quand il serait vrai qu'elle me fût inférieure autant que vous vouliez me le faire croire, pensez-vous que j'en fusse plus persuadée de votre indifférence pour elle, et votre caprice ne suffirait-il pas pour me faire tout appréhender? Je vous l'ai dit cent fois, je crains tout.

J'aurais tous les agréments que vous m'avez donnés, je serais seule avec vous dans tout l'univers, que je ne serais pas encore rassurée sur votre inconstance. Vous souvient-il de ce jour ou je pensai vous perdre sur quelques agaceries que vous fit la Princesse de ***, et que votre vanité vous fit attribuer follement à l'amour qu'elle avait pour vous. Ai-je ignoré que vous ne revîntes à moi, que lorsque vous eûtes perdu toute espérance de lui plaire. Trop heureuse encore de n'avoir pas été instruite de toutes les perfidies que vous m'avez faites. Mais, sans aller chercher dans le passé, tâchez de me persuader que cette joie, qui vous animait, quand vous jouiez hier, n'était que pour moi. Rappelez-vous cette froideur avec laquelle vous me parlâtes, ces regards inanimés et contraints, ces soupirs que vous donniez plus au chagrin d'être loin d'elle, qu'au plaisir d'être auprès de moi. Ne me dites pas que c'était pour cacher aux yeux des autres votre véritable passion, que vous en feigniez pour elle. Quand on aime, l'amour perce au travers de la contrainte; un regard, un geste prouve plus en certaines occasions que les discours les plus étudiés. D'ailleurs ce serait pour vous une excuse frivole. Quand vous m'aimiez, vous étiez moins circonspect, et quelque peine que j'eusse à contraindre vos empressements, je vous aurais plutôt pardonné mille imprudences que tant de froideur. Je vous ai vu... ingrat! je ne puis me le rappeler sans frémir. Adieu. Je suis honteuse d'avoir perdu tant de temps à me plaindre, ne me voyez plus, renvoyez-moi mes lettres et mon portrait; il ne vous siérait point de garder ces marques de ma faiblesse, et vous n'avez pas de raison pour vous opposer à ce que je désire. Laissez-moi m'affermir contre vous, contre moi-même, vous ne triompherez plus de ma faiblesse, et si je ne puis m'empêcher de pleurer votre perte, je me sauverai du moins de l'affront de la pleurer à vos yeux.

Lettre XXV

Non, Monsieur, je ne vous verrai pas; vos efforts sont superflus et vous m'êtes à présent trop indifférent pour vouloir de vous aucune justification. La crainte où vous êtes, que je ne vous haïsse, est mal fondée, je ne vous hais pas, mais je ne vous aime plus : rassurez-vous, on ne hait en pareil cas qu'autant qu'on aime bien, et pour que vous n'en puissiez pas douter, trouvez bon que je vous assure ici de toute mon indifférence. Vous ferez là-dessus tels commentaires qu'il vous plaira. Je ne suis que trop bien vengée, s'il est vrai que vous m'aimiez encore. Il est douloureux d'aimer seul, et aimable comme vous êtes, peut-être cela ne vous est-il jamais arrivé? Je ne vous dis rien sur votre changement, il est l'effet de votre caprice, et comme vous aimiez il y a quelques jours Madame de ***, il se peut bien que vous m'aimiez aujourd'hui. Quant à mon cœur que vous me redemandez, il n'est plus à moi, ou du moins je ne veux plus qu'il soit à vous. Il sera plus avantageux pour vous que les choses restent entre nous dans l'état où elles sont : si je renouais avec vous, ce ne serait que pour avoir le plaisir de vous tromper à mon tour; mais ce plaisir-là est indigne de moi. Je ne vous aime plus. Il est fâcheux pour votre vanité de voir ces tristes mots tracés de la main qui vous a tant de fois écrit le contraire; mais il n'est pas étonnant que je suive votre exemple; je serais morte de douleur si mon inconstance ne m'avait pas mise hors d'état de sentir la vôtre. Ainsi épargnez-vous des démarches qui, loin de vous

rendre mon estime, vous avilissent encore à mes yeux. Vous me défiez dans votre lettre de vous prouver que vous aimiez Madame de ***, cela ne me touche point assez pour le faire. Aimez-là, j'y consens, mais que ce soit d'une façon bien tendre; épargnez-lui les tourments que vous m'avez causés. S'il se peut, rendez-vous digne de posséder une aussi aimable conquête, ou si vous n'avez plus ses rigueurs à craindre, songez à vous conserver des bontés si peu communes. Vous partez, dites-vous, si vous me trouvez inflexible. En cas que cela arrive, prospérité et bon voyage.

Lettre XXVI

Quelle est donc la puissance de l'amour! Je vous sais coupable, et je vous pardonne. Mais qu'il est difficile de haïr ce que l'on aime, et qu'on a de plaisir à penser qu'il n'est point infidèle, quand on a eu tant de raisons de croire le perdre pour toujours! Reprenez mon cœur, puisse sa possession vous rendre assez heureux pour vous fixer! et puissiez-vous m'aimer assez pour m'empêcher de vous haïr un jour! Je veux bien croire que je me suis trompée quand je vous ai cru prévenu pour une autre, et il ne tiendra pas à moi que bientôt je ne reconnaisse encore mieux mon erreur. Je ne cherche point à me tourmenter, mais exempte de caprices, je ne le suis pas de soupçons! mon amour s'alarme de tout, un regard jeté sur une autre me fait penser mille choses extravagantes, j'envisage dans le moment votre perte; et l'idée de n'être plus aimée de vous, est une idée que je ne saurais soutenir. Et vous croyez que mon amour est refroidi! Si je ne vous aimais avec fureur, prendrais-je garde à vos actions! Hélas! il en est qui vous paraissent innocentes, et qui me mettent au désespoir. Que ne pensez-vous de même! Pourquoi, toujours occupée du soin de vous plaire, ne trouvé-je pas en vous le même retour? Par cette feinte cruelle, aviez-vous prétendu me faire mourir de douleur? Aviez-vous besoin de réchauffer dans mon cœur des sentiments que votre indifférence, votre changement, votre haine même ne pourraient point amortir? Avez-vous pu concevoir le dessein de feindre de me donner une rivale, et si vous

m'aimiez autant que je vous aime, auriez-vous pu, je ne dis pas lui adresser le moindre discours, mais seulement contraindre vos yeux à la regarder? Seriez-vous assez maître de votre cœur pour jouer un pareil personnage? Ah! gardez-vous de me le laisser croire, je vous aimerais mieux infidèle que perfide.

Mais qui m'assure que vous n'avez pas eu envie de changer? vous me dites que non : devrait-ce être assez pour me le faire croire? Encore troublée du péril que j'ai couru, craignant sans cesse, mon cœur frappé dément en secret vos serments et ma crédulité. Je sens même, je vous l'avoue à regret, que le peu de confiance que j'ai en vous, m'a refroidie, et j'ai trop de peine à vous justifier, pour que vous n'avez pas été plus coupable que vous ne le dites. Je crois votre repentir et votre douleur sincères; mais le souvenir du passé, et la crainte de l'avenir, me glacent sur le présent. J'ai besoin de raisons pour vous rendre un amour aussi vif que celui que vous avez éprouvé. Je m'efforce de vous trouver aimable, je soupire de me trouver si différente de ce que j'étais; je sens que j'ai perdu de ce trouble et de ces désirs que je me plaisais à entretenir, sur lesquels même je n'avais pas besoin de réflexions pour en faire mon bonheur. Un peu plus tard peut-être je ne vous aimerais plus. Que l'aveu sincère que je vous fais, vous fasse connaître de quelle conséquence il est avec moi d'imaginer de pareilles choses. Ne croyez pas cependant que je vous voie sans plaisir revenir à moi; quoique je vous aime moins, vous ne pouvez concevoir combien je vous aime. Que vous me rendriez heureuse, si votre âme insensible pouvait se remplir d'une partie des feux dont la mienne est agitée! Je crois n'avoir pas besoin de vous prescrire de ne plus voir Madame de ***, examinez si cela vous coûte, et songez à ne me pas laisser penser qu'en cessant de la voir, vous me faites un sacrifice. Adieu.

Mon mari, comme j'achevais ma lettre, est entré dans mon cabinet, et occupé d'un soin assez singulier, en m'annonçant qu'il allait à Versailles, il m'a demandé pourquoi je ne vous voyais plus, et me voyant interdite à sa demande : Madame, m'a-t-il dit d'un air très sérieux, vous devenez de jour en jour plus capricieuse, et il me semble que ce soit sur mes amis que vous vous plaisez de répandre les effets de votre bizarrerie; le Comte en est un que j'estime, et vous me ferez plaisir d'accepter le pardon qu'il viendra vous demander : ce n'est pas qu'il soit coupable, mais il

est assez poli pour ne pas vous faire souvenir de votre brusquerie, et pour prendre sur son compte vos mauvaises façons. Faites en sorte qu'en revenant, je le voie ici aussi content qu'à son ordinaire, ou permettez que je m'en prenne à vous. Mais, Monsieur, lui ai-je répondu, qui vous a dit que nous fussions brouillés? lui-même, a-t-il repris; mais ne lui en voulez pas de mal, car j'ai eu toutes les peines du monde à lui arracher ce mystère. Quoi qu'il en soit, recevez-le bien, soyez sûre que, pour vous punir, je l'amènerai tous les jours chez vous. Ces femmes, a-t-il ajouté en parlant, ne peuvent vivre en paix avec les gens. Je vous sais bon gré de vous être servi de son intercession pour vous raccommoder avec moi; le fait est rare. Mais si je ne vous avais pas aimé, sa recommandation aurait été assez inutile. Je meurs de rire de son zèle, mais ne conviendrez-vous pas que c'est dommage de le tromper?

Lettre XXVII

Vous m'accusez d'être indifférente, et vous ne concevez pas comment, au milieu de vos transports les plus tendres, vous ne me voyez point cette émotion qu'ils devraient naturellement faire naître. Je l'ai bien conçu quelque temps, mais ce qui me fâche, c'est que je commence à ne plus le concevoir. Vous inférez de mon insensibilité prétendue, que votre passion est plus forte que la mienne, vous vous répandez en reproches, et ne connaissant en amour d'autres plaisirs que ceux que les sens y attachent, vous traitez de chimère et d'illusion les mouvements qui portent à l'âme une volupté plus vive et plus délicate que celle dont vous faites votre unique objet. Que ne pouvez-vous la connaître! et comment en étant si pénétrée, puis-je si peu la décrire! Si je la sentais moins vivement, sans doute je l'exprimerais mieux. Vous m'accusez d'indifférence. Ah, que ne puis-je sans crime répondre à vos empressements! Vos plus tendres transports ne suffiraient pas aux miens, et je vous ferais bientôt rougir d'avoir osé croire que ma passion est moins violente que la vôtre. Moi, sans désirs! m'en croyez-vous exempte? voyez-vous tout mon désordre? Moins heureuse que vous, ne suis-je pas dans la nécessité de vous le cacher? puis-je m'y abandonner, sans offenser cette vertu cruelle, dont le secours, tout faible qu'il est, m'a jusqu'ici sauvée de la perte de votre estime, de celle de votre cœur? Sans cette fatale certitude que... hélas! où m'emporté-je! n'avais-je que cela à vous écrire? Que je vous ai dit de choses criminelles pour

moi, peu flatteuses pour vous, qui comptez peut-être pour rien l'égarément de ma raison ! pourquoi n'ai-je pas la force d'effacer tout ce que je me reproche ? ne vous en prévalez pas au moins. Sans Dupré, qui s'impatiente dans ma chambre, et qui ne me donnerait pas sans doute le temps de recommencer, je m'épargnerais la honte de tant de folies. Comptez-les pour rien, je vous prie. M'en croirez-vous, quand je vous dirai que je serai plus prompte à les désavouer, que je ne l'ai été à les écrire ? Adieu.

Je suis au désespoir ; ma mère m'emmène avec elle je ne sais où. Je ne vous verrai pas de toute la journée : j'ai eu beau dire que je ne me portais pas bien, elle s'est obstinée à me trouver le meilleur visage du monde. Je ne vous verrai pas. Que je vais m'ennuyer !

Billet

Je ne sais pas si je fais bien de vous avertir que je suis seule ; mais je m'ennuie, et je voudrais vous voir ; peut-être ne le devrais-je pas, dans l'état où les belles descriptions du Marquis vous ont mis. Je lui suis obligée du soin qu'il prend de me vanter avec tant de zèle ; s'il en est si content, jugez combien le serait un homme que j'aimerais et qui jouirait de mes transports. Un mari ne voit que la statue, l'âme n'est faite que pour l'amant. Je ne doute point du plaisir que vous auriez à vérifier ses discours ; quoi qu'il en soit, mon mari ne dîne pas avec moi, et quand vous viendrez remplir une place qu'il laisse vide, je ne vois pas ce qu'on aura à me reprocher. J'aurais bien envoyé chercher des femmes, mais il me semble que vous m'amusez davantage, et je hais par-dessus tout à m'ennuyer. Ayez donc la bonté de me venir tenir compagnie. Je ferai ce que je pourrai pour vous rendre la mienne agréable, et Dieu veuille que ce soit assez pour vous du plaisir de me voir.

Lettre XXVIII

Oui, je l'avoue, si mon mari arriva hier à propos pour lui, il vint fort mal à propos pour vous; ma vertu chancelante ne se défendait plus que faiblement; vos empressements m'avaient surprise au point de me la faire perdre de vue. L'occasion, votre amour, le mien, tout combattait contre moi; je sentais ce que je n'ai jamais senti. Mes yeux égarés, même en vous regardant, ne vous voyaient plus. J'étais dans cet état de stupidité où l'on laisse tout entreprendre, et mes réflexions avaient fait place à une ivresse, plus aisée à ressentir qu'à exprimer : que serais-je devenue, si le Marquis ne fût arrivé! Je recule votre perte d'un jour. Que sais-je? peut-être pour jamais? l'état où je me suis vue, quelque désordre qu'il porte dans les sens, quelque enchanteur même qu'il puisse être, est trop à craindre pour que je ne cherche pas à ne m'y plus retrouver. Vous n'attendiez pas, j'en suis sûre, cette conclusion, et dans l'impatience que vous avez de réparer ce que le hasard a gâté, vous m'en supposez une semblable, vous avez tort. Que dans ces moments cruels où la nature nous livre à nous-mêmes, où tous les sens troublés agissent pour notre séduction, où les transports d'un amant échauffent sans cesse les nôtres, et ne portent à l'imagination que l'idée d'un plaisir vif et présent; que dans ce délire, dis-je, on souhaite sa défaite, je le crois : on ne la voit pas. Mais que, revenue de ce funeste état, on puisse se soumettre aux désirs d'un amant et le rendre heureux, parce que votre faiblesse, l'a mis une fois au point de l'être, voilà ce que je

ne conçois pas. Donc, en suivant ce raisonnement, je ne vous donnerai pas de rendez-vous, parce que je ne suis plus folle. Vous en serez fâché, et moi aussi peut-être. Mais en vérité, je ne puis faire autrement : si j'étais sûre cependant que mon mari pût venir encore nous troubler, je vous l'accorderais ; car, sans lui, ma vertu n'était qu'une sottise. Ce cher Marquis ! je l'ai tant embrassé ! Il ne savait à quoi attribuer mes caresses ; et comme il est amoureux de votre parente, il les recevait avec un air sombre et contraint, qui vous aurait fait rire. Je crus d'abord hier, en le voyant entrer, que les maris ont des pressentiments, qui les avertissent de ce qui se fait chez eux en leur absence ; mais ils donnent tous les jours trop de preuves du contraire, pour que j'aie pu m'arrêter longtemps à cette idée. Il avait été troublé aussi ce pauvre Marquis. Assurément c'était hier un bon jour pour les maris.

Le plaisir que j'ai de vous être échappée, m'a donné une gaieté, a répandu sur toute ma personne des grâces si vives, si touchantes, que vous mourrez d'amour en me voyant si jolie. Je serai à la vérité un peu cruelle ; mais Comte, cette vertu n'est-elle pas affreuse ? elle va devenir plus intraitable que jamais ; car enfin, je ne puis plus succomber avec gloire, je suis obligée d'être fière : vous avez voulu profiter de ma faiblesse, je ne dois point vous le pardonner. Cette vertu, Comte, les gens qui l'ont faite, connaissaient-ils l'amour ? Cette pensée me rassure ; il y a sans doute des cas sujets à l'exception ; mais il n'y aurait point d'honneur à en profiter. Voyez dans quel embarras je suis ; vous d'un côté et elle de l'autre, le fâcheux équilibre ! Pour le conserver, ne me voyez plus, je vous prie, que de loin, ou en public. Si cela vous ennuie, vous vous amuseriez avec vos désirs, je vous les permets jusqu'à nouvel ordre : Adieu.

Billet

Eh mon Dieu, dormez, mon pauvre Comte! dormez pour avoir du moins le plaisir de faire des songes. Dédommangez-vous par des illusions agréables, de tout ce que mes rigueurs ont d'accablant. Hélas! dans l'état où vous êtes, je n'oserais vous faire la moindre petite faveur, tant je craindrais d'être obligée de la reprendre. Don Quichotte, en sortant de la montagne noire, n'était pas si décharné que vous. Que voulez-vous qu'on fasse d'un amant si triste? reprenez votre embonpoint, je vous ai permis d'être malade quand il s'agissait de me faire pitié; mais pourriez-vous à présent vous y méprendre? Je vais ce soir à l'Opéra, jouissez du plaisir de m'y voir; il vous paraîtrait peut-être extraordinaire d'avoir là un rendez-vous, si vous ne saviez parfaitement qu'il n'y en a plus à huis clos; cependant venez de bonne heure.

Billet

À l'Opéra, sur un mot que vous m'avez dit, j'ai soupiré, même mes yeux ont accompagné ce soupir; je croyais, puisque vous m'en avez remerciée, que vous m'aviez entendue; cependant vous m'en demandez aujourd'hui l'explication : ce que je vous dirais à présent, ne rendrait pas ce que je vous disais dans ce moment-là. L'esprit n'imité pas toujours les expressions du cœur, et peut-être que le mien n'est plus dans la disposition où vous le trouvâtes hier, ou du moins voudrais-je m'en flatter. Vous me demandez si je reste chez moi, je voudrais bien vous répondre non; mais vous ne méritez pas ce mensonge. Vous voulez savoir si j'y serai seule, je pourrais bien vous le dire, mais ne voulez-vous rien deviner?

(On a supprimé ici quelques lettres.)

Lettre XXIX

De l'amour tant qu'il vous plaira ; mais un peu plus de sagesse et de discrétion, ou je suis perdue. Vous m'embrassiez hier avec tant d'emportement, et il paraissait tant de fureur dans vos yeux, qu'il était impossible de ne pas s'apercevoir de ce que nous avons tant d'intérêt de cacher. Vous suis-je si peu chère que vous vouliez me perdre, et avec si peu de plaisir pour vous ? Dans quel temps ne pensâmes-nous pas être surpris : est-ce au milieu du tumulte ?... Ah ! j'en frémis ; si vous m'aimiez, m'exposeriez-vous à de tels dangers ? N'avons-nous pas assez de moments dans la journée ? Que vous êtes bizarre ! Vous ne désirez jamais plus ardemment que lorsqu'il est presque impossible de vous satisfaire, et quand dans des lieux dont nous sommes sûrs, je me livre à votre tendresse, je vous trouve sans empressement et sans ardeur. C'est une remarque que vos folies m'ont fait faire malgré moi ; vous me rendez, je crois, assez de justice pour ne point m'accuser d'emportement. Je ne suis cependant pas insensible ; mais mon cœur me fournit plus que le vôtre, ce qui fait mon bonheur, serait pour vous une tiédeur insupportable. Vous n'imaginez rien au-delà de vos désirs. Vous ignorez les soins délicats qui touchent tant un cœur sensible, cet amour enfin que vous sentez si peu, et dont vous ne connaissez que ce que j'en voulais toujours ignorer. Je vous parle là, sans doute, une langue étrangère : votre cœur ne vous reproche rien ; vous me montrez de bonne foi les seuls mouvements dont il est capable, et le fruit que je tirerai de mes

plaintes, sera de me voir mieux trompée à l'avenir. Je m'en plaindrais moins si vous pouviez apprendre en même temps à mieux tromper les autres. Croyez-vous m'avoir gardé toute la discrétion que vous me devez, quand vous n'aurez dit à personne les termes où nous en sommes ensemble ? Ne savez-vous pas que les actions en disent plus que tout le reste ? Voulez-vous faire deviner à tout le monde que vous m'aimez, et qu'il ne manque rien à votre bonheur ? est-il si grand que vous ne puissiez le contenir ? Perdrait-il de son prix à être ignoré ? Quelle est cette affectation de vouloir toujours me parler à l'oreille, et de commettre enfin cent mille autres imprudences de cette nature ? Pourquoi le soin de ma réputation est-il celui qui vous touche le moins ? Si vous y vouliez pourtant un peu réfléchir, vous sentiriez que je mérite d'être ménagée, que j'en ai besoin.

Ne vous fiez pas à l'indolence de mon mari, elle est à craindre, si elle vient un jour à me soupçonner de faiblesse. Tout m'est suspect : voyons-nous en public le moins que nous pourrons ; je crains votre indiscretion ; et toute votre probité ne me rassure pas sur vos transports. Je crains les miens, je sens que je ne vous regarde jamais comme un autre homme. Comment cacher les mouvements qui m'agitent lorsque je vous vois ? Contraignons-les, il faut si peu de chose pour nous déceler, un mot que nous ne croirons de nulle conséquence ; un regard, une simple préférence, tout cela s'explique toujours dans le monde d'une façon désavantageuse. Que de gens qui n'y ont d'autre occupation que celle de nuire ! Si la calomnie attaque tant de personnes, que ne devons-nous pas craindre de la médisance ? Donnez-moi, je vous prie, pour plus grande preuve d'amour, celle de m'en marquer moins. Vous imaginez-vous désirer seul ? Croyez-vous que je ne me fasse pas violence ; mais puisque je résiste à ces mêmes désirs, pourquoi n'en feriez-vous pas autant ? Vous devriez rougir d'avoir moins de force que moi. Adieu ; vous vouliez me voir ; mais j'ai bien envie que cela ne se puisse pas. N'importe, venez, je n'aurai ni amis ni ennemis, et ne vous battant guère que par vanité, le défaut de témoins pourra bien affaiblir votre valeur. Venez dîner avec moi, je n'ai été de ma vie ni si belle, ni si folle. Que je vous plains !

Lettre XXX

Je suis bien aise, quoique vous me grondiez un peu, que vous m'ayez écrit : le prétexte de vous faire réponse m'aidera beaucoup pour ce que j'avais à vous apprendre. Pour commencer avec ordre, je vous dirai premièrement que vos craintes sont extravagantes, et pour vous le prouver, pas le moindre mot d'amour, nulle assurance de fidélité, ni pour le présent ni pour l'avenir. Je ne suis pas fâchée que vous me soupçonniez un peu ; tout ce que je puis faire pour vous, c'est d'aller mon train ordinaire : si avec cela vous voulez être incommode, tant pis pour vous. Passons au reste. Mon mari, comme vous savez, se croyait malade hier, et le soin de sa santé étant le premier de ses plaisirs, je pensais avec raison, qu'il ne sortirait point de toute la semaine ; cela nous aurait contraints, il a changé d'avis. Il s'est éveillé ce matin le teint frais, et les yeux vifs ; il est venu dans mon appartement avec un air nonchalant et douloureux, pour voir ce que je lui dirais de son visage ; je l'ai trouvé tel qu'il était, c'est-à-dire, un peu meilleur que le mien, je l'en ai félicité, et l'ai assuré que ce qu'il prenait pour une indisposition, n'était qu'un ennui qui, répandu sur ses charmes, en obscurcissait une partie. Il a insisté, je l'ai conduit à mon miroir, il a ri en se regardant, et tout d'un coup il m'a dit qu'il était mieux. Cette découverte l'a mis en si belle humeur qu'il est resté à ma toilette, où il a été le plus aimable et le plus galant de tous les hommes. J'ai presque eu envie de le prier de m'aimer encore ; il est enfin sorti pour aller à la sienne où

je l'ai accompagné. Il s'est fait habiller avec toute la coquetterie d'une femme qui attend un amant chéri; j'ai loué ses agréments, j'ai même mis la main à sa parure, je l'ai tant assuré qu'il était charmant, qu'il s'est déterminé à aller chez votre cousine, où il passera la journée. Malgré votre gronderie, je me sens en disposition de la bien employer, et j'ai cru que, pour la passer avec agrément, je n'avais besoin que de vous. Si vous voulez cependant nous aurons du monde, je crains que tant de solitude ne vous ennuie, surtout m'aimant aussi peu que vous le faites aujourd'hui; quoique vous en puissiez penser, je n'ai point envie, par complaisance pour vos caprices, de m'ennuyer quand je puis faire mieux, ainsi venez, et de bonne heure, je ne vous ai jamais tant souhaité.

Lettre XXXI

Les affaires qui vous retiennent à Paris vous font perdre dans l'embarras et la tristesse le plus beau mois de l'année, et votre absence me prive de tous les plaisirs que je pourrais prendre dans un lieu, qui serait charmant pour moi, si vous pouviez y venir. Pensez-vous comme moi? Paris depuis que je l'ai quitté a-t-il encore des charmes pour vous? Tout ce que vous y voyez vous est-il indifférent? souhaitez-vous de m'y voir? vous souvenez-vous que je vous aime, et ce souvenir contribue-t-il autant à votre bonheur, que la passion que j'ai pour vous contribue au mien? Que je suis heureuse! si au milieu de tous les plaisirs qui vous environnent, votre cœur sent qu'il lui manque quelque chose. Avez-vous du plaisir à m'être fidèle? m'aimez-vous enfin autant que je vous aime? Ce n'est que dans un amour aussi violent que le mien, qu'on peut goûter une joie véritable. On s'ennuie quand on aime médiocrement. Si votre lettre dit vrai, que j'ai lieu d'être contente! Que vous vous exprimez bien! Il me semblait, en la lisant, que j'avais moins d'amour que vous : mais est-il possible qu'au milieu de tant de trouble on puisse avoir tant d'esprit? Sentez-vous tout ce que vous m'écrivez? Vous me dites que vous vous ennuyez; je n'ai d'heureux moments que ceux que j'emploie à penser à vous! Que je regrette ceux que je suis forcée de donner à d'autres soins, et que pour soulager une si cruelle absence, c'est peu de chose qu'un portrait! Si vous saviez toutes les folies que je lui dis! le mien vous occupe-t-il quelquefois?

Avez-vous besoin de ce secours pour penser à moi? devrait-il vous suffire? Ah que vous m'aimez faiblement! devriez-vous me laisser dans la tristesse de ma solitude? ne devriez-vous pas vous-même sentir toute l'horreur de la vôtre? Vous avez peut-être saisi l'occasion de votre procès, pour vous dispenser de me voir aussi souvent que vous le devriez. Le visage de votre rapporteur vous plaît-il plus que le mien? et tous les procès du monde valent-ils celui que je pourrais vous faire perdre?

Je donnerais tout au monde pour avoir le plaisir de vous voir ici. L'espérance que vous me donnez d'y être dans quatre jours ne sera-t-elle point vaine? La cour et vos affaires vous en laisseront-elles le temps? À présent je suis veuve, mon mari occupé dans le même lieu, et plus que vous, ne peut pas venir si tôt, et vous devriez mieux user de la liberté que pourrait vous donner son absence. Le tumulte de la ville est désagréable aux amants, le cœur y est sans cesse gêné par des bienséances incommodes; et ce n'est que dans la tranquillité de la solitude qu'on jouit parfaitement de soi-même. Venez donc essayer si vous me trouverez moins cruelle, et si votre vue ne me rendra pas plus tendre.

Je vous avouerai du moins que la beauté de la nature, l'ombre et le silence des bois, me jettent malgré moi dans une rêverie dont je vous trouve toujours l'objet. Votre image me suit jusque dans les bras du sommeil; je vous vois toujours le plus aimable berger du monde, et quelquefois le plus heureux. Mais enfin tous ces plaisirs ne sont que des songes; venez par votre présence m'en offrir un plus réel. Adieu, vous vous plaignez, pourriez-vous bien me dire pourquoi? Adieu, souvenez-vous que je vous aime, et que je meurs où vous n'êtes pas.

Lettre XXXII

Huit jours se sont écoulés depuis que je ne vous ai vu ; huit jours, que j'ai passés dans le plus grand chagrin du monde, et dans lesquels peut-être vous n'avez pas voulu trouver un moment pour penser à moi. Vous m'avez écrit, il est vrai, une lettre qui aurait paru fort tendre à toute autre. Mais pouvez-vous m'annoncer tranquillement que vous ne pouvez venir de huit jours ? Est-il possible qu'une absence aussi longue ne vous paraisse pas aussi cruelle qu'à moi ? mon cœur, parce qu'il est à vous, a-t-il perdu de son prix à vos yeux ? La vivacité de mon amour me fait trouver de la langueur dans le vôtre, il me semble que vous ne devriez pas me laisser dans l'ennui de ma solitude. Je vous veux mal de votre peu d'empressement, je voudrais quelquefois que, pour me voir, vous sacrifiassiez tous les devoirs et toutes les affaires du monde ; j'oublie que je vous ai défendu de le faire, et quand je m'en souviens, je ne vous pardonne pas de m'avoir si bien obéi. Pourquoi m'exposez-vous à penser des choses si extravagantes ? un moment est-il donc si difficile à trouver ? Osez-vous bien donner au sommeil un temps qui ne devrait appartenir qu'à l'amour ? Lorsque vous remplissez toutes les heures de ma vie, ne puis-je exiger de vous quelques-unes de la vôtre ? Si vous saviez combien je m'ennuie, que de robins et de financiers m'accablent, en vérité, vous plaindriez mon sort. Il n'est pas nécessaire d'être éloignée de ce qu'on aime, pour ne pas s'amuser de leur compagnie, et malheureusement, ils ont commencé avec tant de respect à m'ennuyer, que je ne sais plus

comment faire pour m'en débarrasser. La maison de P*** est pleine de ces messieurs, elle est si proche de la mienne que j'en suis obsédée toute la journée, surtout des jeunes robins. Ils ont des façons si sémillantes, tant d'esprit, et débitent la fleurette avec des airs si cavaliers, qu'il faut être aussi prévenue que je le suis pour ne pas me rendre à leurs séduisants propos. Quelle impertinence! quelle fatuité! on dit pourtant que ce sont des gens à bonnes fortunes; quelle honte pour nous! Je crois que l'habitude qu'ils ont de s'ennuyer à l'audience, répand sur toutes leurs actions je ne sais quoi de fade, qui domine jusque dans leurs manières les plus évaporées. J'ai déjà reçu de ces petits téméraires trente déclarations plus tendres les unes que les autres. Vous ririez trop de les voir tous à ma toilette s'empressez à me faire leur cour. Les aimables petites personnes! En vérité ce serait une sottise que d'avoir avec eux de la vertu; on n'a pour s'en pouvoir défendre, tout au plus besoin que de goût.

Sans Saint-Fer***, qui est d'avant-hier chez moi, je crois que je serais malade d'ennui; mais sa gaieté me dédommage de toutes les fadaïses que j'entends, et puis j'ai avec lui le plaisir de parler de vous. P*** me donna hier un souper qui acheva de me mettre tout à fait de mauvaise humeur. Mes robins y dirent mille bons mots, je fus lorgnée impitoyablement, on y médit beaucoup pour me plaire, et avec tout cela, croiriez-vous bien que je ne m'y divertis point du tout, et que si votre souvenir ne m'avait soutenue au milieu de tous ces amusements, j'y serais morte de chagrin. Adieu, venez au plus tôt, par votre air guerrier, dissiper cette légion d'ennuyeux qui m'obsèdent. La chose presse : faut-il, pour vous y déterminer, vous dire que j'entends tousser votre oncle? N'importe je vais, pour me divertir, lui faire cacheter ma lettre. Adieu, mon cher Comte, je n'ai pas le temps de vous rien dire, mais dites-vous de ma part tout ce que vous pourrez imaginer de plus tendre, et peut-être serez-vous encore bien loin de ce que je sens.

Lettre XXXIII

Mais, qui vous dit que j'ai besoin de vos excuses? vous m'avez fait une espèce d'infidélité, je n'en saurais être fâchée, c'est un exemple que vous me donnez, et vous savez ce que ceux de cette sorte-là valent auprès de mon sexe. Vous craignez qu'il ne soit suivi, c'était une réflexion qu'il fallait faire auparavant; mais point, vous commencez par insulter, et vous avez peur après de la vengeance. Vous avez mené hier, vous et Saint-Fer***, des filles d'opéra à la campagne; je ne vois là-dedans rien d'extraordinaire, je suis persuadée que vous aurez choisi les plus vertueuses, et quelque difficile que pût être ce choix, je m'en rapporte entièrement et à votre goût, et à votre discernement. D'ailleurs, il n'a jamais été défendu d'aimer la musique, et je conçois qu'elle est plus touchante au fond d'un bois que parmi l'embarras d'un théâtre, et la foule importune de spectateurs. Mais quand tout cela ne serait pas, et que mon imagination, qui cherche sans cesse à vous justifier, voulût pour ce coup mettre les choses au pis, qu'en pourrait-il arriver? je rougirais dans cette occasion d'être jalouse, je ne puis seulement qu'en être un peu moins fidèle; mais ce n'est pas à quoi vous avez pensé, et ce que, malgré votre étourderie, vous ne présumez pas qui puisse arriver. Cela sera pourtant : il me vient quelquefois les plus jolies tentations du monde, et je ne suis point fâchée que vous me fournissiez l'exemple d'y succomber.

Je me piquais autrefois d'une constance qui ne pouvait manquer de nous ennuyer l'un et l'autre. Je change de système, en

nous donnant carrière sur toutes nos fantaisies : si celle de nous aimer nous reprend, sans retomber dans les premiers transports d'un amour naissant, nous nous verrons avec plaisir, nous nous regretterons même quelquefois. Point de jalousies, de brouilleries, de caprices; rien en un mot de toutes les délicatesses qui rendent l'amour si inégal. Nous nous ferons des confidences; un aussi aimable homme que vous n'a que trop à raconter. Nous nous aiderons mutuellement par des conseils, s'il est possible cependant que ceux d'un étourdi, tel que vous, puissent servir à quelque chose. S'il vous arrive une aventure pareille à celle d'hier, je vous dirai que ces sortes de fantaisies avilissent un galant homme, et que lorsqu'on se prend pour des personnes de cette sorte, on s'expose à jouer un personnage disgracieux; qu'au milieu de mille inconvénients qui suivent ces petits divertissements, il est douloureux pour la vanité de se voir en compromis avec les honnêtes personnes qu'elles peuvent associer à leurs plaisirs. Jugez par cet échantillon de morale, de celle que je prépare à vos premières fantaisies. Dieu veuille que j'en sois quitte pour celle-là, et vous pour le repentir de vous l'être permise. Adieu, vous croyez que je ne serai pas visible aujourd'hui, vous vous trompez.

Lettre XXXIV

Je ne sais ce qui arrivera de tout ceci, mais je ne crois pas que depuis qu'on se mêle d'aimer, l'amour ait uni deux personnes plus folles que nous. Il y a huit jours que j'étais jalouse, et, si je crois ce qu'on m'a dit, je ne manquais pas de raisons pour l'être. Aujourd'hui vous l'êtes, apparemment pour me copier; mais à parler sans vanité, je ne suis pas un aussi bon modèle que vous pourriez vous l'imaginer. Vous dites que je suis coquette, cela peut être vrai; que j'aime à plaire, dois-je renoncer à tout le genre humain? Vous seriez cependant bien étonné, si je vous disais, que dans tout ceci, j'agis par raison. Cela va vous paraître bien étrange, rien n'est pourtant plus certain. J'ai remarqué, car quoique je vous aime, je remarque quelquefois, ou pour mieux dire, je remarque parce que je vous aime : j'ai remarqué, dis-je, qu'il est bon d'éveiller votre amour. Hélas! quand il est content, il est si sombre, un peu de jalousie vous anime. Quand vous craignez un rival, vous me dites les plus jolies choses du monde, vous oubliez que vous êtes heureux, et vous vous remettez dans le moment dans le cas d'un homme qui voudrait le devenir. Sommes-nous bien ensemble? Assis nonchalamment dans un fauteuil, vis-à-vis de moi, vous ne me dites rien; et quelquefois, je crois, vous n'en pensez pas davantage. Vous me faisiez il y a quelque temps, une petite caresse qui avait la mine d'être fort tendre, point, vous n'y pensiez pas, justifiez-moi cette distraction.

En vérité, vous êtes un amant singulier, plaisant même par cette singularité. Actuellement vous êtes bien fâché contre moi.

Vous sortîtes hier d'un air brusque; vous juriez même entre vos dents de ne me revoir jamais, je parierais que vous ne savez pas pourquoi. Vous vous êtes mis en tête d'être jaloux de R***; enfin vous ne voulez pas qu'il fasse des madrigaux pour moi. Il est cependant bien touchant de voir sous le tendre nom de Silvie sa réputation courir l'univers entier : laissez-moi jouir du plaisir de l'immortalité, ses vers me la promettent, et vous ne me donnez que les moments dont vous ne savez que faire : y a-t-il compensation? J'avoue encore qu'il m'amuse dans ma ruelle lorsque vous la laissez vide; il me montre à faire des vers : quel charme pour vous, lorsque dans les accès de mon amour, mon esprit animé vous adressera de tendres élégies, vous appellera Coridon, vous retracera enfin ces moments enchanteurs où vous triomphâtes pour jamais de ma liberté : au reste il n'est pas temps encore que votre jalousie éclate. Vous voyez qu'on se plaint de mes rigueurs, attendez du moins pour vous fâcher les remerciements. Il vous sied mal de vous brouiller avec moi : quel temps choisissez-vous? mon mari est à la campagne, que voulez-vous que je devienne? J'ai résolu pour punir votre froideur, que nous dînerions aujourd'hui tête-à-tête, et que nous resterions ensemble toute la journée. Vous pensez bien que je pourrais mieux faire, mais si vous m'aviez aimée, vous ne m'auriez pas vue. Je ne puis vous faire plus de peine qu'en vous donnant tout ce temps pour me demander pardon. N'y manquez pas au moins, cela deviendrait sérieux.

Lettre XXXV

Vous gagnez votre procès, et vous acquérez un rival, est-il homme au monde plus heureux que vous? Je passe sur les galanteries de votre rapporteur, ainsi que sur les obligations que vous m'avez; mais j'ai fait des merveilles auprès de vos juges. Croiriez-vous bien que le vieux Marquis de ***, paralytique, étique, asthmatique, s'est mis dans la tête d'être amoureux de moi, et qu'il a profité de votre absence pour me faire sa déclaration? Il a commencé par m'envoyer mille sucreries, car c'est l'allure de tous ces vieux séducteurs-là. Le présent était accompagné d'un billet plus fade cent fois que toutes ces douceurs. Hier enfin qu'il avait dîné chez moi, il se débarrassa de mon mari pour venir me trouver dans mon appartement, où il savait que j'étais seule, sûr que fait comme il est, il remporterait aisément la victoire. Il s'approcha de moi, plus tremblant de vieillesse que de timidité, me prit la main, et me la baisa en me la serrant. Cette politesse me déplut. Il crut, que pour me disposer plus favorablement pour lui, il devait me faire le détail nombreux de ses bonnes fortunes; il me nomma quinze ou vingt dames de la vieille cour; me fit bien autant de vieux récits très propres à échauffer l'imagination, et poussa tout au moins autant de soupirs. Voyant qu'il ne retirait aucun fruit de toutes les peines qu'il se donnait, il se jeta à mes genoux, et me jura que j'avais tout effacé de son cœur, que rien n'était impossible à mes beaux yeux, qu'ils avaient rallumé chez lui des feux auxquels la bienséance, plus que la nature, ne lui permettait pas

de s'abandonner; que depuis plus de trois mois, il soupirait, sans oser me le dire, qu'il avait craint le ridicule que se donne un homme amoureux, lorsqu'il n'est plus dans cette première jeunesse qui fait pardonner les écarts; mais que je l'avais emporté sur toutes ces réflexions; enfin, qu'il me pria d'avoir égard à ses souffrances, et qu'il était le plus discret de tous les hommes.

Jusque-là je n'avais rien dit, et il présomait déjà de mon silence, que je ne serais pas insensible, lorsqu'à la fin de sa harangue, jetant les yeux sur lui, je ne pus retenir le plus prodigieux éclat de rire qui me soit jamais échappé. Rien n'était plus plaisant que de voir à mes genoux ce vieillard chancelant, me tenant tendrement une main, sa béquille à mes pieds, hommage que me faisait sa passion, un œil égaré, caché sous un sourcil épais, et par-dessus tous ces agréments, le plus ridicule bégaïement dont jamais ait été affligé quelqu'un. Plus il me parlait de son amour, plus je riais. Il commençait à se fâcher, et moi à rire de plus belle, lorsque mon mari entra. Le vieux Marquis fit à son aspect des efforts étonnants pour se lever, et fut contraint de rester dans la même situation. Ah! parbleu, lui dit le Marquis, vieux scélérat que vous êtes, je crois que vous en contez à ma femme! Donnez-lui donc la main, ajouta-t-il en parlant à moi; ne voyez-vous pas, qu'à cause de son rhumatisme, il resterait à vos pieds jusqu'à demain? Croyez-moi, dit-il, ne vous adressez plus à elle, elle est plus maligne que vous, et je pourrais bien n'être pas toujours si débonnaire; allons, prenez congé. Le vieux Marquis outré me fit une grave révérence et sortit. Je suis pourtant bien fâchée qu'il n'ait pas valu une infidélité; en tout cas, ce n'est que partie remise, et je saurai bien, quand il me plaira, me venger de votre froideur, et même de votre inconstance. Les perfidies des amants ne sont aux jolies femmes que des prétextes pour d'autres passions.

Lettre XXXVI

Que vous vous plaignez froidement de mon absence! Quand votre cœur vous dit si peu de chose, que n'empruntez-vous le secours de votre imagination? Si vous pouviez savoir comment vous m'assurez d'un amour éternel, vous rougiriez d'exprimer si mal, ce que vous devriez si bien sentir. Vous n'avez que de l'esprit. Vous m'avez écrit la plus jolie lettre du monde; vous racontez agréablement, mais que m'importent les aventures de Paris, à moi qui ne veux être informée que de l'état de votre cœur?

Vous me mandez que vous vous portez bien; voilà la seule chose flatteuse que vous m'avez dite; mais me témoignez-vous seulement la moindre inquiétude sur ma santé? me plaignez-vous d'être si longtemps éloignée de vous? Avez-vous la force d'être gai quand vous ne me voyez pas? Est-ce pour m'insulter que vous avez tant de légèreté dans l'esprit? est-ce ainsi que vous me payez de ma tristesse, et que vous soulagez ma solitude? Vous me dites encore que vous m'aimez, mais c'est avec une froideur... vous ne le sentez pas! Quoi! ne serai-je donc jamais sûre de votre cœur? L'absence, qui pour les vrais amants est un supplice insupportable, n'est-elle pour vous qu'un repos? Que je vous plains de savoir si mal aimer! Que vous y perdez de plaisirs! Dans le temps même que je connais toute votre indifférence, je jouis d'un bonheur que vous ne sentirez jamais. Je sens que je vis du moins, et que, tout ingrat que vous êtes, j'ai la satisfaction de

ne vivre que pour vous. Je me rappelle nos plaisirs, et ce souvenir me cause une joie plus sensible que celle que vous avez pu ressentir dans les plus tendres moments. Mon sommeil même est plus animé que ne l'a jamais été votre cœur dans les transports les plus vifs. Lors même que votre froideur me désespère, j'ai un secret plaisir à penser que vous aimez moins que moi; mais je mourrais de douleur si vous ne m'aimiez point du tout. Pourquoi vous fais-je des reproches? votre tiédeur ne vous rend-elle pas assez malheureux? Je veux bien croire, que si vous pouviez aimer davantage, tous vos transports seraient pour moi, et je ne saurais m'empêcher d'être contente quand je songe que vous n'aimez que moi. Que vous n'aimez que moi! Quelle folle confiance me séduit! Si vous n'aimiez que moi, vous auriez déjà abandonné un lieu où vous ne pouvez point me voir, où tout doit vous retracer l'image cruelle d'une félicité dont vous ne jouissez plus. Vous fuiriez avec soin l'occasion de m'être infidèle. Je ne vous connais que trop, vous ne voulez que des agréments; partout où vous en trouverez, vous oublierez qu'on vous aime, et qu'il y a au monde une infortunée qui ne respire que pour vous, et qui fait consister tout son bonheur dans la tendresse que vous lui avez marquée. Cette idée me tue; j'ai beau vouloir assurer ma tranquillité sur les serments que vous m'avez faits, je crains toujours votre inconstance. Jalouse sans objet, mon cœur n'en est pas moins déchiré. L'amour que j'ai pour vous, vous rend sans cesse présent à mon idée; mais au milieu du plaisir que votre souvenir me cause, je ne saurais vous imaginer fidèle. Serais-je assez heureuse pour me tromper! tâchez du moins de m'épargner des chagrins; c'en est assez pour moi que d'être éloignée de vous, et pour comble de malheurs, je ne suis point sûre du temps de mon départ. La maladie de ma mère m'arrête, et je ne sais pourquoi les ordres de mon mari. Comptez-vous comme moi les effroyables jours de notre absence? Songez-vous qu'il y a un mois que je ne vous ai vu? Songez-vous que je serai encore quinze jours sans vous voir? (plaise au ciel que je mette les choses au pis) que peut-être pendant ce temps-là je ne recevrai point de vos nouvelles?

Adieu, mon aimable Comte. Quelque chose que vous puissiez faire, je sens que je vous aimerai toujours; puissiez-vous, content de cette assurance, ne la rechercher jamais ailleurs. Que ne m'est-il permis de vous en écrire davantage! sans la poste qui me

presse, je crois que je ne finirais point. Mes lettres sont ennuyeuses, et je doute que vous ayez assez de patience pour les achever. Si, comme vous, j'aimais faiblement, elles seraient plus courtes que les vôtres, et je les trouverais encore trop longues. Adieu.

Lettre XXXVII

La précieuse Madame de *** a donc enfin pris sur son austère vertu de vous faire la plus hardie déclaration qui ait jamais été. Mon Dieu! qu'elle m'a divertie, et que je vous suis obligée de m'avoir donné ce plaisir! Que de langueurs! que de douleurs! quel fatras! Sérieusement les infantes n'auraient pas écrit d'un autre style à leurs ennuyeux chevaliers. Vous me sacrifiez donc cette belle aventure? je vous en remercie de bon cœur; mais me permettez-vous de faire mes réflexions sur les motifs du sacrifice? vous craignez l'ennui, et les beaux sentiments qu'elle vous aurait peut-être débités à toute heure, ne vous auraient pas amusé autant que mon étourderie. D'ailleurs faire toujours de longues dissertations sur le mérite de la constance; parler du plaisir qu'un amour détaché du vice cause à une âme délicate; n'oser rien espérer, ou dissimuler ses désirs; se faire un crime de profiter d'un moment heureux : voilà tous les plaisirs que vous avez imaginés auprès d'elle : mais détrompez-vous. Les femmes qui paraissent si sévères, ne sont pas les plus inaccessibles aux désirs; et celle-ci en lisant les romans, n'en a que mieux connu la nécessité de les abréger. Vous n'auriez pas tant souffert sous son empire que vous avez pu le croire, et son impatience prévenant la vôtre, ne vous aurait pas laissé un seul jour dans le doute d'un bonheur parfait. Que vous êtes bon! vous pouviez si bien ménager cette infidélité, que je ne m'en serais pas aperçue. Comment avez-vous pu vous refuser au charme de compter une

personne de plus au nombre de vos conquêtes? Il arrive tous les jours des choses qui me surprennent; sans vouloir cependant diminuer le mérite du sacrifice, je vous avouerai que je n'aurais jamais craint cette rivale, et si vous l'aviez aimée, la honte qui en aurait rejailli sur vous, m'aurait assez vengée de votre perfidie. Félicitez-vous de n'avoir pas été sensible à ce qu'elle fait pour vous plaire. Autant que j'ai de satisfaction de votre fidélité, je voudrais pour vous en récompenser, vous aimer, s'il était possible, encore plus que je ne vous aime.

Au milieu de tant de sujets de joie, je ne laisse pas cependant de ressentir une inquiétude mortelle, et je crois que je serai moins tourmentée, quand je vous aurai fait part de ce qui la cause. J'ai cru avoir remarqué que mon mari n'aimait plus votre cousine. Des visites moins fréquentes, moins d'impatiences, plus d'empressements pour moi, les médisances adroites qu'il répand sur elle, le dégoût qu'il marque pour les bras carrés et les nez courts, le séjour qu'il fait chez lui, le soin qu'il prend de me plaire, les discours qu'il tient sur le tumulte du monde, sur la perfidie des femmes, les caresses qu'il me fait, et son embarras quand il me regarde, tout me fait craindre qu'il n'ait envie de renouer avec moi; peut-être m'alarmé-je sans raison, mais je connais ses caprices, il faut qu'ils se succèdent, et je serai peut-être assez malheureuse pour en être l'objet. Adieu. Je vous verrai aujourd'hui où vous savez. Aimez-moi toujours, mon cher Comte; il n'est point de malheurs que votre tendresse ne me fasse supporter patiemment, je ne souffre plus dès que je vous vois.

Billet

Madame de ***, selon vos désirs vous prête sa maison, et consent que vous en fassiez demain les honneurs, puisque vous le voulez absolument. Saint-Fer*** viendra avec nous; et plutôt à Dieu que j'eusse des témoins plus sévères, et aussi incommodes que je crains qu'ils ne le soient peu. Je vais revoir des lieux où je vous ai donné les premières marques de ma faiblesse, et je ne sais que trop que vous en exigerez encore : votre lettre est remplie d'amour; je connais vos transports, et je me défie de moi-même. Pourquoi m'annoncez-vous des moments que je voudrais pouvoir éviter toujours? Cette idée est-elle la seule qui vous occupe? Que j'ai de reproches à vous faire, et que j'aurais de satisfaction à me brouiller avec vous, si je n'avais pas encore le raccommodement à craindre!

Lettre XXXVIII

Je vais vous faire la plus extravagante, la plus ridicule, la moins vraisemblable querelle qu'on ait jamais imaginée. Je suis de mauvaise humeur aujourd'hui, et votre charge auprès de moi vous oblige à essayer mes caprices : vous voyez que je vous prévien ; mais quoique je commence par m'avouer folle, je n'en serai peut-être pas moins raisonnable dans ce que j'ai à vous dire. Je n'étais pas hier chez la Duchesse, et Madame de *** y était. Cette Dame, comme vous le savez, aime tant l'amour, que quand elle n'a pas le temps de le faire, il faut qu'elle en parle. Elle vous demande ce que vous pensez de la constance ; vous répondez ingénument qu'il n'est rien de plus ennuyeux ; on vous le conteste, et pour appuyer votre raisonnement, et faire voir que ce n'est point par opiniâtreté que vous êtes d'un sentiment contraire, vous dites qu'elle vous ennuie, vous personnellement : on n'en veut rien croire ; pour qu'on n'en doute plus, vous rapportez des aventures qui vous sont arrivées ; vous mourez presque de plaisir en exprimant celui que vous trouvez à faire une perfidie, et vous terminez votre discours en disant que, grâce à Dieu pas une femme encore ne vous a prévenu. Cela m'a piquée ; j'ai cru pendant quelques heures qu'il serait plaisant pour moi d'être infidèle ; et puis par une idée plus sotte, j'ai pensé qu'il était plus beau de se laisser prévenir. C'est prendre pour soi-même un parti bien douloureux ; mais on a en pareil cas le plaisir d'être plaint, l'on passe pour l'exemple de son siècle ; et

l'amour-propre se dédommage par là de ce qu'il y perd d'ailleurs. Quoique je sois persuadée que votre esprit s'est égayé aux dépens de votre cœur, je ne suis pas contente de vous voir soutenir par de petites histoires, peut-être réelles, un sentiment qui me déplaît; et dans la situation où vous êtes, vous ne devriez pas croire qu'il y eût au monde des inconstants. Vous m'aimez, j'en suis sûre, malgré votre indolence, vous m'adorez; et si l'adoration n'eût pas été égale, où en auriez-vous été? Je pouvais saisir ce prétexte, et dire pour ma justification que, puisque vous trouviez du plaisir à être inconstant, vous aviez envie de le devenir; mais malheureusement la fantaisie de vous aimer me tient encore, et tant qu'elle me tiendra, vous aurez la bonté de vous en tenir à la constance. Cela est cruel, je frémis de votre situation, et pour y ajouter quelque chose de plus terrible, je vous ordonne de venir passer la journée avec moi. Je suis curieuse de voir si vous osez soutenir devant moi vos propos d'hier.

Adieu, voilà tout ce que j'avais à vous faire savoir. Ce n'était pas la peine de faire une si longue lettre; mais je m'ennuyais, j'ai pris la plume sans avoir d'idée bien déterminée que mon dernier ordre. Il n'était pas séant de vous l'exposer d'abord; j'étais un peu piquée contre vous, cela ne valait pas la peine de vous gronder bien sérieusement, j'avais pourtant envie de le faire. J'ai commencé avec distraction, j'ai continué de même, et voilà pourquoi je vous ai fait tant de discours inutiles; je vous les aurais épargnés si j'avais été sage; mais vous avez tant de temps à perdre, que je ne dois pas me reprocher de vous avoir fait employer quelques moments, c'est toujours faire quelque chose que de lire une lettre à propos ou non. Je devais vous quereller, l'ai-je fait? Mon Dieu, que j'ai de peine à finir! Adieu, pourtant je vous aime toujours.

Lettre XXXIX

Avouez que je suis bien aimable, et que malgré toutes les envies de changer qui vous prennent de temps en temps, mes agréments vous retiennent dans mes chaînes. C'est un esclavage éternel pour vous; un seul de mes regards détruit toutes vos fantaisies; et quand vous me voyez, vous êtes honteux d'avoir pensé que vous pouviez être infidèle. N'avez-vous pas raison, mon cher Comte, sait-on à quoi l'on s'engage quand on poursuit de nouvelles conquêtes? L'incertitude où l'on est de plaire, réveille par un tourment effectif; et la peine que l'on prend à développer un cœur inconnu, vaut-elle le plaisir qu'on a à lire dans celui qui est à nous? Que pouvez-vous voir dans le mien qui ne doive faire votre félicité? Toujours occupé de vous, il ne conçoit rien, ne sent rien qui ne soit vous. Fermé à toute autre idée que la vôtre, quel plaisir ne ressent-il pas à vous exprimer sa tendresse, à se tromper même sur la vôtre? Quelles preuves de mon amour ne vous ai-je pas données? quel chagrin de n'en pouvoir trouver de nouvelles! quel charme pour moi d'en pouvoir imaginer! Mon cher Comte, ma passion n'a point de bornes; pourquoi la façon de vous l'exprimer, de vous l'apprendre en a-t-elle? Pourriez-vous vous résoudre à changer? Quel autre plaisir vous fournirait votre inconstance, que celui de faire mourir de douleur la personne du monde qui vous aime le plus tendrement? en serait-ce un pour vous? Hier pourtant vous aviez la cruauté de me faire entendre que vous pourriez cesser de m'aimer, peut-être même l'aviez-

vous souhaité! Avais-je mérité que vous me donnassiez un si cruel chagrin? Vous m'accusez de souffrir vos transports avec peine; vous fermez donc les yeux sur les miens. Ah! je n'ai que trop de sensibilité: mais l'amour n'est-il que cela? ne peut-on jamais s'y livrer sans offenser la vertu? Des personnes sensées qui s'aiment, n'ont-elles que cela à se dire? je le vois, vous cherchez à user votre passion: puis-je être d'accord avec vous sur ce sentiment? moi, qui ne le connais pas; moi qui de jour en jour vous aime plus fortement. Je sais d'ailleurs l'effet que les plaisirs continus ont sur l'amour: on les goûte d'abord avec transport pour la nouveauté. Les désirs irrités d'une longue résistance, leur donnent ce charme qui s'assoupit ensuite nécessairement; on les cherche encore par fantaisie ou par habitude, puis ils ne touchent plus. Que deviendrais-je si je vous voyais parvenir à ce point, et si dans les moments que vous recherchez sans cesse, j'étais réduite à me plaindre de votre indifférence. J'ai jugé, pour éviter une chose si douloureuse, qu'il valait mieux que vous eussiez à vous plaindre de la mienne. J'ai même envie de vous faire recommencer, et de vous voir vous donner les soins qu'il vous a fallu pour m'acquérir. Je crois, si je ne m'y prends trop tard, que c'est l'unique moyen de réchauffer votre amour; mais vaux-je encore à vos yeux la peine d'être aimée?

J'avais envie d'être modeste; mais en me mirant par hasard, je me suis trouvée si jolie, que je n'en ai pas eu la force: c'est mon amour pour vous qui m'embellit. Adieu, je vous remercie de votre lettre, jamais vous ne m'avez écrit tant de choses tendres; vous en viendrez, quand vous voudrez, recueillir les fruits. J'ai mille satisfactions à vous faire, tant sur ce qui se passa hier, que sur les impertinences qui m'ont échappé sur la fin de cette lettre. Je ne sais jamais ce que je dis, quand je ne dis pas que je vous aime.

Lettre XL

Je ne sais quand finiront vos fantaisies, ou quand cessera mon indulgence pour elles. Je commence à être lasse de l'une, et je ne me sens pas disposée à être longtemps la dupe de l'autre. Depuis que nous nous aimons, ou, pour mieux dire, depuis que je vous aime, vous ne m'aviez point tourmentée au point où vous le faites il y a quatre jours; et jamais il ne vous est venu dans la tête des idées si déraisonnables!

Que vous importe que j'aie aimé quelqu'un avant vous? Quel droit aviez-vous sur mon cœur avant que je vous connusse? Ai-je cru, lorsque j'ai commencé à vous aimer, que vous n'aimiez rien vous-même, jusqu'au moment qui a fait naître votre passion pour moi? Mais que me fait à moi, si vous m'aimez bien, que vous en ayez aimé d'autres? j'avoue qu'il m'eût été plus doux d'avoir allumé en vous les premiers désirs; mais quoique fort jeune alors, il y avait longtemps que vous ne vous souveniez plus de votre première amourette. Me convenait-il de vous en faire un crime? et si je vous avais marqué une jalousie si extraordinaire, ne m'auriez-vous pas répondu: mais, Madame, pouvais-je deviner que vous m'étiez destinée; et devais-je renoncer aux conquêtes qui se présentaient de tous côtés pour en mériter mieux une personne que je ne connaissais pas? Eh bien, Monsieur le Comte, je n'aurais que cela à vous répondre. Si j'étais dans le cas où vous me supposez, je n'aurais pas pu penser que j'aurais un jour le bonheur de recevoir les hommages de M. le Comte de... et que je le trouverais bon: et si avant lui quelqu'un s'était présenté et m'avait

plu, je n'aurais pas cru faire une infidélité au Comte de... d'aimer le soupirant actuel. Avouez la vérité, vous ne cherchez qu'une raison pour justifier l'infidélité que vous méditez. Je suis assez malicieuse pour ne vous la pas fournir. Vous ne pouvez plus tenir à l'ennui qui vous accable, et voilà l'unique source de toutes les mauvaises querelles que vous me faites. Vous exigez de moi un détail sincère de ma vie, de l'état de mon cœur, avant et après que je vous ai connu, et des impressions que vous avez faites sur lui. Vous ne voulez vous en servir que pour y trouver des raisons de mépris pour moi, ou de vanité pour vous. Je devrais vous le refuser, mais ce serait vous confirmer dans votre erreur; et quoique peut-être vous ne soyez pas disposé à croire ce que je vous dirai, la vérité n'en sera pas plus altérée dans mon récit. Je vous suis obligée du détail que vous me voulez faire; je ne suis pas curieuse : d'ailleurs vous le pourriez faire aussi faux que celui que je voulais vous donner pour vous punir de vos extravagances; et puis je crois qu'il vaut mieux ignorer mille chose sur une matière si délicate, que d'en trop apprendre. Je commence.

Figurez-vous que dans cet âge où les filles sentent qu'elles doivent plaire et qu'elles le veulent, je ne le sentais ni ne le voulais; une éducation prise au milieu du grand monde, un peu de raison, beaucoup de fierté, de bons avis m'avaient éclairée sur les ridicules des hommes; je les voyais sans plaisir et les entendais avec dégoût : les jeunes me paraissaient impertinents, et les vieux, incommodes ou vicieux. Je réfléchissais sur leurs façons avec les femmes, et j'y trouvais toujours de quoi les craindre ou les mésestimer; un seul pourtant et je vais vous le nommer, de peur que vous ne fassiez de ce silence un sujet de jalousie, un seul, c'était le Marquis de P***, (il est mort, vous le savez) m'avait su plaire : ses manières polies et sensées, son esprit plus formé qu'on ne l'a d'ordinaire dans l'extrême jeunesse, ses empressements pour moi, sa façon naïve et vraie de m'exprimer son amour, avaient fait naître dans mon cœur une inclination très forte; mais contrainte par mon état, instruite par ma raison, je ne lui dis rien du progrès qu'il avait fait sur moi.

Dans ces dispositions, on me maria sans que je le voulusse, ou que je m'y opposasse; le Marquis en pensa mourir de douleur, mes chagrins furent aussi vifs que les siens; mais j'avais de la vertu, et je parvins à les surmonter; mon mari m'aimait, mais

occupée d'une passion que ses malheurs me rendaient encore plus chère, je souffrais de ses soins, et ne les voyais qu'avec froideur. Le Marquis s'éloigna : fortifiée par son absence, je fus plus en état d'ouvrir les yeux sur le mérite de mon mari, j'étouffai des soupirs criminels pour moi, et je me fis enfin un plaisir de mon devoir. Je fus charmée du changement qui s'était fait dans mon âme ; je sentis que j'aimais, et j'en eus d'autant plus de joie que je n'avais point cet amour à me reprocher ; je passai deux ans dans cet état tranquille ; j'aimais, j'étais aimée, je jouissais d'une grande liberté, j'employais les moments que mon amour ne remplissait pas, à la lecture, à la musique, en un mot, à toutes ces occupations qui amusent en instruisant.

Mon sort changea bientôt, les infidélités de mon mari éclatèrent ; mais quand la voix publique ne me les eût point apprises, son indifférence pour moi ne me les eût que trop fait connaître ; je tombai dans le plus affreux désespoir, je pleurai, je gémis, je me plaignis à lui de mes tourments, je n'en fus pas moins malheureuse ; j'essayai vainement de le ramener, sa froideur pour moi n'en devint que plus éclatante, de la froideur il passa au mépris, à la dureté. Je suis fière, on ne m'outrage pas impunément, je pris tant de soin d'éteindre mon amour, il m'en donnait tant d'occasions, qu'enfin j'y réussis.

Après cette fatale épreuve de la perfidie des hommes, plus confirmée que jamais dans l'horreur que j'avais eue pour eux, vous concevez sans peine que je ne cherchais pas un amant, j'étais même parvenue à une si grande insensibilité, que tous les discours séduisants de ceux à qui je plaisais, ne produisaient d'autre effet que celui de m'ennuyer. Je me souciais trop peu de mon mari, pour daigner m'en venger ; et d'ailleurs la vengeance qu'on me proposait, et les vengeurs qui s'offraient, me déplaisaient également. Je suis si peu sensible que je n'avais pas même besoin de penser à mon devoir pour m'y retenir. Charmée du repos qui régnait dans mon âme, assez heureuse pour ne pas haïr mon mari, m'amusant même de ses infidélités, je vivais dans un bonheur parfait, lorsque le Marquis lui-même vous amena chez moi. Votre vue me frappa, vos discours me plurent, je remarquai que vous m'aimiez ; j'eus besoin de toute ma vertu pour tâcher d'en être fâchée, je ne le fus pas assez apparemment, puisque vous ne vous en aperçûtes pas ; je crus pour mon malheur, que ce

n'était qu'une impression faible que celle que vous aviez faite sur moi, je me livrai trop à cette idée, je badinai avec vous-même de votre amour, vous en tirâtes avantage, vous m'écrivîtes; je crus, en vous répondant avec sévérité que vous cesseriez de me tourmenter, peut-être que j'exprimai mal mes intentions; vous continuâtes à m'écrire, et pour vouloir vous donner trop bonne opinion de moi, à force de vous écrire que je ne vous aimais pas, je vins enfin à vous écrire que je vous aimais. Je vous l'ai prouvé, ingrat! je vous le prouve tous les jours; vous méprisez à présent ma passion; je commence à me repentir d'un égarement que votre indifférence me fait sentir aujourd'hui aussi criminel que je voudrais qu'il me l'eût toujours paru. De jour en jour, je me repens de plus en plus, et j'espère que bientôt je me repentirai si bien, que je ne vous aimerai plus du tout. Adieu, Monsieur, voilà tout ce que j'avais à vous dire, et peut-être plus que vous n'en vouliez savoir.

Billet

Vous ne pouviez pas plus mal prendre votre temps pour la partie de campagne que vous me proposez. Je suis malade à mourir; je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et ce qui me fait croire que je suis bien mal, c'est que je n'ai pas trop pensé à vous. Je me sens dans l'âme une langueur, une indolence, et tant de faiblesse dans tout le reste, que je ne puis comprendre comment je ne me suis pas encore évanouie, et ce qui me désespère de cette indisposition imprévue, c'est qu'elle va à coup sûr me brouiller avec vous. Tout ce que je puis vous dire pour ma justification, c'est que je n'avais aucune envie de me porter mal. Vous savez qu'hier j'étais de très bonne humeur, et je crains qu'elle ne soit la cause de ma tristesse d'aujourd'hui; et puis aller à la campagne! le temps me paraît d'un sombre affreux, mes chevaux sont malades, mon cocher est déjà ivre. Je ne veux point aller dans le carrosse de Madame de ***, Saint-Fer*** y est toujours, et je crains qu'on ne dise dans le monde que je suis amoureuse de lui. Me faire voir dans le vôtre, ce serait bien pis! Ainsi vous voyez qu'il n'est pas possible que je sorte. Venez chez moi, si cela vous amuse, peut-être aurai-je compagnie; mais en cas que nous soyons seuls, nous nous dirons de jolies choses, nous traiterons l'amour, métaphysiquement s'entend; nous jouerons, si vous voulez. C'est en conscience tout ce que je puis faire pour vous.

Lettre XLI

Il vient, mon cher Comte, de m'arriver la chose du monde la plus cruelle : nous allons être les plus malheureuses personnes du monde. Mon mari, ah ! mon pressentiment n'était que trop vrai ! n'aime plus votre cousine ; il vient de se jeter à mes pieds, m'a demandé pardon de ses égarements, m'a juré les larmes aux yeux un amour éternel. Dans la surprise où un pareil coup m'a jetée, je n'ai pas eu la force de l'interrompre, ni de lui marquer à quel point son retour m'est odieux. Il a interprété mon silence à son avantage, et pour mieux me prouver que sa démarche est sincère, il veut, dit-il, passer tout l'été avec moi en Bretagne. Comment parer cet effroyable départ ? Dois-je abandonner le soin de ma réputation ? Que pensera ma famille, si je refuse de partir ? Que penserait-il lui-même de cette résistance à ses volontés ? Quel serait mon malheur, s'il allait démêler la cause de mon indifférence pour lui ! Mon cher Comte, nous serions séparés pour jamais. Vous ne connaissez point ses fureurs ; le moindre de mes maux serait un exil éternel. Que vais-je devenir ? Quelles ressources puis-je trouver contre lui ?

Ma mère, témoin de mes pleurs et de ses infidélités, elle qui me consolait autrefois, regardant cette réconciliation comme ce qui peut m'arriver de plus heureux, joindra ses persécutions à celles de mon mari. Blâmée, abandonnée, si je ne pars pas ; mourante de désespoir si je m'éloigne de vous, si je vais passer mes jours infortunés loin de la seule personne qui me fasse aimer la

vie; tourmentée sans cesse par son amour, dévorée du mien, trahie par ma douleur, ou forcée de la contraindre, interrogée à tout moment sur ce qui peut la causer, ne répondre que par mes soupirs, et me trouver enfin exposée à tout ce que la jalousie peut imaginer de plus funeste. Heureuse cependant au milieu de tous les maux que je prévois, si je vous suis toujours chère! si vous n'abandonnez pas une infortunée, qui ne l'est que parce qu'elle vous aime : il n'y a point de tourments, de persécutions que la certitude d'être aimée de vous ne me fasse supporter avec joie! Constamment à vous, je serai trop payée de mes maux, si votre sensibilité les partage. Adieu, venez ce soir chez la Duchesse : que je vous voie, que je jouisse encore du seul plaisir qui me reste!

Fin de la première partie

Seconde partie

Lettre XLII

Ne craignons plus d'être séparés, mon cher Comte; le même caprice qui avait poussé mon mari à renouer avec moi, l'a ramené dans ses anciennes chaînes; votre cousine en triomphe encore, croyez-vous que cela lui fasse autant de plaisir qu'à moi? Nous n'avons dû tant d'alarmes qu'à la jalousie qu'il avait contre elle, et c'était pour lui faire croire qu'il était revenu à moi. Ma mère est si surprise d'un changement si prompt et si indignée en même temps, qu'elle me fait sans y penser, des sermons de fort mauvais exemple. Pour mon mari, il ne se souvient presque plus de tout ce qu'il a voulu, il agit à son ordinaire, avec un peu plus de circonspection cependant, en un mot, avec un peu de ce que j'appelais froideur autrefois, mais que m'importe, pourvu qu'il ne me tourmente pas, de quelle façon il vive avec moi. Que nous allons nous aimer, mon cher Comte, et qu'après avoir craint de nous perdre pour toujours, notre amour va reprendre de vivacité! Je n'avais pas besoin de tant d'alarmes, mon cœur se soutenait assez sans elles; mais le vôtre languissait dans le repos. J'ai obligation au Marquis de l'amour que vous m'avez témoigné; je vous ai vu des mouvements dont je ne vous croyais pas capable : pour la première fois de votre vie je vous ai vu répandre des larmes, elles ne m'étaient pas suspectes : je sentais que l'amour seul en pouvait exciter d'aussi tendres. Qu'elles me sont précieuses, et que j'en garderai chèrement le souvenir! Nous ne sommes pas faits pour être un moment désunis, nous languissions

si nous ne nous aimions pas. Que deviendrais-je, hélas! si je venais à vous perdre? Pourrais-je vivre un instant sans vous? Que vous-même seriez à plaindre, si vous ne m'aviez plus pour vous aimer! Peut-être un jour... Je n'ose y penser. Cette idée me fait frémir; des pressentiments dont je ne puis être la maîtresse, me remplissent l'âme de troubles et de terreurs. Sans doute la situation où je me suis trouvée les a fait naître; quoique rassurée sur le malheur dont j'étais menacée, je ne puis m'empêcher d'en craindre d'autres. Il en est tant pour moi! Qui sait si dans le temps que je vous crois le plus amoureux, je n'ai point à redouter ce dégoût subit, fruit ordinaire d'une passion longue et tranquille? Qui sait si mon mari entraîné par son inconstance naturelle, ne me rendra pas quelque jour aussi malheureuse que je viens d'éviter de l'être? La mort peut-être... Ah! plût au ciel qu'elle seule nous séparât. Adieu, soyez sûr que je vous adore, et que rien ne pourra jamais m'empêcher d'être toute à vous; pas même votre indifférence.

Lettre XLIII

Saint-Fer*** a eu raison de vous écrire que j'apprenais la philosophie, mais il a eu tort de vous faire penser que je ne m'appliquais à cette science que pour apprendre à ne vous plus aimer. Votre absence m'ennuie, et j'ai cru pour la rendre plus supportable, devoir m'occuper à quelque chose. Vous devriez m'être obligé d'avoir choisi ce genre d'amusement. Peu de femmes auraient imaginé de chercher dans la logique à se consoler de l'absence d'un amant, et je pense aussi, qu'en pareil cas, ce ne serait pas le parti que vous voudriez prendre. Vous craignez donc que la philosophie ne me mette assez de force dans le cœur, pour affaiblir ce malheureux amour que j'ai pour vous. Qu'elle serait admirable si elle pouvait faire ce miracle! Mais rassurez-vous, tout le fruit que j'en ai tiré jusques ici, est d'entendre des raisonnements longs et ennuyeux; d'être assez folle pour en vouloir faire, et d'être parvenue au point, que si Dieu ne m'assiste promptement, je ne m'entendrai plus moi-même. J'ai pour maître le plus joli pédant du monde, frisé, poudré, et qui à ce qu'on m'a dit, a le bonheur de parler l'hébreu avec toute la politesse possible. Je crois que j'ai un peu dérangé sa morale; il n'a lorsqu'il me regarde, que des idées confuses, qu'il exprime plus confusément encore qu'il ne les conçoit. Il marmotte entre ses dents des paroles barbares, que ses yeux me rendent moins intelligibles, et j'aurais déjà congédié ce charmant précepteur, si ce n'était que j'attends une déclaration d'amour en langue

hébraïque, qui sera sans doute la plus touchante du monde. Je n'ai point au reste fait d'autre profit dans cette science, que celui de m'en dégoûter.

Votre absence ne m'attriste pas moins, que si je n'avais point cherché à me distraire; et pour avoir eu quelques leçons de philosophie, mon cœur n'en est pas devenu plus philosophe. Ma raison voudrait en vain me conseiller de vous oublier. Vainement des réflexions tristes, mais salutaires, voudraient me ramener à mon devoir. En proie aux remords, je sens tout le poids de mon égarement! Entraînée par mon amour, je rougis d'avoir osé le combattre. Je sais qu'un jour vous cesserez de m'aimer, et que des liens illégitimes, nés du caprice de la faiblesse, sont aisés à rompre. Cette certitude me tourmente et ne m'aide pas. La crainte de vous voir changer m'accable, et le malheur que j'aurais de vous perdre me ferme les yeux sur les avantages qui suivraient peut-être votre inconstance. Je sais que rendue à moi-même, je n'aurais plus rien à me reprocher; mais je ne jouirais plus du bonheur de vous aimer, et il n'est rien dans le monde qui pût me dédommager de ce que je perdrais en le perdant.

Oui, mon cher Comte, je n'aime que vous, je vous ennuie sans doute à vous le dire, vous ne m'écrivez plus que froidement, vous croyez que je veux cesser d'être à vous, mes réflexions vous le font craindre. Ah! devez-vous me les reprocher? Triomphantes de ma faiblesse? Et si je n'ai pas eu assez de vertu pour résister à votre passion, pensez-vous que ce qui m'en reste puisse m'arracher à vous? Vous vous offensez de mes remords: puis-je quelquefois n'en être pas déchirée? Tout, depuis que je vous aime, a été contre mon devoir. Je n'ai point fait un pas, je n'ai pas écrit un mot, je n'ai pas conçu une pensée que je ne doive me reprocher. Vous ne connaissez point ce cruel devoir, vous n'y êtes pas assujetti, vous n'offensez rien, en vous consacrant à moi; vous pouvez me donner toutes vos pensées, et vous livrer tout entier au désordre de vos sens. Mais puis-je être tranquille, moi qui vous ai tout sacrifié, moi qui ne vis que pour vous, lorsque le moindre soupir qui peut m'échapper, est un crime pour moi? lorsque, par les effets de ma fatale passion, je me trouve sans cesse prête à perdre le seul objet qui puisse me consoler de ma faiblesse?

Adieu, vous ne vous amusez pas en lisant cette lettre, mon dessein n'était pas cependant de vous ennuyer; mais il ne se présente à moi que des idées affligeantes. Revenez me rassurer par votre présence; je vous dirais de presser votre départ, si je ne savais pas que des ordres vous arrêtent où vous êtes. Mais quelque douleur qu'ils me causent, je serais moins mécontente, si je pouvais être sûre que vous souhaitiez quelquefois de me voir. Adieu, conservez-vous, je vous en conjure, quand même ce ne serait pas pour moi.

Lettre XLIV

Qu'une femme est à plaindre, quand elle aime, et qu'un homme est ridicule, quand il est aimé! Ce trait de morale vous paraît actuellement déplacé, parce que vous le prenez pour vous peut-être; détrompez-vous : quoique je pusse sans vous faire tort, me récrier ainsi sur votre compte et sur le mien, ce n'est point vous que cela regarde. Madame de *** et Saint-Fer*** viennent de se brouiller si vivement, que soit que Saint-Fer*** n'eût plus envie d'être constant, soit que Madame de *** l'ait assez maltraité pour l'obliger à prendre pour jamais son parti, à ses yeux il s'est jeté dans les bras de Madame de L***, qui pour le recevoir plus décemment, se retire de ceux de D***. Cette inconstance marquée a fâché notre amie, peut-être a-t-elle senti par le changement de Saint-Fer***, qu'elle l'aimait encore, peut-être aussi que sa vanité piquée se déguise sous un mouvement d'amour. Quoi qu'il en soit, elle est fort triste de la perte qu'elle a faite, et elle a toutes les peines du monde à concevoir que Saint-Fer*** se soit si promptement consolé de la sienne. Elle ne conçoit pas encore comment Saint-Fer***, qui a paru jusqu'ici aimer les sentiments, a pu s'attacher à une femme, qui n'est connue dans le monde que par le mépris qu'elle en fait. Le plus inconsolable des deux abandonnés, c'est D***, qui ne faisant que d'entrer dans le monde, et ayant besoin de se faire une réputation, avait choisi le cœur de Madame de L***, comme celui de tout Paris le plus propre à faire connaître un jeune homme. Il parle, il est écouté, favorisé et congédié en un mois, et voilà tout d'un coup un

homme perdu de réputation. Madame de L*** passe à bon droit pour se connaître en mérite. Les femmes de son espèce se règlent sur son goût. D*** pouvait espérer des fortunes brillantes; mais le moyen de se présenter ailleurs, après avoir été abandonné avant un mois de services. Quelles réflexions cela ne fait-il pas faire! Tous les regards sont aujourd'hui attachés sur Saint-Fer***. Nombre de curieuses examinent sa taille, sa démarche, cherchent enfin des traces de ce je ne sais quoi qui a déterminé Madame de L***. Toutes en général conviennent qu'il a l'air infiniment guerrier, et se fondant sur le goût de la dame, ne doutent point qu'il n'ait beaucoup de mérite. Saint-Fer***, au milieu de tous les applaudissements, et du plaisir qu'il peut ressentir de se voir homme à la mode, m'a cependant paru chagrin. Madame de *** n'est point une maîtresse à perdre sans regret; il sait mieux qu'un autre de quel prix elle est. Il soupirait en m'en parlant, et je crois qu'il pourrait souhaiter de la retrouver, si, après un si grand éclat, il pouvait penser qu'elle fût encore sensible pour lui. Madame de ***, d'un autre côté, voudrait le ramener, mais comment? Quel affront d'aller montrer sa douleur et son amour à un homme engagé ailleurs, et qui ne se servirait de cette démarche que pour s'affermir dans son nouveau choix! Si elle ne lui témoigne que de l'indifférence, et ce serait au fond le meilleur parti, peut-être l'oubliera-t-il absolument. Comment accorder l'honneur du sexe et l'amour qui la tourmente? C'est à vous qu'on a recours pour une négociation de cette importance. Parlez à votre ami, s'il est vrai que son amour pour Madame de L*** ne soit qu'un goût de caprice, ou un coup de désespoir; car il faut être bizarre ou désespéré, pour faire une pareille sottise. Faites-lui espérer son pardon. Si vous vous apercevez qu'il en soit véritablement amoureux, ne commettez point mon amie, et ne donnez pas à cet inconstant le plaisir de croire qu'on le regrette. Après tout, s'il est si méchant, on tâchera de piquer sa vanité, en feignant d'en aimer un autre. Nous avons cinq ou six galants très propres à mortifier la sienne. On tâchera d'en aimer un, on fera du moins comme si cela était. En pareil cas, il faut bien se servir de toutes ses ressources. Mon Dieu! que de secrets je vous révèle là! Ne vous avisez pas au moins d'en abuser. Prompte réponse. Adieu, aimable Comte. Je serais bien fâchée de donner à Madame de *** la peine que je prends pour elle.

Billet

Mon mari vient de m'annoncer l'ennuyeuse Madame de ***, et il compte qu'elle passera la journée avec moi : cela rompt, comme vous voyez, toutes nos mesures, et je veux le punir en dérangeant les siennes. Il doit aller tantôt chez votre cousine, où je sais qu'il a un rendez-vous. Allez-y dîner, et engagez son mari à une partie de plaisir qu'elle ne puisse détourner. Qu'il prenne pour la contraindre cet air brusque et imposant dont il se sert à tout propos. Ne donnez pas même à votre cousine le temps d'écrire à son amant. Je veux, pour rendre ma vengeance complète, que cela ait l'air d'une infidélité. Votre cousine vous en voudra un peu de mal, mais vous aurez pour excuse votre étourderie ordinaire; au reste elle ne sera pas plus malheureuse que moi, qui ne vous verrai pas de la journée. Le soir ramenez-la chez elle bien poliment, ne lui demandez pas la cause de la mauvaise humeur qu'elle vous témoignera sans doute : cela prendrait trop de temps, et je serai pressée de vous remercier.

Lettre XLV

Pourquoi supposez-vous que je vous veux du mal? J'avais hier un air froid et contraint, est-ce ma faute, et ne serait-ce pas à vous à dissiper les nuages qui m'obscurcissent l'âme? Vous fûtes froid vous-même toute la journée, vous ne saviez que me dire, et vos yeux en me regardant, n'exprimaient qu'un ennui et un dédain qu'il paraissait que vous ne vouliez pas cacher. Vous en ai-je fait un crime? Il a été un temps où j'aurais cru qu'une passion nouvelle me rendait moins aimable à vos yeux; mais je vous connais trop pour vous faire cette injustice. Votre cœur vous joue quelquefois le mauvais tour de paraître tel qu'il est : il ne sent rien; que voulez-vous qu'il exprime? Vous avez reçu de la nature une insensibilité que l'usage corrige, mais qu'il ne détruira jamais. Vous n'étiez pas fait pour aimer. Toujours maître de vous, vous n'êtes jamais que spectateur des transports que vous faites naître. Je vous vois pensif et rêveur dans des moments qui ne sont faits que pour éteindre la raison, et où sans cesse vous me rappelez à la mienne. Vous vous passionnez pour des plaisirs que vous ne ressentez pas, et si quelquefois vous feignez des désirs, ce n'est que par vanité, ou par ennui. Vous me dites souvent les choses du monde les plus animées, et vos yeux immobiles ou distraits démentent toujours votre bouche. Vous ne connaissez ni l'amour, ni l'amante. Vous faites l'un, parce que c'est le bel air, et vous ne voyez l'autre, que pour jouir de la vue d'un objet dont vous êtes le maître, et que vous avez le plaisir de rendre la victime de vos

caprices et de vos froideurs. Vous vous plaisez à faire des épreuves. Occupé sans cesse à me tourmenter, vous essayez tour à tour les absences, les mépris, la fausse jalousie; rien ne vous touche, et lorsque par le moindre de vos soins, vous pourriez me rendre heureuse, que par les miens je mérite tous vos empressements, que je languis, en attendant cet heureux moment qui doit vous offrir à mes yeux, je ne trouve dans les vôtres que la plus cruelle indifférence; et si vous êtes attentif à quelque chose, c'est à me faire verser des larmes.

Il me semble que je souffrirais moins de me voir une rivale, et d'attribuer vos refroidissements à votre passion pour elle, que de vous éprouver si différent de ce que vous devriez être, lorsqu'aucun objet ne me combat dans votre cœur. Pourquoi mon mari n'est-il point jaloux? La nécessité de tromper ses soins vous arracherait peut-être à votre indolence. Vos désirs croîtraient par la peine que vous auriez à les satisfaire; votre passion plus vive et plus ingénieuse, tâcherait de surmonter les obstacles que sa bizarrerie ferait naître; je vous verrais moins souvent, mais plus tendre et plus attentif à me plaire. Que je suis folle, bon Dieu, de me souhaiter tant de maux! Il faut que je vous aime bien éperdument pour vouloir acheter votre cœur à ce prix-là. Toute votre tendresse pourrait-elle me dédommager des tourments que celle de mon mari me ferait souffrir? et ne vaudrait-il pas mieux pour moi, que profitant de votre indifférence, je me dégageasse d'une passion qui vous ennuie, et qui me devient odieuse? Adieu. Je suis fâchée contre moi-même de vous aimer tant, d'avoir tant à me plaindre, et de ne pouvoir changer. Hélas! je n'aurai encore que trop longtemps ce reproche à me faire.

Lettre XLVI

Ah! pour le coup la guerre est sérieusement allumée. Ce qui m'en divertit le plus, c'est que je ne serai pas, comme il y a quelque temps, la victime de la querelle. Cette passion si vive, et qui étonnait par sa longueur ceux qui connaissaient les gens dont il est question, vient enfin de s'éteindre. L'aventure est plaisante; je veux vous la conter.

Mon mari est venu ce matin dans ma chambre, l'air désœuvré et languissant; son chagrin a paru à mes yeux, et je n'ai pu m'empêcher de lui en demander la cause. Madame, m'a-t-il répondu mystérieusement, il est des choses que l'on voudrait pouvoir se cacher à soi-même. Ces paroles obscures ayant redoublé ma curiosité, je l'ai conjuré plus que jamais de me faire part de ses inquiétudes. Que voulez-vous que je vous dise, m'a-t-il répondu, les confidences que je pourrais vous faire ne sont point faites pour vous : j'ai déjà trop de choses à me reprocher avec vous; et peut-être serait-ce vous braver, que de vous dire ce qui m'agite. Je l'ai assuré qu'il pouvait parler. Il faut donc s'y résoudre, a-t-il repris. Vous savez combien je vous ai aimée, je croyais dans le temps que je vous ai épousée, que ma passion pour vous ne pouvait pas diminuer; mais quoique je trouvasse en vous tout ce qu'il fallait pour m'arrêter, vous n'avez pu tenir dans mon cœur, contre le libertinage de mon imagination, le dérèglement des maximes du monde, et la séduction perpétuelle des femmes. Je me suis d'abord livré à elles par curiosité; la facilité

de les vaincre a flatté ma paresse ; j'ai continué par habitude, et malgré mes réflexions, j'y ai enfin trouvé du plaisir. La raison me ramenait quelquefois vers vous, souvent sans vous le dire, je sentais combien vous étiez aimable ; mais la sévérité de votre humeur m'effrayait ; sachant combien vous aviez à vous plaindre, la crainte d'essuyer vos reproches m'arrêtait sur les satisfactions que j'aurais dû vous faire ; et la difficulté d'obtenir mon pardon me plongeait dans de nouveaux égarements. Vous vous plaignîtes enfin ; mais occupé alors d'une passion violente, je répondis mal à vos bontés, et je ne tardai pas à m'apercevoir que je vous étais devenu indifférent ; vous me l'avez depuis confirmé : je ne suis pas injuste, et je sens trop combien je l'ai mérité, pour oser vous en faire un reproche.

Mais pour venir au fait, vous avez su que j'aimais Madame de ***, et qu'elle répondait à mes soins ; je vous avouerai même que le bruit qui courait qu'elle n'était pas cruelle, et la liste de ses amants qu'on me donna, fut ce qui m'engagea le plus à lui marquer de l'amour. Je crus que je pourrais fixer son cœur, et qu'il serait beau de ne la voir sensible que pour moi. J'envisageai aussi que ses rigueurs ne seraient pas longues, ou qu'en cas que je fusse rebuté, j'aurais avec elle des motifs de consolation que je ne trouverais pas auprès d'une personne plus estimable ; enfin, je m'en fis une affaire plus de fantaisie que de sentiment. Je débutai avec elle sur le pied d'un homme qui ne s'attend pas à de grandes cruautés, et dont l'enjouement promet de ces flammes vives qui amusent sans attacher. Je l'instruisis de mes intentions ; les approuver et s'y conformer fut à peine l'ouvrage de deux jours. Quoiqu'avec assez d'expérience du monde, je ne connaissais pas encore tout le risque qu'il y a à aimer des coquettes : elle est assurément la plus dangereuse de toutes ; artificieuse même dans des moments où il semble qu'on doive tout oublier. Ses transports sont aussi étudiés que ses discours. Ses gestes, ses regards, ses soupirs, tout en elle est plein d'un art d'autant plus dangereux qu'il est caché sous les apparences de la plus parfaite naïveté.

Je crus tout terminé avec elle, d'abord qu'elle ne m'eut plus rien laissé à désirer ; mais ce fut où je pris de l'amour, je me sentis des émotions que seul il peut faire naître : mes désirs satisfaits me fournissaient de nouveaux transports. Je cherchais en vain dans de nouveaux plaisirs à les éteindre ; sources nouvelles de

flammes pour moi, ils augmentaient mon ivresse. Je n'étais plus à moi-même; plein de la passion qui me dévorait, j'avais les yeux fermés sur tout le reste du monde; je m'étais arraché à tout pour n'être qu'à elle, mon esprit ne pouvait plus recevoir d'autre idée : j'étais même si aveuglé que je démentais ce qu'on m'avait dit sur sa façon de penser, et d'abord que je l'aimai, il ne me fut pas possible d'imaginer qu'elle en eût aimé d'autres. Tous les reproches que le public lui faisait sur sa conduite, me parurent des calomnies qui ne devaient leur naissance qu'à la jalousie des femmes, ou aux discours impertinents de quelques jeunes gens qui n'avaient pas pu se faire aimer d'elle. La jalousie si ordinaire aux amants, ne trouvait point de place dans mon cœur; j'aurais craint de l'offenser en lui marquant de la défiance, et je voyais sans chagrin tout ce qu'il y avait de gens dans la ville en différents genres, venir lui rendre des hommages.

Les choses auraient sans doute été toujours de même, si ses refroidissements trop marqués ne m'avaient instruit à craindre son changement. Je commençai à voir que j'avais des rivaux, je me flattai quelque temps qu'elle était insensible à leurs soins; et lorsque je m'aperçus qu'ils ne lui étaient point indifférents, je crus qu'elle ne voulait qu'essayer mon amour; d'ailleurs, je savais qu'il y a des discours qui ne tirent à aucune conséquence, et que pour peu qu'une femme ait d'agrémens, elle se trouve cent fois par jour exposée à des fadeurs qui l'ennuient, même en flattant sa vanité; que les hommes mêmes, sans aimer, sont par leur état obligés à dire des galanteries, sans que leur cœur y prenne la moindre part : et de là je concluais, ou que les gens qui la louaient pouvaient n'en être pas amoureux, ou que, s'ils l'étaient ils n'étaient pas favorisés. Quand je considérais aussi le nombre de ceux qui l'obsédaient, il ne m'était pas possible de croire qu'ils fussent tous heureux : quand j'examinais ses façons, je les trouvais les mêmes pour tous; mêmes regards, mêmes discours, chacun d'eux paraissait content; et je ne pouvais croire que s'ils en étaient tous également touchés, cette uniformité de manières ne fît naître entr'eux de la jalousie; et la mienne dans une si grande foule d'adorateurs demeurait suspendue, faute de pouvoir se choisir un objet.

Que je me trompais! il n'y en avait pas un qui eût lieu d'être mécontent; ils avançaient tous auprès d'elle par degrés. Ceux qui

les premiers avaient déclaré leur passion, avaient les plus fortes preuves de sa tendresse; et les plus malheureux en étaient à ces faveurs qui assurent que la dernière viendra à la première occasion. Le moyen d'imaginer de pareilles choses! Peut-on croire ce qu'on aime capable d'une aussi méprisable conduite! Et d'ailleurs avec quelle adresse n'étais-je pas trompé! Combien de fois, pour se défaire de mes empresses, et favoriser ceux des autres, ne m'a-t-on pas fait passer pour jaloux le mari du monde le plus docile, dans le temps que, pour endormir ses soupçons, on me le faisait promener par la ville, et que je m'écartais de sa femme, afin de lui persuader que je n'avais aucune envie de lui plaire. On profitait de son absence et de la mienne pour répondre à la tendresse d'un amant dont j'avais la bonté de faciliter les plaisirs. Combien de fois me suis-je interdit la douceur de la voir, de peur que mes fréquentes visites ne me rendissent suspect, ou que vu avec elle dans un endroit écarté, je ne compromisse sa réputation, lorsque libre chez elle, elle prenait avec un amant nouveau des plaisirs que celui de me tromper lui rendait encore plus vifs!

Je n'étais donc pas jaloux absolument; mais voyant comme je vous l'ai dit, que mon amour ne plaisait plus tant, je commençai à n'être plus si sûr du sien. Je fus cependant assez imbécile pour croire que je lui avais fourni des raisons pour paraître indifférente, et qu'en lui marquant plus de tendresse, je ramènerais la sienne à sa première vivacité. Comment m'y pris-je pour cela? Soir et matin j'étais chez elle, mes assiduités ne finissaient point, plus de mari jaloux qui me retînt, par conséquent moins de moments pour me tromper; jugez combien je me rendis odieux! Mais comme je n'entraîs point dans ses projets, et qu'il n'était pas naturel de me les confier, elle m'écarta à force de caresses, se rendit par là sa première liberté, et me remit en même temps dans mon ancienne confiance. J'en étais donc aussi amoureux que jamais, lorsque des regards adressés trop vivement au Chevalier de Saint-Fer*** me firent sentir encore de la jalousie. Las de vivre dans l'incertitude, je pris des mesures pour m'éclaircir, et pour y réussir mieux je cachai mon dépit et mes soupçons sous un air libre et confiant. Elle en fut la dupe, le Chevalier avait enfin obtenu tout ce qu'on peut obtenir d'une femme qui n'a pas la force de refuser. Ils étaient d'accord; mais il s'agissait de

trouver un jour où personne ne vînt les troubler; elle me dit le soir, que son mari la forçait à le suivre à la campagne le lendemain, qu'elle serait au désespoir de ne me voir pas, mais qu'il fallait obéir. Je pensai la croire; mais en l'examinant quelques moments après, je la vis qui serrait la main au Chevalier; je sortis très résolu de déranger le tête-à-tête.

Ce jour qu'elle croyait si fortuné, arriva; un homme de confiance était de bonne heure à sa porte, il vint me dire que le mari était sorti seul, et qu'un moment après son départ, il avait vu entrer le Chevalier. Ma douleur ne fut pas si violente à cette nouvelle, que je l'aurais cru; l'espoir de me venger de sa perfidie la calma : je me fis une joie maligne de la confusion que ma vue lui causerait; je me rendis promptement chez elle. Sûre de ma crédulité, elle n'avait donné aucun ordre à son Suisse qui me regardât : j'entrai sans bruit, elle était dans le salon qui est au milieu du jardin, toutes les fenêtres, excepté celle qui regarde la maison, étaient fermées; heureusement dans le temps que je me coulai dans le jardin, elle n'avait pas eu le temps de me voir. Je m'approchai du salon, le repos qui y régnait me fit juger que je devais chercher dans leurs actions l'éclaircissement que leur silence me refusait. Je me mis donc à regarder de toutes mes forces, je ne pouvais choisir un instant plus heureux; et ce qui vous paraîtra extraordinaire, vu les dispositions dans lesquelles j'étais entré, c'est que je les vis sans aucun mouvement de colère. Il ne me vint pas même en tête de les troubler, je me retirai de la fenêtre quand je crus qu'ils allaient être en situation de me voir. Je sortais satisfait de ma découverte, lorsque pour mettre le comble à ma joie, une femme de chambre que j'avais gagnée sans y penser, mécontente de sa maîtresse, et indignée, disait-elle, de voir tromper si cruellement un aussi galant homme que moi, m'arrêta pour me mettre entre les mains des lettres de toutes façons qu'elle avait surprises à mon infidèle.

N'admirez-vous pas ma patience, ou plutôt mon imbécillité, de vous conter ainsi la longue et lamentable histoire de mon mari? Pardon, mon cher Comte, je l'interromps, pour vous dire que je vous aime, et que j'aurais mieux fait de ne vous écrire que pour vous en assurer. Je saurai demain à qui de vous ou de moi, cette assurance fait plus de plaisir. Bonsoir, je n'ai plus la force de vous parler, jugez de mon accablement.

Lettres XLVII

Non, je ne vous pardonne pas, je suis seule, vous le savez, et vous ne venez point chez moi; que vos excuses sont faibles! Peuvent-elles balancer le chagrin de ne vous point voir? Les bienséances, les affaires; si j'étais déraisonnable, je dirais que le devoir même, que tout doit céder. Ne mérité-je donc plus que vous me fassiez un sacrifice? Ingrat! vous profiterez encore de ma solitude. Je vous écris; mais, pour vous punir, vous n'aurez de moi que la suite de l'histoire que je n'achevai point hier. Songez que c'est mon mari qui parle. Je regagnai mon carrosse sans bruit, et pour jouir sans embarras de l'agréable lecture que j'avais à faire, j'allai me confiner dans le bois de Vincennes. Vous ne devineriez jamais quel fut le premier objet qui m'y frappa les yeux : le mari de la perfide, qui s'y promenait mystérieusement avec une femme qui, en m'apercevant, se cacha le visage avec sa coiffe. Cette vue me surprit d'autant plus que je ne me serais pas avisé de croire de *** homme à bonnes fortunes. J'allais me détourner lorsqu'il vint à moi : il ne faut rien te dissimuler, me dit-il, tu vois ce dont il s'agit ici, garde-moi le secret auprès de ma femme, sa jalousie me désespère, et je serais le plus malheureux de tous les hommes si elle venait à découvrir ce qui se passe. À ce plaisir ajoutes-en un autre, cette dame te connaît, et ta présence la gêne. Je lui promis le secret et je partis. Je fus fâché dans le moment de l'avoir trouvé occupé, j'aurais pu lui prouver que sa femme ne devait pas tant le tourmenter, et en lui montrant les lettres que je tenais, et celles

qui m'étaient écrites, le délivrer du moins de sa prétendue jalousie : mais j'aimai mieux le laisser dans l'erreur où il était; et puisque j'étais trompé, je crus qu'il n'y avait pas de mal qu'il le fût aussi.

Je trouvai dans les lettres qui m'avaient été données, des styles de toute espèce : déclarations et remerciements de petits-maîtres, langueurs et ennuis d'un homme de robe, offres de service et brusqueries d'un financier, amour badin et léger d'un homme de cour : il y en avait de toutes façons; et j'en aurais bien ri, si quelques-unes de mes lettres, mêlées parmi celles-là, ne me les eussent pas rendues moins ridicules. Je ne me sentis, après cette lecture, ni colère ni amour pour ma charmante maîtresse; et excepté un petit mouvement d'amour-propre qui me donna un peu de chagrin, je pris la chose en homme ferme, je fus étonné même de me trouver si peu sensible à son changement. Mais je ne savais point encore que la tendresse ne peut pas subsister au milieu du mépris. Je me ressouvins sur quels sentiments je m'étais déclaré son amant; et pour n'être pas tout à fait la dupe de l'aventure, je résolus de paraître tranquille. Il me fallait cependant le plaisir de la confondre. Je pensai qu'une lettre ne suffirait pas, et qu'il valait mieux, qu'armé du sang-froid le plus insultant, j'allasse moi-même la féliciter sur ses conquêtes. Le parti me parut le plus raisonnable, parce que je ne l'aimais plus, et que j'étais sûr qu'il ne m'échapperait aucune marque de faiblesse, et le plus satisfaisant, parce que je pouvais jouir de son trouble et de sa confusion. Je me rendis donc chez elle le lendemain. Elle était à sa toilette, et dans cet aimable désordre où les grâces sont si touchantes. Le Chevalier y était, et la vue de son amant lui mettait dans les yeux quelque chose de si tendre, que quoique ce fût pour un autre que moi, j'eus peine à tenir contre. Elle rougit un peu en me voyant; je l'abordai à mon ordinaire : elle savait que j'étais venu la veille chez elle, et crut d'abord que je venais pour la gronder : mon air la rassura; et comme elle ne m'avait point vu, elle pensa que je pouvais fort bien ne l'avoir pas vue aussi. Il ne s'agissait donc plus que de se justifier sur ce qu'étant restée chez elle, elle ne m'avait pas fait avertir; mais elle croyait la chose aisée. Le Chevalier sortit.

J'ai été hier, me dit-elle, extrêmement malade; mon mari a été seul où nous devons aller ensemble, et je vous gronderais de ce

que vous êtes venu ici, et que vous ne soyez pas resté, si ma migraine ne m'avait pas endormie toute la journée. Ce n'est rien que de dormir, lui répondis-je gravement, si l'on ne fait pas des songes gracieux. Oh! de cela, reprit-elle, je ne m'en plains pas, je n'ai rêvé que de vous. Cependant, repris-je, des gens qui ont tenu compte de vos songes, m'ont dit que vous vous y étiez un peu plus aidée du Chevalier que de moi; mais comme, quand on dort, on n'est point maître du choix de ses idées, je n'ai garde de m'en plaindre. Ne rougissez pas, interrompis-je. Il est donc vrai que vous avez dormi tout hier. Hélas! oui, m'a-t-elle répondu d'un air naïf. J'ai dormi aussi, lui dis-je, et j'ai rêvé aussi de vous : écoutez mes songes, ils sont plaisants. J'ai rêvé que vous étant endormie, vous vous étiez imaginée être dans le salon du jardin; que dans le temps que vous preniez un plaisir infini à rêver de moi, le Chevalier était entré, qu'il avait d'abord commencé par fermer toutes les fenêtres, excepté une seule qui était nécessaire pour avoir l'œil sur ceux qui entreraient dans le jardin; que dans le temps que vous alliez lui demander pourquoi toutes ces précautions, il s'était jeté à vos genoux; qu'alors vous étant troublée, mon idée avait disparu, et que, chose fort singulière! en voyant le Chevalier, vous l'aviez pris pour moi, quoiqu'il fût toujours le Chevalier; que dans cet égarement d'esprit, vous aviez laissé éclater toute la tendresse que vous avez pour moi, et que vous paraissant un peu timide, vous aviez daigné par les plus tendres caresses, l'encourager à partager votre ardeur; et qu'enfin, s'étant livré à ses transports, vous y aviez répondu, ne comprenant pas encore par quelle adresse, ou par quel miracle je m'étais dans ce moment revêtu de la figure du Chevalier. Et à quel propos, vous disiez-vous à vous-même, a-t-il pris cette figure? je n'aime point le Chevalier; ce n'était pas là le moyen de me faire répondre à ses empresses : cependant, force étrange de ma tendresse pour lui! je le favorise, quoiqu'il soit renfermé dans une personne qui m'est tout à fait indifférente. Et là-dessus, vous faisiez des réflexions très sensées sur la bizarrerie des songes, et les idées ridicules qu'ils offrent aux sens. J'ai rêvé encore que vous vous étiez réveillée en sursaut, toute alarmée de la prétendue infidélité que vous veniez de me faire, protestant contre vous-même du désordre de votre esprit. Que cependant, vous étant endormie, vous aviez rêvé encore cinq ou six fois la même

chose : que pour écarter enfin ces impertinentes imaginations, vous vous étiez levée brusquement, si pleine de ce songe, que vous me voyiez encore auprès de vous, toujours sous la figure du Chevalier. Là je me suis éveillé aussi, au désespoir d'avoir rêvé de pareilles extravagances.

Je ne vous dis point quels étaient ses mouvements pendant ce beau récit, ils sont inexprimables. La honte, la fureur, la haine se peignaient sur son visage à mesure qu'elles naissaient dans son cœur. Il n'y avait plus d'artifice, je la regardais avec des yeux, où le mépris que j'avais pour elle était si parfaitement expliqué, qu'elle ne s'y pouvait pas méprendre. Il n'y avait pas moyen de nier. Elle ne pouvait pas douter que je n'eusse tout vu. Elle m'avait pour témoin de son infidélité. Que faire en pareil cas ? Me demander pardon, c'était s'exposer aux discours les plus humiliants ; désavouer le fait, la chose aurait été inutile. Voici le parti qu'elle prit. Avez-vous le temps de m'écouter, Monsieur, me demanda-t-elle ? Je lui dis qu'oui. Vous avez tout vu, reprit-elle, et rien n'est moins rêvé que ce que vous venez de me dire. Je pourrais le nier ; mais il ne me plaît pas de m'en donner la peine. J'avoue que j'aime le Chevalier, et je suis charmée que par votre curiosité, vous avez su ce que je n'aurais pas tardé longtemps à vous apprendre. Vous m'y auriez forcée, quelque envie que j'eusse de vous ménager, et vous m'étiez devenu si insupportable, qu'il ne m'était plus possible de me contraindre. Une autre chercherait des excuses ; mais tout ce que je puis vous dire, c'est que j'aime le Chevalier, et que je ne vous aime plus. Vous auriez dû vous en apercevoir, et il y a assez longtemps que je vous donne des preuves de ma parfaite indifférence, pour que vous ayez pu porter ailleurs les soins ennuyeux dont vous vouliez bien m'honorer. Après un aveu aussi libre que celui-ci, j'espère que j'aurai le bonheur de ne vous plus voir, et il me paraît si grand, que si je suis dans tout ceci fâchée de quelque chose, c'est de ne me l'être pas procuré plus tôt. Adieu, Monsieur, je vous le répète encore, j'aime le Chevalier. N'aimez-vous que celui-là, Madame, lui répondis-je ? j'en aime cent si vous le voulez, mais je ne vous aime plus, l'ai-je assez dit, assez prouvé. Finissons et partez.

Je vous avouerai qu'à cet excès d'impudence, je demeurai immobile d'étonnement. J'avais cru la mortifier en lui apprenant que j'étais témoin de sa perfidie, mais le ton sur lequel elle le prit,

me donna autant de confusion qu'elle en aurait dû ressentir : je crus qu'il serait inutile de lui montrer les lettres que j'avais apportées dans le dessein d'augmenter sa honte, et je me contentai en lui faisant l'adieu le plus méprisant, de prendre congé d'elle pour toujours. J'étais cependant piqué qu'elle ne le fût pas, et pour me soulager, je résolus de chercher tous ceux dont je tenais les lettres, et de leur faire entendre qu'elle me les avait sacrifiées : cela n'est pas tout à fait dans l'exacte sincérité ; mais je crus que je pouvais me permettre quelque ressentiment contre elle. Ce n'était pas que sa perfidie me causât un chagrin réel ; mais j'étais bien aise de punir le mépris avec lequel elle m'avait répondu. Le premier que je trouvai dans ma recherche fut Saint-Fer***. Je savais qu'il avait ardemment aimé Madame de *** votre amie, et ne croyant pas que leur commerce fût rompu, je ne pouvais comprendre quel temps il avait pu choisir pour faire cette infidélité. Je l'avais bien vu s'attacher depuis quelque temps à la célèbre Madame de L*** ; mais il l'avait quittée presque aussitôt pour ma perfide, et lorsque je le vis dans sa maison, je ne pus jamais penser qu'il y vînt pour se mettre sur les rangs : j'imaginai qu'il pouvait être survenu entre votre amie et lui un caprice, qui les portât à ne se point voir de quelque temps, et comme je connaissais leur passion, j'envisageai plutôt un raccommodement entre eux, qu'une passion nouvelle de la part de Saint-Fer***. Je le regardai moins comme rival, que comme un homme qui, dans le désœuvrement et l'ennui où nous jette la perte d'une habitude, cherchait à se distraire en fréquentant ses amis. Vous savez combien je me suis trompé dans mon raisonnement. Je vous ai dit que j'étais parti dans le dessein de rassembler, s'il se pouvait, tous mes rivaux. Le premier qui me tomba sous la main, fut Saint-Fer***, qui me parut bien le plus mélancolique homme à bonnes fortunes, que j'aie vu de ma vie.

Pourquoi donc ce prompt départ, lui dis-je, en approchant de lui ? J'ai pensé, me répondit-il d'un air nonchalant, quand je t'ai vu entrer chez Madame de ***, que tu pouvais avoir quelque chose à régler avec elle, et je suis sorti pour ne te point gêner. Le procédé, repris-je, ne serait pas étonnant dans un ami, mais dans un rival, il me semble rare. Moi, ton rival ! s'écria-t-il, aimais-tu Madame de *** ? Eh ! oui, dis-je ; si tu ne l'avais pas su, tu ne m'aurais pas répondu comme tu viens de faire. Écoute, reprit-il,

il y a différentes façons d'aimer; mais il n'y en a qu'une qui soit du goût de la dame qui fait le sujet de notre entretien. J'ai cru que tu n'y étais attaché que par la facilité qu'on trouve auprès d'elle, et par ta paresse, qui t'empêchait de songer à d'autres amusements, et je n'ai pas dû croire, te voyant bien avec elle, que tu y fusses sur le pied des beaux sentiments, attendu qu'elle ne les aime pas. J'aurais cependant respecté tes plaisirs, si elle n'avait pas cherché à lier avec moi une espèce de commerce. Je m'y suis laissé entraîner par un mouvement qui n'est rien moins que de l'amour pour elle; et j'aurais sans doute poussé loin les choses, si l'avertissement que tu me donnes ne m'obligeait à retirer mes prétentions. Tu n'en as donc reçu aucunes faveurs, lui répondis-je ironiquement? Elle m'a donné beaucoup d'espérance, reprit-il, mais c'est ce dont je me soucie le moins. Je ne l'aime pas assez pour être impatient. Il est dans le monde tant de ces conquêtes-là, elles sont si peu flatteuses, tant de gens vous ont précédé, tant de gens vous suivent, que vous ne pouvez, lorsqu'une femme de ce caractère vous prie d'amour, vous faire le moindre petit compliment sur votre bonne fortune; l'on est obligé de se regarder comme le ministre des caprices d'une femme méprisante, et cela n'est pas satisfaisant. Il résulte donc de tout ceci, repris-je, que tu me cèdes Madame de ***, et sans avoir profité de sa bonne volonté pour toi. Voilà ce qui rend le sacrifice plus noble; car supposons qu'hier elle eût comblé tous tes vœux, je pourrais penser que tu ne me la rendrais que parce que tu n'aurais pas trouvé dans sa personne des charmes capables de t'arrêter. À quoi bon cette supposition, me demanda-t-il, tout surpris? Je n'ai de Madame de *** que des assurances d'un bonheur prochain, que jusques à présent je n'ai pas voulu presser. Tout rempli d'une autre passion, occupé de la perte d'un cœur que je regrette, je n'ai répondu aux avances que m'a faites Madame de ***, que pour tâcher de donner de la jalousie à l'objet que j'ai perdu. Mais je suis malheureux en tentatives; l'on m'a vu sans chagrin passer de Madame de L*** à Madame de ***, et je suis assez indifférent pour ne pouvoir ni fâcher, ni être plaint. Voilà de furieux malheurs, répondis-je, et je sais bon gré à Madame de ***, d'avoir travaillé hier à ta consolation. Le salon fortuné où tu as reçu tant de preuves de son bon cœur... a été le témoin des plaisirs de bien d'autres, interrompit-il, brusquement.

Il y a deux heures que tu me tiens ici pour me dire que Madame de *** a voulu que je passasse hier la journée avec elle, et moi, en moins de temps, je te dis, comme je le pense, que ce sera la dernière de ma vie ; j'étais curieux, je ne le suis plus ; je te ferai plaisir de ne la plus voir, je te rends ce service de grand cœur ; si j'avais cependant un conseil à te donner, ce serait de prendre le même parti que moi, qui la juge indigne des soins d'un galant homme. C'est aussi ce que je fais, repris-je ; mais je suis piqué, j'ai été trompé, et tu ne l'es pas ; il me faut une vengeance, et j'ai de quoi la prendre ; je tiens ici toutes sortes de lettres qui m'indiquent les noms et la qualité de mes rivaux présents ; j'ai envie de les leur envoyer, ou de les faire courir dans la ville, et pour suivre mon projet en partie, voici les tiennes que je te rends, et je te fais grâce du ridicule en faveur de ta sincérité. Et que peux-tu espérer de cette vengeance, me dit Saint-Fer*** ? De la voir, repris-je, réduite pendant quelque temps à n'aimer que son mari et à n'avoir personne à tromper.

Que vous dirai-je encore, mon projet a réussi au-delà de mes espérances, je l'ai brouillée avec toute la terre, elle sait que c'est le fruit de mes soins, et je vous avoue que je me sens autant de joie à présent d'être sûr de sa haine, que quand je croyais l'être de sa tendresse : mais ce qui l'a irritée surtout, c'est le procédé de Saint-Fer***, qui vient de se raccommoier avec votre amie, et qui l'a abandonnée le lendemain de son bonheur ; que n'est-elle pas forcée de penser de ses charmes. Quel coup humiliant pour sa vanité ! Et que ce qu'elle souffre à présent me dédommage bien de tout ce qu'elle m'a fait souffrir ! Que je le hais ! Ne le croyez pas, lui dis-je alors, vous êtes en colère, et ce grand mouvement de haine n'est peut-être que beaucoup d'amour. Vous la méprisez, je le veux bien ; mais le mépris n'éteint pas toujours une passion violente ; on gémit sur son choix, on en connaît toute l'horreur ; mais emporté par un sentiment plus fort que la raison, on adore ses chaînes en les détestant ; vous me paraissez encore dans une situation violente, et que deviendriez-vous ? à quel mépris ne vous exposeriez-vous pas si vous cherchiez à la revoir ? Peut-être elle-même serait-elle charmée de vous rengager, pour vous rendre votre esclavage plus cruel que celui que vous avez éprouvé ; vous m'avez parlé avec franchise, je dois répondre à votre confiance, et je ne le puis mieux qu'en vous donnant des

conseils désintéressés : après l'éclat que vous avez fait, il ne vous siérait pas de la revoir ; les témoins de votre rupture ne vous pardonneraient pas votre réconciliation, et si vous renouiez avec elle, vous seriez infailliblement la fable de toute la ville ; vous êtes accoutumé à aimer, je n'ai rien à vous dire là-dessus, mais sauvez-vous du ridicule. Vous avez raison, m'a répondu mon mari ; mais je suis las d'aimer, et je ne veux plus être forcé à vous faire de pareilles confidences, elles me coûtent trop, et je ne sais encore comment vous avez pu me les arracher. Je ne veux point, ai-je dit, diminuer le prix de la confiance que vous m'avez marquée ; mais croyez-vous qu'en pareilles aventures le public soit muet ? J'aurais appris de lui, avec quelque changement dans les circonstances, à la vérité, tout ce que vous venez de me dire.

Après quelques autres discours, il a pris congé de moi avec un demi-soupir, et m'a priée de lui faire l'honneur de l'avertir quand mon cœur serait dans de meilleures dispositions pour lui, qu'il n'oublierait rien pour les mériter, et enfin tout ce que peut dire un homme qui serait trop heureux que sa femme lui voulût du bien. Mon Dieu, le croiriez-vous, il y a cinq heures que j'écris. Que ma lettre est longue ! et dans tout cela, pas un mot de douceur pour vous ; n'importe vous savez bien que je vous aime. Adieu, ne manquez pas de venir ce soir, si vous le pouvez. Quelque divertissant que soit un mari, il ne vaut jamais un amant, ne voilà-t-il pas que j'ai oublié ma colère ?

Lettre XLVIII

Je le savais bien moi, qu'à force de chercher à faire une conquête, je ferais soupirer quelqu'un. On est épris de mes charmes, on m'adore; ce sont bien d'autres empressements que les vôtres. Vous autres guerriers, qui croyez avoir sur les belles des droits incontestables, vous nous traitez avec la même barbarie qu'une ville prise d'assaut, et ne laissez pas même à notre vertu chancelante la gloire d'une courte résistance. Les petits soins vous ennuiant, et vous attendez tout de votre mérite et de notre faiblesse. Que les armes cèdent à la magistrature; faites retraite, Monsieur le Colonel, je viens de faire emplette d'un petit magistrat, si doux, si respectueux, qu'en un besoin il effacerait feu Céladon; il m'a même assurée que, s'il était assez heureux pour me plaire, il aurait pour moi, malgré le feu qui le consume, un respect éternel. L'aimable petit homme! Il n'a pas encore osé me regarder en face. Il ne fallait pas moins qu'un rival aussi dangereux, pour vous bannir de mon cœur. Vous vous croyez trop aimable pour ne pas l'emporter toujours; voyez, pourtant, ce que c'est que le cœur d'une femme : le mien s'est rendu à la première menace. Comment aussi le refuser à un homme qui promet de ne jamais manquer de respect? Est-il rien de si séduisant? Il me dit si modestement, je vous aime, et rougit tant après me l'avoir dit, que dans cette affaire, à voir mon air aguerri, et la timidité de mon magistrat, on me prendrait pour l'agresseur. C'est d'ailleurs un garçon doué de talents très estimables. Croyez-vous que

comme vous, il se tient à ma toilette les bras croisés, qu'il ne s'y trouve que pour exercer sa critique sur mes rubans, ou pour rendre vains, par ses folies, les soins qu'on prend pour l'arrangement de mes cheveux? Ce n'est pas pour cela qu'il y vient. Oh! pour un sénateur, il y a un plaisant emploi : il n'y a point de président, dans quelque chambre que ce puisse être, qui frise mieux que celui-ci : il tourne une boucle comme une déclaration d'amour; c'est tout dire, il est mon conseil dans mes emplettes : il a le goût merveilleux, et s'il voulait tirer avantage de ses talents, il pourrait se vanter d'avoir fourni des dessins merveilleux pour les étoffes. En vérité, c'est une grande école que le Palais, pour façonner au beau monde. Vous ne devez pas douter qu'avec de si heureuses dispositions, il ne renversât la cervelle à toutes les femmes, et n'éteignît les vertus les plus farouches, ne fît quitter prise aux soupirants les plus tenaces, ne brisât les liens les plus affermis; ne fît naître enfin de la jalousie dans le cœur des amants les plus sûrs de leur mérite, s'il ne bornait son ambition au plaisir d'entendre dire, Madame la Marquise est bien coiffée! Qu'elle est de bon goût! Je vous instruis de toutes les perfections de votre rival, afin que vous puissiez mieux comprendre que ma blessure est sans remède, et que vous vous défassiez d'un malheureux amour, que je ne favorise plus.

Croyez-moi, ne poussons pas les choses plus loin; n'épuisons point nos cœurs, nous nous verrons avec plus de plaisir, ayant encore quelque désir à satisfaire; plus d'une fois le dégoût a pensé rompre notre union; nous avons en vain tâché de le surmonter, il nous en est resté des impressions de tristesse, qui nous rendent plus malheureux que ne le sont les gens qui n'aiment rien. Je le sens, nous ne nous voyons plus que par paresse. Laissez-moi, pour éveiller nos cœurs, profiter de votre absence. Un peu de perfidie est un raffinement d'amour : quand on ne craint pas de se perdre, on s'aime avec trop de langueur.

Billet

Il ne fallait pas de réponse à la lettre que vous m'avez écrite. Vous ne m'y demandez rien, et vous me marquez que vous êtes content. Je ne pouvais que vous féliciter sur vos plaisirs, mais les compliments embarrassent, une lettre aurait été trop longue, et j'ai peine à croire que mon billet vous paraisse trop court. Vous êtes trop occupé pour que je vous dise que je vous aime; et trop aimable pour que je vous dise que je ne vous aime pas. Je n'ose vous faire des reproches, et je ne puis vous remercier : toutes ces choses supposent que je vous écris sans bien savoir ce que je fais. Vous me mandez que sans mon idée qui vous suit partout, vous vous ennuierez. Je vous rend grâces de l'honneur que vous lui faites; mais j'en croirai faire autant que vous, quand je vous dirai que je m'ennuie avec la vôtre. Vous êtes, dites-vous, avec des dames charmantes; si vous ne pensiez qu'à moi, vous en seriez-vous aperçu? Les hommes que je vois tous les jours, me paraissent si laids! Elles sont belles ces femmes, et vous restez; vous vous amusez, et je suis absente. J'aurais bien de quoi vous gronder, mais vous ne méritez pas que je sois jalouse. Vous me dites que vous resterez où vous êtes, encore assez de temps pour pouvoir m'écrire trois lettres; songez que je ne vous pardonne que celle qui m'annoncera votre retour.

Lettre XLIX

Nous partons demain pour la campagne. Le Marquis prévoyant vous a mis de la partie, et doit aller vous en prier. J'aurai donc le plaisir de vous voir, de vous parler à tout moment. Vos empressements répondent-ils aux miens? Attendez-vous ces jours comme moi? Les désirez-vous? Vous verrez-vous sans ennui si près d'une femme qui vous aime? Sentez-vous le plaisir qu'il y a à inspirer des transports si vifs? Je vous aime plus qu'il n'est possible de le faire; croiriez-vous que cela va jusqu'à la folie, et qu'il me semble que je ne vous donne pas tout ce que vous méritez. Je n'ai pas assez de toute mon âme, elle est entièrement à vous, et je me trouve encore trop de tiédeur. Que je suis malheureuse! au milieu d'un amour qui devrait être tranquille, de former des désirs qui ne seront jamais remplis. Ma passion devient fureur, rien ne la calme, tout l'irrite. Votre indifférence, vos transports, vous rendent à mes yeux également aimable. Ce n'est pas assez du désordre de la journée, des songes heureux me séduisent. Quelles illusions! Quelles nuits! Quels emportements! et si votre seule idée répand tant de trouble dans mes sens, quels plaisirs ne me donnerait pas votre présence! Ah! que dans ces heureux moments vous ne m'accuseriez pas d'insensibilité! Ne croyez pas jouir, comme moi, des mêmes transports; je ne dois de si grands plaisirs qu'à l'excès de ma passion. Vous languissez dans les plus tendres plaisirs, et je brûle lorsque même je ne jouis que de votre idée. Que ne pouvez-vous égaler mes transports! Mais

pourquoi vous fais-je des reproches ? où me laissé-je égarer ? Que de mots pour vous dire que nous allons à la campagne ! Et comment se peut-il, qu'ayant si peu à écrire, on remplisse tant de papier ? Qu'un amant nous rend babillardes ! je ne veux point songer à cela, la tête m'en tournerait. Plaise à Dieu que ce ne soit pas déjà besogne faite ; bonjour...

Ah ! j'oubliais de vous dire que mon mari, qui rend, à l'heure que je vous parle, des soins silencieux à Madame de T***, m'a priée, sans faire semblant de rien, de l'engager à venir avec nous. Il y a apparence qu'il sera si occupé d'elle, qu'il ne songera guère à ce que nous ferons ; ne croyez pas pour cela être dispensé de vous observer. Avec Madame de T***, il y aura beaucoup de femmes, qui se disent toutes les meilleures de mes amies ; mais auxquelles il ne déplairait pourtant pas que je leur fournisse quelques petites occasions de médire de moi. Adieu, soyez sage devant tous ces gens-là, ou, pour mieux dire, tâchez de m'empêcher d'être folle ; je le serai dans nos moments de liberté, peut-être plus que vous ne voudrez : avouez que je commence on ne peut pas mieux. Adieu, mon cher petit Comte.

Billet

Tenez, absolument nous nous brouillerons; je n'y puis plus résister, cela devient insupportable. Qu'est-ce donc qu'un amant? pendant que j'y suis, dussiez-vous vous en plaindre, je veux le définir, c'est quelque chose de ridicule. Encore si j'avais eu l'esprit de voir cela d'abord; mais il est bien temps de faire des réflexions quand on est devenue folle, et que ce soit quelque chose de ridicule qui vous renverse la cervelle, voilà ce qui n'est pas concevable. Ce n'était pas la peine de me gronder tant hier, pour me demander pardon aujourd'hui. Le Comte de *** m'a parlé à l'oreille, savez-vous bien ce qu'il faisait là? il me disait une impertinence. Voulez-vous savoir ce que c'était? il me faisait confidence de... Oh! pour cela, je ne puis l'écrire, je vous le dirai. Vous voulez vous raccommoier avec moi, n'est-ce pas? Vous êtes honteux de votre emportement. Vous faites bien; mais je ne sais pas si j'aurai le temps de vous voir. J'ai envie d'être piquée : oui, oui, venez, je n'ai rien à faire, peut-être votre présence m'amusera-t-elle. Que je suis sottée d'être si bonne! Cela est inouï! il est cependant vrai qu'un raccommodement est une jolie chose.

Lettre L

Non, ne le croyez pas, ou je m'y connais mal, ou le repentir de Saint-Fer*** est inutile. Vous fondez son pardon sur l'amour que Madame de *** eut autrefois pour lui, et c'est ce même amour si cruellement outragé, qui s'est éteint pour jamais. La patience des amants a des bornes : on peut se passer de petites choses, mais une âme délicate souffre à pardonner souvent. Un moment d'aigreur amène des réflexions : et quoiqu'elles soient d'ordinaire effacées par l'amour, elles reviennent lorsqu'on est offensé, le cœur s'attiédit, la raison recommence à régner, et quand elle a une fois repris son empire, ce même amour ne parvient plus à la chasser. Examinez comme une passion s'établit dans notre cœur, et combien il faut que vous paraissiez différents de vous-mêmes, pour nous faire céder à vos désirs. Que de tendresse, de complaisance, de respect ne nous marquez-vous point, pour arriver à cet instant qui vous met en droit de reparaître tels que vous êtes ! De quelles rigueurs ne nous accablez-vous pas quand vous n'en avez plus à craindre de nous ! Dans quel esclavage ne nous réduisez-vous point, lorsque, comblés des preuves de notre tendresse, vous devriez être plus attentifs et plus aimables que lorsque nous vous les refusions ! Comment voulez-vous qu'une femme accoutumée à des soins, à tout ce que l'envie que vous avez de la vaincre vous suggère, pour en venir à bout, puisse vous pardonner vos caprices, vos hauteurs, ces fausses jalousies si méprisantes, et que vous n'imaginez que pour lui cacher vos froideurs

et vos dégoûts? Pourquoi voudriez-vous qu'elle s'obstinât à aimer ce qui ne veut plus paraître aimable, et la forcer à une constance que vous ne méritez pas, et dont vous ne vous servez que pour la rendre l'objet de vos mépris? Vous ne conviendrez pas sans doute de ces vérités? Et plût à Dieu, pour les mieux désavouer, que vous ne ressemblassiez pas aux hommes dont je viens de parler! Vous me direz que vous êtes fidèle, cela peut être, mais vous êtes comme les femmes prudes, qui vantent toujours leur retenue, et qui n'en sont pas plus estimables. Vous ne vous souciez pas de plaire à d'autres; mais vous ne prenez aucun soin de me plaire. Votre fidélité vous pèse et vous embarrasse. Je m'aperçois à tous moments de la mauvaise humeur qu'elle vous cause; et vous me faites payer cher le plaisir de ne me point donner de rivales.

Mais pour en revenir à Saint-Fer^{***}, (car je ne sais comment vous êtes entré dans tout ceci) je crois que vous vous flattez trop, quand vous croyez que Madame de ^{***} puisse se résoudre à renouer avec lui. Vous et moi, témoins de leur passion, nous avons presque toujours été occupés à justifier les bizarreries de Saint-Fer^{***}, et réduits souvent à condamner le fol amour de notre amie. Saint-Fer^{***} a dans cette brouillerie un tort qu'il ne pouvait réparer qu'en le reconnaissant sur-le-champ; mais loin qu'il ait daigné le faire, il y a joint l'inconstance la plus outrageante. Aujourd'hui qu'il a connu par ses nouvelles conquêtes le mérite de Madame de ^{***}, il voudrait revenir à elle : assurément le retour est flatteur, et devrait faire sentir à notre amie ce qu'elle vaut. Peut-être même, telle épreuve a dégoûté Saint-Fer^{***} de l'infidélité. Il sait qu'il peut trouver des femmes disposées à l'aimer, mais qu'elles ne méritent pas toutes de l'être, et qu'il y a des cœurs dont la conquête est peu satisfaisante. Enfin, Madame de ^{***} pourrait espérer de retrouver un amant plus tendre, et plus persuadé de son mérite, qu'il ne l'était avant son changement. Toutes ces réflexions sont justes, mais elle s'y est refusée. Non seulement elle n'a pas voulu recevoir ses lettres, mais elle n'a pas même été touchée de son air languissant.

À propos, c'est la plus plaisante chose du monde, que vous autres hommes, quand vous êtes amoureux. Tout est affecté dans votre personne, jusqu'au son de votre voix. Vos regards chargés, de langueur, ne se tournent jamais que douloureusement sur

l'objet aimé. Votre démarche lente et abattue, semble à chaque pas lui reprocher une rigueur; vos soupirs longs et fréquents, vos insomnies, votre trouble, vos distractions; oh! c'est un article essentiel que celui-là : il sert à prouver que vous n'êtes plus à vous-même; c'est par là que vous m'avez prise. À force de réfléchir sur vos distractions, il m'en vint de si fortes, que j'oubliai tout ce dont il fallait que je me souvinsse. J'eus la sottise de vous croire bien amoureux, parce que vous étiez distrait; et je me suis aperçue depuis, que c'est chez vous un vice d'habitude ou de tempérament. La tristesse est encore pour vous d'une grande ressource. Vous paraissez triste avec tout le monde : le bruit se répand partout qu'un tel, dont on vantait la gaieté, est devenu d'une mélancolie mortelle. Ce bruit parvient jusqu'à celle que vous aimez; alors elle croit la chose sérieuse : on sait que la tristesse conduit au désespoir; elle craint que cet étourdi ne fasse un coup d'éclat, et trouve enfin qu'il vaut mieux conserver les jours d'un homme, que d'être cause de sa mort. Malheureuses que nous sommes! de nous laisser séduire par des démonstrations ridicules, qui ne devraient mériter que notre mépris. Saint-Fer*** a paru aux yeux de Madame de ***, comme un homme qui s'abandonne au désespoir; il m'a semblé qu'elle n'y prenait aucun intérêt. Peut-être son cœur la trompe-t-il; mais quoi qu'il en soit, je n'y ai trouvé aucun mouvement de tendresse pour lui; elle en parle avec indifférence, et j'aimerais mieux qu'elle eût de la colère. Je parlerai encore pour lui, puisque vous le souhaitez; mais vous ne savez pas combien un inconstant, qui veut reprendre ses premières chaînes, est méprisé d'une femme raisonnable; et d'ailleurs la façon dont il vous répondit, lorsque vous voulûtes le ramener à Madame de ***, est de ces choses qui s'effacent rarement. Je vais chez elle, vous m'y trouverez : nous tâcherons d'obtenir sa grâce. Quant à vous, aimez-moi toujours assez pour n'avoir pas besoin de me demander la vôtre.

Lettre LI

On recherche la solitude, on s'ennuie du tumulte de la ville; mais le moyen de la quitter avec plaisir, lorsqu'on y laisse ce qu'on a de plus cher! Pour prévenir ce chagrin, on vous prie de vous trouver à cinq heures chez vous avec Monsieur de Saint-Fer***. L'on ira vous y prendre pour vous conduire dans un lieu que vous ne connaissez pas, et que l'on ne peut vous nommer. On ne vous cache pas que l'on vous fera passer par de terribles aventures; mais vous êtes chevalier et amoureux, c'en est trop pour manquer de courage. Après avoir parcouru un pays immense, on vous fera entrer dans un château, dont un seul géant du canton de Berne, défend la porte contre tous les ennuyeux. Un vestibule superbe s'offrira d'abord à vos regards; après que, selon l'ordre établi, vous en aurez admiré l'architecture, vous passerez outre; ni monstre, ni griffons ne s'opposeront à votre passage; et ce n'est pas dans la cour du château que doivent commencer vos faits d'armes. Grand nombre de chevaliers courtois vous conduiront en cérémonie dans des appartements magnifiquement ornés où des demoiselles vous parfumeront et guideront vos pas dans un cabinet mystérieux, où négligemment couchées sur des sofas brillants d'or et de pourpre, vous recevront deux princesses plus belles que les astres du firmament. À votre aspect, la pudeur couvrira leurs joues du plus bel incarnat du monde, et leur donnera de nouveaux charmes. Après des soupirs que leur cœur, pénétré de plaisir, laissera partir avec violence, on vous

tendra languissamment une main, que vous ne manquerez pas de baiser avec transport. La joie, pendant ce temps-là, suspendra toutes les fonctions de votre âme, et jusqu'à ce que vous soyez revenu de ce premier mouvement, on vous permettra obligamment de ne dire que des choses mal arrangées.

Ce pénible préambule fini, on vous mènera dans des jardins charmants, que la nature et l'art ont embellis de concert. Il y règne un perpétuel printemps; les zéphyr y soufflent sans cesse un air voluptueux; les rossignols y soupirent leurs tendresses; et leurs concerts joints aux ramages des autres habitants des forêts, font de ces lieux une seconde île de Cythère. Il est dans un bois épais et sombre, une grotte plus délicieuse que toutes les beautés de cet aimable désert, couverte par un bosquet de myrte, les Faunes y viennent en liberté jouir du fruit de leurs soupirs. La Driade amoureuse ne craint point de s'y laisser surprendre. Par un enchantement qu'on ne peut assez admirer, la Nymphé fugitive ne peut en détourner ses pas, et l'Amour qui marche devant elle, en l'éblouissant avec son flambeau, la conduit jusque dans la grotte qu'elle voudrait éviter. Il est vraisemblable que lassées d'une longue promenade, les infantes voudront s'y reposer. Là, vous pourrez conter votre martyre; l'aspect de ce lieu charmant ranimera votre ardeur, et plût aux Dieux qu'il inspirât aux amants autant de discrétion que peut-être il inspirera de faiblesse aux amantes. Qu'ils apprennent du moins à profiter de l'exemple des bergers, qui en quittant cette grotte n'y ont point laissé des monuments de leur bonheur.

Au sortir de ce lieu, on viendra vous prier de vous rendre dans un salon, où vous trouverez une table couverte de tout ce que le goût le plus fin peut imaginer de plus exquis. Les vins les plus délicats brilleront dans des vases du plus clair cristal. La Folie sera priée de la fête, et Bacchus tâchera de la finir aussi bien que l'amour l'aura commencée. Alors, nous apercevant du retour de l'aurore, on enverra dire aux conducteurs des chars, d'atteler leurs coursiers; on partira, et après un assez long voyage, on se trouvera tout d'un coup aux portes de Paris. Là, vous direz adieu aux infantes, non sans pousser quelques soupirs: de leur part, elles ne vous les épargneront pas. L'un de vous deux sera obligé à des protestations d'amour et de fidélité, dont pour le présent on voudra bien dispenser l'autre. Vous monterez dans votre char, et

avant que Morphée verse sur vous ses pavots, vous parlerez de l'objet de vos feux, et ainsi que cela se doit, vous lui adresserez une oraison mentale. Adieu, Comte.

Billet

Revenez dans ces lieux. Vous ne méritez pas que ce soit moi qui vous y rappelle : aussi ne suis-je que secrétaire. N'allez pas croire que l'amour dicte pour vous la moindre fleurette : encore une fois, ce n'est pas pour moi que j'écris : je pourrais, il est vrai, me servir de l'occasion, mais je ne suis pas assez contente de vous, pour prendre des prétextes. Vous pensez sans doute que votre absence me chagrine ; vous le pensez, et vous vous trompez. Je vais où je veux, j'écoute qui je trouve, je réponds ce qui me plaît, je joue et je perds. Je vais au spectacle et je m'y ennuie. J'ai des amants, dont il ne tient qu'à moi de m'amuser. Ne sont-ce pas là des ressources ? Croyez-vous qu'avec elles j'aie le temps de désirer votre retour ? Et puis, tous les jours je vois mon mari ; il m'aime d'une façon inconcevable, cela me distrait ; et quoi que vous en puissiez dire, un mari sédentaire vaut mieux qu'un amant qui s'absente. Tout cela veut dire que vous pourriez rester où vous êtes, si les noces de Madame de *** et de Saint-Fer*** n'exigeaient pas que vous quittiez votre solitude. Elle s'est enfin déterminée ; elle prétend par là fixer absolument Saint-Fer*** : jugez de sa folie. Si les serments d'un amant ne valent rien, de quelle force peuvent être ceux d'un époux ? elle compte sur de la fidélité, de la complaisance, de la tendresse ; et quoiqu'elle n'ait rien trouvé de tout cela dans son premier mariage, elle veut bien imaginer que Saint-Fer*** ne manquera à rien. Je le souhaite. Mais en pareil cas, je n'en penserais pas autant de vous, et vous

vous ressemblez. Adieu, Monsieur, c'est à lundi la fête; ce sera assez pour tout le monde de vous voir arriver la veille. Vous me verrez au reste à votre commodité : vous ne m'accuserez pas au moins d'être gênante. Eh bien ! Monsieur, direz-vous encore que je vous aime ?

Lettre LII

Ah! Monsieur, mes craintes n'étaient que trop justes. Que je serais heureuse aujourd'hui, si elles avaient pu me servir toujours contre vos désirs! Cette certitude que j'avais de vous perdre un jour, contre laquelle vous me rassuriez par tant de serments, et qui me coûtait tant de larmes, vient donc enfin de m'être confirmée par vous. Ingrat, vous m'abandonnez! Avez-vous prévu ce qu'il m'en va coûter? Vous êtes-vous résolu à me faire mourir de douleur? Avez-vous pu oublier si tôt avec quelle tendresse je vous aime? Vous épousez Mademoiselle de la S***. Barbare! et je me vois réduite à vous perdre, sans oser seulement me plaindre de votre inconstance. Mais pourquoi faut-il que je ne l'apprenne pas de vous-même? Ne m'osez-vous confier votre bonheur; et quoiqu'il m'en doive coûter le mien, présumez-vous assez mal de moi, pour croire que je ne vous le sacrifierai pas? Mon cœur ne m'a jamais rien reproché sur vous, mais je me croirais peu digne de votre estime, si dans cette occasion je suivais tous les mouvements qu'il m'inspire. Il faut m'y arracher et renoncer à vous pour jamais. Pour jamais! grand Dieu! et c'est ma propre bouche qui me prononce un arrêt, qui peut-être ne sortirait point de la vôtre. Ces jours que vous passiez à m'assurer de votre tendresse, seront à jamais perdus pour moi. Vous vivrez pour une autre; vous oublierez dans ses bras mon amour et ma douleur : vous ne me direz plus que vous m'aimez; vous pourrez vous résoudre à ne le plus sentir! Ah! Dieu, qui vous forçait de

m'aimer? Ne m'avez-vous choisie, que pour me rendre malheureuse? Ne deviez-vous pas prévoir que vous ne seriez pas toujours à moi, et quand enfin ma passion a si bien répondu à la vôtre, n'avez-vous pas dû vous reprocher la douleur que votre perte me causerait? Vous aimer, vous le dire, vous le persuader, étaient mes uniques soins. Qui pourra me dédommager de les avoir perdus? Je vous voyais, je ne vous verrai plus. Ah, ingrat! si vous m'aimiez comme je vous aime, qui aurait jamais pu vous arracher à moi? Que dis-je, malheureuse! mon amour était trop peu pour vous et je ne dois plus songer qu'à me conserver votre estime. Pardonnez-moi d'avoir eu d'autres sentiments. Je les désavoue, ils ne sont dignes ni de vous ni de moi. Ne craignez pas de me déplaire en achevant ce mariage; j'ai prévu le sacrifice, je m'y soumetts. Vous m'aimez à présent : qui peut vous assurer que vous m'aimerez toujours, et que vous ne vous repentirez pas d'avoir préféré à un établissement solide, une liaison qui peut finir d'un moment à l'autre, et qu'un instant de votre caprice ou du mien, peut détruire à jamais? Je ne vous aime que pour vous; et vous voir heureux me tiendra lieu de tout. Vous m'avez mal connue, si vous avez pensé de moi autrement. Oubliez-moi, ou ne pensons l'un à l'autre que pour nous estimer mutuellement. Vous me serez toujours cher. Si j'avais changé, vous m'auriez méprisée; si vous m'aviez abandonnée, je vous aurais haï : n'ayons du moins rien à nous reprocher. La raison veut que je vous aide à me bannir de votre cœur. Soumettez-vous-y comme moi. Ne croyez pas que j'aie pris ce parti qu'il ne m'en ait coûté, et qu'il ne m'en coûte encore bien des larmes. Jamais je ne vous ai plus tendrement aimé; mais c'est par l'amour même que j'ai pour vous, que je vous conjure de m'oublier. Ah! cela ne vous sera que trop aisé. Dans l'état où je suis, ne devriez-vous pas me consoler? Avez-vous perdu pour moi jusqu'aux sentiments d'humanité? Vous ne devez pas douter que je ne sois accablée de la plus cruelle douleur, et vous restez éloigné de moi! Ah! ne me faites pas voir tout mon malheur : que je puisse me flatter du moins que vous me perdez avec quelque regret. Avec tant d'amour, mérité-je tant d'indifférence? Une ligne, un mot, devraient-ils tant vous coûter? Hélas! je n'exige point que vous quittiez pour moi ce fatal objet qui m'ôte tout ce que j'aime. Mais si vous me refusez votre vue, ne me donnez pas du moins

des marques de mépris. Un peu de pitié pour moi ne sera point un crime contre elle; elle n'en triomphera que plus, et j'en serai moins malheureuse. Mais dans la situation où nous sommes, que me diriez-vous pour me consoler, que vous pensassiez? Vous vous reprochiez toutes vos paroles, vos yeux les démentiraient; je n'y verrais plus rien pour moi, et il m'échapperait des choses que je me reprocherais moi-même. Non, ne me voyez pas, je garderai toute ma vie le souvenir de notre amour. Tâchez de n'en point faire autant : renvoyez-moi mes lettres et mon portrait; ne conservez rien qui puisse vous rappeler mon idée : mais s'il se peut cependant, ne m'oubliez pas tout à fait. Plaiguez-moi quelquefois, je n'ose vous demander des sentiments plus vifs. Adieu. Les larmes, dont cette lettre est baignée, doivent vous être un témoin fidèle de la douleur que je ressens en écrivant ce funeste mot. Ne vous présentez plus à mes yeux. Je sais trop ce qu'il en coûte d'aimer sans être aimée, pour contribuer à donner ce chagrin à Mademoiselle de la S***, elle ne mérite que trop toutes vos attentions. Nous sommes séparés pour toujours. Adieu. Hélas! ne m'oubliez jamais. Daignez vous souvenir quelquefois combien je vous ai aimé; mais ne vous rappelez pas combien je vous aime encore, et que je ne changerai jamais.

Lettre LIII

Je vous reconnais, Monsieur, aux idées que vous avez conçues : elles me montrent votre mépris pour moi, et m'assurent de votre indifférence. Je ne vous aime donc plus, et mes alarmes sur le bruit de votre mariage ne sont pas réelles? je ne les affecte que pour vous cacher une nouvelle passion, et c'est un prétexte pour vous abandonner plus sûrement. Vous êtes le seul qui, en pareil cas, pût imaginer une chose semblable : vous ne le croyez pas; mais pourquoi me l'écrire? Ne me trouvez-vous pas assez infortunée? N'est-ce donc pas assez de vous perdre, et lorsque l'amour s'éteint, le mépris doit-il prendre sa place? Moi méprisée! grand Dieu! était-ce de vous, ingrat, que je devais l'être? moi, qui vous ai sacrifié jusqu'à mon amour même; moi, qui n'étais occupée que du soin de vous marquer ma tendresse, et qui viens de vous en donner une preuve que vous auriez peut-être vainement cherchée ailleurs. S'il est vrai que vous soyez touché de ma perte, sera-ce en me donnant un caractère odieux que vous me prouverez que je vous suis chère? Si vous me soupçonniez d'infidélité, vous pouviez vous plaindre sans m'offenser, et encore de quoi vous seriez-vous plaint? d'être trop tendrement aimé? Vous auriez senti, si vous pouviez sentir quelque chose, que je méritais d'être plainte, non outragée.

Quelqu'un a-t-il jamais aimé comme vous? Il me paraît par les choses que vous m'écrivez, que je commence à vous devenir odieuse, et cependant vous n'épousez pas Mademoiselle de la

S***. Comment accorder tant de haine et tant d'amour? Avec quelle froideur m'assurez-vous que vous êtes toujours à moi? Ah! qu'une véritable passion a bien un autre langage! Vous me trompez. Autrefois mes craintes vous étaient précieuses; il n'y avait rien que vous ne fissiez pour les dissiper : vous craigniez de voir couler mes larmes. Vous n'épousez point Mademoiselle de la S***. Si vous ne l'aviez refusée que par rapport à moi, vous seriez venu me jurer que vous m'aimiez encore. Je consentais bien à vous perdre pour vous-même, je m'immolais, sans murmurer, à votre bonheur; mais je ne vous verrai jamais sans mourir, oublier, entre les bras d'une nouvelle maîtresse, le sacrifice que je vous faisais. Peut-être que je suis injuste; mais que m'importe que vous n'en aimiez pas d'autres, si vous ne m'aimez plus? votre inconstance et votre froideur sont la même chose pour moi, et je ne vous en perds pas moins. Vous condamnerez sans doute mes frayeurs; mais toute autre à ma place en serait-elle moins susceptible? Une lettre suffit-elle? et dans la situation où je suis, serait-ce trop de vous-même pour calmer mes inquiétudes? Que faites-vous éloigné de moi? Vous me croyez infidèle, et je crains que vous ne soyez perfide. Devrions-nous avec ces idées-là être tranquilles? et pour peu que vous prissiez encore quelque intérêt à mon cœur, ne seriez-vous pas venu me convaincre de mon infidélité, ou jouir avec moi du plaisir de me trouver constante? Ayez pitié de l'état où je suis, daignez, et c'est la seule chose que j'exige de vous, daignez me rassurer sur mes craintes, et éclaircir vos soupçons. Que je sache si je dois vous aimer encore, ou songer à vous haïr à jamais.

Lettre LIV

Moi ! que je vous hâisse, cher Comte, lorsque vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse ! Ne me hâissez-vous pas vous-même, de vous avoir outragé dans le temps que vous écartez les obstacles qui pourraient vous empêcher d'être tout entier à moi ? Je vous retrouve fidèle ! Concevez-vous l'excès de ma joie ? Je ne puis plus douter que vous ne m'aimiez. Sentez-vous tout ce que cette certitude doit produire sur mon cœur ? Quand vous m'auriez abandonnée, aurais-je pu m'en plaindre ? vous n'auriez fait que m'obéir, mais vous avez connu ce qu'il m'en coûtait pour vous en prier ; vous avez été touché de l'état funeste où m'avait déjà réduite la crainte de vous perdre. Tâchez de ne vous en point repentir. Puissiez-vous, content de mon cœur, croire qu'il peut vous dédommager de ce que vous avez fait pour moi ! Je suis sûre que vous m'aimez, ne doutez jamais que je vous aime. Pourquoi n'avoir pas en moi la confiance que j'ai en vous ? Les jours que nous passons à nous tourmenter, ne seraient-ils pas mieux employés à nous donner des preuves de notre ardeur ? et lorsque ni jaloux ni fâcheux ne nous inquiètent, faut-il que nous nous fassions nous-mêmes plus de maux qu'ils ne pourraient jamais nous en faire ? Avons-nous besoin, pour ne pas tomber dans la langueur, du secours du raccommodement ? Les fréquentes querelles aigrissent le cœur, et ne donnent pas à l'amour plus de vivacité. Les absences auxquelles nous nous condamnons volontairement, ne seraient-elles pas pour nous un

supplice insupportable, si quelqu'un voulait nous y forcer! Ne sommes-nous pas insensés de nous donner tant de chagrins? Avons-nous donc des moments à perdre? Ne m'aimez pas avec autant de fureur que vous m'en montriez quelquefois, elle est toujours suivie de trop de tiédeur. Ce ne sont pas vos transports, c'est votre cœur que je cherche, ce sont ces tendres épanchements de l'âme, auxquels on peut se livrer sans offenser la vertu. Je voudrais de cet amour, qu'on dit que Platon connaissait si bien, et qu'après lui, nous avons si mal connu : de cet amour dépouillé de toute impression des sens, dont la pratique pourtant doit être difficile, puisqu'on a tant de peine à le faire comprendre. Adieu. Sans nous inquiéter de tout cela, aimons-nous toujours comme nous avons commencé de le faire. Notre amour nous satisfait, et je crois que nous perdriens à en imaginer un autre.

Mon Dieu, que je suis étourdie! il y a deux heures que je ne vous dis que des bagatelles, et j'oubliais de vous avertir que Madame de *** vous prie de vous rendre chez elle à midi, elle va à... passer le reste de la journée, et comme j'ai mille choses à vous dire, je ne doute point que je n'y aille aussi. Ah! me diriez-vous bien pourquoi je soupire?

Lettre LV

Cette pauvre Madame de la G***, après une constance de quatre ans, vient enfin de perdre son amant; et malgré mes exhortations, les charmes de la petite J*** ont achevé ce que son dégoût pour elle avait ébauché. Oui, Madame, me disait-il y a quelques jours, c'en est fait; les soins que je lui rends ne partent plus, depuis longtemps, que de ma reconnaissance; et sans une sottise idée qui me tourmente elle et moi depuis deux ans, nous serions bons amis et rien de plus. Je crains que sensible comme elle l'est, elle ne puisse me voir inconstant, sans mourir de douleur. Il n'y a rien que je n'aie fait pour l'amener insensiblement au point de souhaiter une rupture, qui, de jour en jour, nous devient plus nécessaire. J'ai feint de m'attacher à d'autres. Elle a attendu avec impatience que je revinsse à elle. J'ai été cent fois la voir, pour lui dire que je ne l'aimais plus; il semblait qu'elle choisît ce temps-là pour m'accabler des plus fortes preuves de sa tendresse; et j'étais obligé de la quitter, sans avoir pu prendre avec elle les arrangements que j'aurais souhaités. Ces conversations autrefois si animées, sont languissantes et stériles: ces moments, que je passais avec elle, et que l'amour rendait si charmants, me pèsent et m'embarrassent. J'ai beau m'exhorter à la constance, je sens par le besoin que j'ai de me faire des leçons, combien elles sont inutiles.

Je cherche quelquefois quelle peut être la cause de mon dégoût. Je vois une femme aimable, qui a de la jeunesse et de

l'esprit; mais ses agréments ne me touchent point. Ma raison me dit encore qu'elle est belle, mais mon cœur ne me le dit plus, et le reste parle vainement en sa faveur. Ne devrait-elle pas sentir par ma froideur, que je ne l'aime plus; et une femme peut-elle se tromper à des transports si étudiés, après avoir joui du trouble et de la fureur d'un amant? Malgré mes efforts, il faut que nous rompions, et c'est à mon sens un plus cruel supplice de feindre de l'amour pour une femme qu'on n'aime plus, que pour une femme que l'on aime point. Il conclut tout ce beau raisonnement, en priant Saint-Fer***, ami de Madame de la G***, de lui jeter des soupçons dans l'esprit, de lui dire qu'elle n'était plus aimée; et il lui jura qu'il ne le désirait de rien. Mais, Comte, lui répondit-il, tu ne songes pas qu'elle en mourra de douleur. Ah! si je ne le craignais point, répondit P***, je ne te prierais pas de lui annoncer mon inconstance. Par pitié! sauve-moi; elle veut que je l'épouse : d'ailleurs une chose de cette sorte est moins cruelle, quand elle sort de la bouche d'un autre, que de celle d'un amant accoutumé à tenir un langage différent. Saint-Fer*** refusa opiniâtrement de se charger de cette commission. Eh bien, reprit-il, je ne t'en parle plus, mais tu es cause que je vais lui porter le poignard dans le sein.

Il sortit, et nous étions aux Tuileries, réfléchissant encore sur cette constance inusitée de Madame de la G***, quand, nous abordant avec un air effaré : c'en est fait, dit-il, je suis content, si toutefois on peut l'être en mettant au désespoir une femme qu'on a tendrement aimée. En sortant d'avec nous il était allé chez elle; elle l'y attendait avec impatience, et le jour même avait été pris, pour se donner des preuves mutuelles de leur tendresse. L'occasion était pressante, l'aspect du péril le transit; il reste, il hésite; elle le presse, il se fâche; elle se désespère, et lui, découvre franchement à la Dame l'origine du mal. Elle s'évanouit; P*** lui donne du secours; elle revient à elle, toute en pleurs se jette à ses pieds et lui dit les choses du monde les plus touchantes. P*** tout en pleurant aussi, l'exhorte à prendre son parti. La fureur succède à l'amour; elle veut le tuer; il reprend son épée, se sauve, et pour ne lui laisser aucun lieu de douter de sa bonne foi, il écrit dans la loge du suisse son congé bien signé. Il triomphait, en me contant son aventure, et m'assurait toujours qu'elle en mourrait de douleur. En effet, elle se couche après son

départ, passe le reste de la journée et toute la nuit à soupirer et à s'évanouir. Elle se lève avec la même douleur; et la lumière lui étant odieuse, elle fait tirer les rideaux de sa chambre, et languissamment couchée sur un canapé, déplore la perte de son amant. Elle tombe encore dans une faiblesse, qui fait craindre pour sa vie; et peut-être qu'elle serait morte, si le jeune Duc de ***, qui entra dans le moment qu'on lui donnait du secours, ne l'eût consolée une heure après qu'elle avait pensé expirer à ses yeux.

Le Duc qui a trouvé l'aventure plaisante, l'a sur-le-champ racontée à ses amis. Un de ceux-là, ami de P***, lui en a fait part; et P***, au désespoir qu'elle ne soit pas morte, et qu'elle ait accepté si tôt une consolation, dont il la croyait incapable, a senti rallumer son amour par ce qui aurait dû l'éteindre. Il a cherché à se remettre bien avec Madame de la G***; mais vous savez ce que c'est qu'une personne consolée; elle l'a méprisé, et il a toutes les peines du monde à l'oublier avec la petite J*** qu'il aimait auparavant à la fureur. Adieu, Comte, avant de me faire une infidélité souvenez-vous de l'aventure de notre ami, et de la façon de se consoler de Madame de la G***.

Billet

La précieuse Madame de *** vient d'arriver avec deux beaux esprits qui me donneront la migraine, si je n'y mets ordre. Elle me demande à souper, je suis perdue si vous ne venez; amenez aussi Saint-Fer***, je vous en conjure, il aime à disputer, et pourra tenir tête à ces Messieurs. Je vous parlerai, je vous verrai du moins, sans ce secours je meurs. Vous ne savez peut-être pas à quel point ces gens sont maussades; ils parlent sans cesse, et je n'entends pas un mot de ce qu'ils disent, jugez combien je suis à mon aise. On me menace encore de la lecture d'un ouvrage! Rancune tenant, venez me délasser de l'ennui du précieux, quand même vous imaginerez que je prends un prétexte pour vous voir. C'est un service qui ne restera pas sans récompense, et je vous dédommagerai de votre ennui en vous permettant de me voir quinze jours de suite tête-à-tête. Viendrez-vous?

Lettre LVI

Y a-t-il quelque chose au monde de moins raisonnable que votre jalousie ? Et pourriez-vous m'estimer assez peu, pour me trouver capable d'aimer l'homme qui vous inquiète ? Donnez-vous du moins des rivaux qui ne me déshonorent pas. Eh, pourquoi voulez-vous en avoir, quand toutes mes actions vous prouvent combien je vous suis attachée ? Ne pensez pas que je veuille me justifier de l'inconstance que vous m'imputez ; je vous offenserais trop, si je croyais votre jalousie véritable. Je connais vos caprices, et ceci en est un. Votre délicatesse n'est pas assez grande pour se choquer, lorsque je parle à un homme, qui n'est jamais venu chez moi ; qui n'y viendra jamais, malgré ce que vous en voulez imaginer, et qui n'est pas fait de façon à vous inspirer de la terreur. Cette modestie m'étonnerait si je n'en découvrais pas la cause. Vous vous estimez, mais vous ne m'estimez pas ; et dans les traits de satire que vous lancez sans cesse contre mon sexe, vous ne faites de moi aucune acception particulière. Vous croyez que je vous aime, mais vous ne m'en avez aucune obligation. Vous me supposez une nécessité absolue d'aimer quelqu'un ; et si quelquefois vous vous flattez que c'est votre mérite qui m'a rendue sensible, plus souvent encore vous pensez que le caprice seul m'a déterminée, et qu'il peut m'entraîner vers un autre, comme il m'entraîne vers vous. S'il vous en souvient cependant, ce cœur que vous méprisez tant aujourd'hui, ne fut pas si facile à gagner ! Vous eûtes besoin d'employer l'artifice pour vous en rendre

maître, et vous ne l'auriez jamais été, si en l'attaquant, vous vous étiez montré tel que vous êtes, si j'avais pu, en suivant ce que ma raison me dictait, vous croire semblable à ces mêmes hommes pour qui j'avais conçu tant d'horreur.

Vous m'alléguerez peut-être la durée de votre passion, j'avoue que je voudrais qu'elle vous fît tout l'honneur que vous en voulez tirer. Mais combien de perfidies, combien d'attachements passagers n'a-t-il pas fallu que je vous pardonnasse ? Par combien de peines et de larmes n'ai-je pas acheté vos retours, et depuis quel temps votre passion ne serait-elle pas finie, si mes soins et mon indulgence ne vous avaient pas empêché de l'éteindre ? si je n'avais pas opposé à vos refroidissements une constance si égale, que vous n'avez jamais osé m'annoncer que je vous avais perdu ? Vous m'auriez sans doute beaucoup plus aimée, si moins sensible et moins tendre j'avais affecté pour vous, autant d'indifférence que je vous ai témoigné d'amour ; si, paraissant avoir du goût pour toutes sortes d'objets, je vous avais mis sans cesse dans la nécessité de ne savoir que penser de mon cœur ; de la coquetterie et de la dissimulation auraient réveillé un amour sur lequel vous vous endormiez ; et d'abord que vous m'auriez crue capable de changer, vous auriez craint mon inconstance ; mais je rougirais de vous devoir à de tels artifices. Je sens que je vous perds, mais sans me rendre la victime de vos fantaisies, annoncez-moi tout d'un coup votre perte ; quelque douloureuse qu'elle me soit, elle ne peut l'être plus que la cruelle incertitude où je vis. Je n'exige plus de vous que de me dire que vous ne m'aimez plus ; pour tant de tendresse est-ce trop d'un peu de sincérité ?

Lettre LVII

Au milieu de votre plus forte passion pour moi, j'ai prévu votre changement, il m'afflige; mais il ne me surprend pas. Ai-je dû me flatter que vous m'aimeriez toujours? Et parce que mon cœur m'assurait de ma constance, devait-il m'être un garant de la vôtre? Vous me quittez : que ce soit pour une autre, ou que dégoûté de l'amour, vous vous condamniez à une indifférence éternelle, je n'entre point dans les raisons qui vous font agir; on serait trop malheureux si, quand on aime, on s'enchaînait à jamais, et si pour conserver une conquête dont on fait peu de cas, on renonçait à toutes les occasions qui se présentent d'en faire de nouvelles.

Je n'ai point à me plaindre de vous, ce n'est pas votre faute si je vous aime encore; et vous avez fait depuis longtemps ce qui était nécessaire pour chasser une passion que vous ne vouliez plus entretenir. Vous ne m'aviez pas promis de m'aimer toujours; et quand vous auriez pu le faire, je ne serais point étonnée du parjure. Vous m'avez trouvée aimable, je cesse de vous le paraître; puisque mes seuls agréments vous avaient déterminé, il est juste que vous changiez avec eux. La seule chose que j'exige de vous, et je ne vous la demande que parce qu'elle ne vous coûtera point, c'est que vous ne me voyiez plus. Je sens que je vous aime encore, laissez-moi m'accoutumer, par votre absence, à vous regarder comme un homme indifférent : votre vue me plongerait dans le plus affreux désespoir. Vous ne pourriez me dire

que ce que vous m'avez écrit; et il ne serait pas généreux à vous de voir couler des larmes que vous ne voudriez pas essayer.

Mais, est-il vrai que vous m'ayez abandonnée? Quoi, dans ce cœur qui faisait tout son bonheur de notre union, dans ce cœur parjure, ne reste-t-il plus rien pour moi? Ah! que l'on sent douloureusement la perte d'une chose à laquelle on avait attaché ses plus chères délices! Hélas! malgré ce que je vous disais de votre inconstance, je ne la prévoyais pas; tranquille sur la foi de vos serments, rassurée contre votre perte par l'amour extrême que j'avais pour vous, je ne pouvais pas croire que vous fussiez capable d'une perfidie; je sentais que rien ne pouvait vous arracher de mon âme : et je me flattais quelquefois que j'étais la seule que vous puissiez véritablement aimer! Je trouvais de la douceur à penser qu'il n'y avait que ma mort qui pût vous rendre à vous-même, et que, dans mes derniers instants, je jouirais encore du plaisir de vous voir me regretter et de mourir aimée. Pourquoi m'enviez-vous la seule consolation qui me reste? Barbare! venez m'accabler par votre indifférence; songez qu'il y a trop de cruautés à ne pas m'arracher la vie. Je vous perds! Je ne vous perds que parce que vous le voulez, voilà l'idée que vous me laissez de vous! Vous n'aimez point ailleurs, et vous m'abandonnez! Ah! avez-vous pensé à ce que vous m'écrivez? en avez-vous senti l'importance? Songez-vous que rien au monde ne pourrait nous rapprocher; et que, rompant avec moi si injustement, quand je vous reverrais à mes genoux plus tendre que je ne vous ai jamais trouvé; quand j'aurais encore pour vous ces sentiments, qui ont fait si longtemps notre bonheur, je ne voudrais plus voir en vous qu'un homme digne de toute ma haine. Adieu, je n'ai plus rien à vous dire.

Lettre LVIII

Par ma dernière lettre je vous ai prié de ne me plus voir, je sentais que votre vue entretiendrait en moi des sentiments qu'il m'est important d'éteindre; mais dans le cruel état où vous m'avez réduite, le plus affreux de mes malheurs est de ne vous voir pas. Je ne vous demande plus de la tendresse; mais je n'ai pas mérité la répugnance que vous avez à me voir. Ne craignez pas que je vous fasse des reproches, je sais combien ils seraient inutiles; je me plains plus de moi que de vous. Si mes yeux n'avaient pas été si cruellement fermés, si ma passion, moins folle, m'avait permis de réfléchir sur vos démarches, d'y voir combien vous étiez insensible à ce que je faisais pour vous, vous n'auriez pas eu besoin de m'annoncer votre inconstance : mais tel était mon aveuglement que je ne vous voyais que comme je désirais que vous fussiez.

Sans vouloir entrer ici dans un détail qui vous déplairait, je ne vous reproche pas de m'avoir abandonnée; mais ai-je mérité votre mépris? Je suis malade, vous le savez, et je ne vous vois pas. Qu'ai-je fait qui vous oblige à tant de dureté? Vous craignez encore mon amour. Ah! n'en redoutez rien; quelque violent qu'il soit encore, votre insensibilité et ma fierté me sauvent de tout; vous ne me verrez point répandre d'indignes larmes, ni descendre à des prières honteuses; mais pour avoir cessé d'être amants, avons-nous renoncé au plaisir d'être amis? Voilà le seul sentiment que je puisse vous demander; mais l'inconstance

aurait peu de charmes pour vous, si vous n'y joigniez pas le mépris. De quoi suis-je coupable cependant ? Vous seul avez fait tous mes crimes ; sans vous je jouirais encore... Ah ! que me sert-il d'être tourmentée par de si cruelles réflexions ? Elles m'éclairerent sur des fautes qu'elles n'ont pas su prévenir, et redoublent mon désespoir. Je me plaindrais moins de votre indifférence, si en cessant d'être aimée, je pouvais voir renaître dans mon âme le repos que vous en avez chassé : mais loin que votre froideur puisse éteindre mon amour, elle semble le rallumer avec plus de violence. Que je suis malheureuse ! Je vous aimais éperdument quand vous feigniez une tendresse que vous ne ressentiez pas, et je meurs de douleur quand vous cessez de vous contraindre. Ayez pitié de l'état où je suis, je ne veux que vous voir, je ne serai point seule, accoutumez-moi insensiblement à vous perdre pour toujours : dites-moi tout ce qui peut me confirmer mon malheur, il y aurait trop de cruauté à m'épargner. Songez aussi, qu'en cessant tout d'un coup de venir chez moi, vous faites faire à mon mari des réflexions. Vous être trop honnête homme pour ne les lui point épargner. Adieu, Monsieur, vos complaisances pour moi ne dureront pas, et je saurai par une prompte absence vous délivrer de l'embarras de les avoir longtemps.

Lettre LIX

De grâce, cessez de m'écrire, sauvez-moi de l'affront de mépriser ce que j'ai cru digne de mon estime. Vous avez rompu avec moi, je ne m'en suis pas plainte. J'ai assez bien présumé de vous pour croire que vous ne me faisiez pas injustice, et que sans de fortes raisons vous ne m'auriez pas abandonnée. Je vous ai estimé même de la franchise avec laquelle vous m'avez instruite de votre changement. Aujourd'hui, vous osez me demander pardon ! Vous pouvez m'avouer que ce n'est qu'à votre caprice que j'ai dû votre éloignement : de sang-froid vous me plongez le poignard dans le sein ; à moi qui ne respirais que pour vous. Pouvez-vous me mépriser assez pour croire que je puisse revenir à vous ? Barbare ! qui pour le seul plaisir de me désespérer, avez agi avec moi comme avec la femme dont on aurait le plus à se plaindre.

Encore si, déterminé par un autre objet, vous m'aviez quittée pour vous livrer à lui, j'aurais excusé votre inconstance, j'aurais même poussé la générosité jusqu'à croire que j'y aurais donné lieu ; je me serais consolée d'une passion née peut-être malgré vous. Mais que vous me quittiez, que vous m'abandonniez sans ménagement, dans la seule vue d'éprouver si je serai sensible à votre perte, voilà ce que je ne puis soutenir. Quelque peu qu'une pareille feinte puisse durer, elle dure toujours trop ; il y a même de la cruauté à l'imaginer, je vous l'aurais cependant pardonnée ; je vous aimais assez pour me flatter qu'elle ne serait venue que d'un excès de délicatesse ; et quelque bizarres que puissent être

les assurances qu'un amant veut prendre de notre cœur, elles nous sont toujours précieuses, quand elles nous prouvent son amour. Si votre idée avait été telle, un jour suffisait pour votre satisfaction et mon tourment : vous ne m'auriez pas refusé les plus légères complaisances, vous n'auriez pas été quinze jours sans me voir; et quand vous m'avez revue depuis, et toujours accablée par ma douleur, vous n'auriez pas inhumainement joint les insultes les plus marquées à l'injure que vous m'aviez faite. Et vous osez m'écrire! Vous pouvez, sans mourir de confusion, vous rappeler mon idée! Vous m'aimez! que je serais heureuse que vous dissiez vrai!

Puisse cet amour faire votre éternel supplice, et puisse-je un jour vous donner autant de preuves de mépris et de haine, que je vous en ai données d'une tendresse dont le plus détestable de tous les hommes aurait été plus digne que vous.

Lettre LX

En effet, il serait très singulier que je vous aimasse encore, et j’imagine comme vous, que cela serait fort plaisant. Mais, mon pauvre Comte, je me suis corrigée de rire. Je vous l’avais bien dit, que la fin de la comédie ne serait pas agréable pour vous. Si vous saviez combien le personnage que vous y jouez à présent, est ridicule, vous n’auriez pas la force de le soutenir plus longtemps. Oui, vous êtes désœuvré, languissant; Madame de *** a refusé vos soins, je ris de vos soupirs. Que de mortifications! Consolez-vous, il y a peu d’hommes, à qui la même chose ne soit arrivée : mais était-il possible qu’elle vous arrivât, et qu’aimable comme vous êtes, vous vous trouvassiez rebuté de deux côtés! Après tout, il vous reste une ressource. Vous m’avez aimée; moi, je sais comme vous vous y êtes pris pour me tromper; imaginez quelque nouvelle façon, dont je puisse être encore la dupe. Je connais votre air triste, ces soupirs affectueux que vous tirez du fond du cœur, ces petits mots si joliment dits, ces lettres si élégamment écrites, ces beaux yeux noyés dans les larmes, ce visage abattu, tout cela ne peut plus me toucher; et je crois pourtant, que c’est tout ce que vous savez faire. Vous perdriez encore l’esprit, que je ne m’en apercevrais pas. Ainsi, vous jugez bien que toutes ces gentillesse ne peuvent vous être d’aucune utilité.

Ce qu’il y a de fâcheux encore, c’est que vous passez pour trompeur; que peu de femmes de bon sens voudront vous croire, et que vous n’aimez pas les conquêtes trop faciles. Vous ne trouverez pas si tôt un dédommagement. Voyez combien vous êtes

malheureux! vous étiez las de m'aimer, je n'avais plus rien de touchant pour vous, à peine vous souveniez-vous de m'avoir trouvée belle. Vous me faites une infidélité, vous cherchez fortune, vous ne la trouvez pas, et tout de suite vous revenez à moi. Je suis un peu cruelle, et vous voilà plus amoureux que jamais. L'aimable cœur que le vôtre! et quel plaisir de pouvoir disposer ainsi de tous ses mouvements! Vous aviez cependant assez bien arrangé cette aventure; il est vrai que vous aviez mis dans votre plan, que je vous aimerais encore, et sans mes caprices, cela était naturel : vous me connaissiez, et vous pouviez répondre de moi. Je ne vous blâme point d'être étonné de me trouver si différente de moi-même. Vous ne pouviez pas imaginer cet incident, quoiqu'il soit le plus intéressant de tous.

Mais sans m'arrêter plus longtemps à ce badinage, il faut répondre à votre lettre. Je vous dois pour moi-même de bons conseils, et un aveu sincère de ce que je pense sur votre compte. Je ne vous aime plus : dans le temps de ma colère, je vous en aurais dit tout autant, mais avec beaucoup moins de sincérité. Dans un état violent, on peut se tromper soi-même; mais revenu de ce premier mouvement, on voit les choses de sang-froid, et l'on en est moins la dupe. Il est donc vrai que je ne vous aime plus, et que je ne vous aimerai jamais. Votre repentir fût-il sincère, il ne me toucherait pas. On ne pardonne que quand on y trouve du plaisir, et que lorsque les offenses peu graves n'ont point éteint l'amour. Vous savez de quelle nature sont celles dont je me suis plainte, et je ne daigne pas même vous les rappeler. Que votre cœur se juge lui-même, qu'il vous accable de tous les reproches que vous méritez, et puisse-t-il vous en dire assez, pour vous faire désormais éviter des procédés aussi condamnables, que les vôtres l'ont été avec moi. Je vous aimais, ma passion ne s'était pas un moment démentie, vous l'avez éteinte. Vous me dites à présent que vous m'aimez; vous seriez trop malheureux, si vous nourrissiez des sentiments auxquels je ne puis plus répondre. Supposé cependant que cela fût, gardez-vous de vous livrer à des idées trop flatteuses. Rendez-vous justice, et n'espérez rien. Vous ne seriez pas peut-être assez raisonnable pour cesser de me voir, c'est à moi d'y mettre ordre : on ne se guérit bien qu'en fuyant; et pour les passions malheureuses, il n'y a pas de plus cruel tourment que la vue de ce qui les cause. Si

cependant, comme vous me l'assurez, vous devez bientôt partir, je vous permets de me venir dire adieu. Je ne suis, ni ne serai jamais votre ennemie, je ne serai jamais non plus votre amante. Que mes bontés ne vous en imposent pas. Vous pourriez espérer tout si j'en avais moins; et la permission que je vous donne de me voir, doit être un sûr garant de mon indifférence.

Billet

Hélas oui! Monsieur, je vous permets de venir à l'opéra, et je vous sais même un gré infini du soin que vous avez pris de vous informer de ma loge. Je ferai en sorte, puisque vous le souhaitez, qu'il y ait une place pour vous; mais tous les jours d'opéra ne se ressemblent pas; quelque tendre que soit la musique, et quelque jolies choses que vous me disiez sur Armide et sur Renaud, je me souviens trop bien d'avoir été l'une, pour souffrir jamais que vous redeveniez l'autre.

Lettre LXI

J'avais cru jusques ici que le droit de montrer de la jalousie appartenait à l'amant aimé, et je ne puis assez m'étonner, quand je songe aux choses que vous m'avez dites hier. Tout de vous m'offense, lorsque je vois que l'amour, ou la vanité (car vous avez sûrement plus de l'une que de l'autre) se mêle encore de vos démarches. Savez-vous bien que l'homme du monde qui me serait le plus indifférent serait plus près d'obtenir mon cœur que vous que j'ai si tendrement aimé. Qu'avez-vous à me demander, et sur quoi fondez-vous vos prétentions? Si ma tendresse avait eu quelques charmes pour vous, vous l'auriez conservée avec plus de soin, et vous ne m'auriez pas forcée à n'avoir pour vous que de l'indifférence. Je ne suis pas surprise que vous ayez voulu cesser de m'aimer, puisque je ne vous touchais plus : il était naturel que vous finissiez un commerce dans lequel vous ne trouviez plus d'agrémens. Quelque chose qu'on dise de la constance, elle ne dure qu'autant que l'amour; et d'ordinaire il ne subsiste qu'autant que les désirs qu'il fait naître ne sont pas entièrement satisfaits.

J'ai bien senti, lorsque je me suis livrée à votre ardeur, qu'elle diminuerait, que je vous perdrais; mais entraînée par un sentiment qui étouffait ma raison, en connaissant le péril que je courais, je n'eus pas la force de l'éviter. Je vous ai vu pendant quelque temps plus tendre que vous ne l'étiez avant les plus fortes marques de ma faiblesse; et malgré ce qu'il m'en avait

coûté, je ne pouvais m'empêcher d'être contente quand je vous en voyais faire votre bonheur. Ce temps dura peu, vos désirs s'affaiblirent; comme c'était la seule chose qui vous eût attaché à moi, je vous vis beaucoup moins attentif qu'auparavant; ma passion n'avait plus pour vous les mêmes charmes, vous aviez besoin de réflexion pour me donner ces mêmes soins que j'avais dus à votre cœur : un reste de considération vous empêchait de vous abandonner à votre froideur, vous languissiez auprès de moi, vous receviez à regret les preuves que je vous donnais de ma faiblesse; tout vous ennuyait. Qu'auriez-vous fait si vous n'aviez pas changé? Il ne me siérait pas de m'en plaindre, vous étiez maître de vous-même, et l'amour ne lie qu'autant qu'il plaît. Vous croyez m'aimer aujourd'hui, vous avez même des jalousies. Avez-vous oublié combien votre liberté vous était chère? Ne vous souvenez-vous donc plus que vous m'avez sacrifiée au plaisir d'en jouir encore? Vous exigez de moi des complaisances, celle que j'ai de vous écrire ne doit pas vous en faire espérer d'autres; je vois à regret qu'elle vous entretient dans des idées, que pour votre repos, vous auriez déjà dû détruire; et si vous y vouliez penser, vous sentiriez qu'il y a pour le moins autant d'indifférence que de générosité à ne vous point vouloir du mal.

On passe aisément de la haine au sentiment contraire, et si je m'en sentais pour vous, je ne répondrais de rien : mais vous avez le malheur de n'être pas haï. À l'égard de vos craintes, vous vous doutez bien que je ne vous en ôterai aucune, et que quand je vous aimerais, je ne vous tiendrais point compte de votre jalousie, sûre qu'elle naît bien plus du peu de cas que vous faites de moi, que de la défiance où vous êtes de votre mérite. Après tout, quand je me serais engagée dans une autre passion, je ne ferais que ce que vous m'avez dit; et c'est bien le moins que je vous croie de bon conseil. Adieu, Monsieur, mes affaires ne me permettent pas de vous voir aujourd'hui, ma fantaisie ne me le permettra pas demain, et je ne puis répondre du reste de la semaine. Vous pouvez sur ceci, arranger vos plaisirs, ou vos affaires.

Billet

Vous avez tout lieu de vous applaudir du tour ingénieux que vous m'avez joué, en me faisant gronder par mon mari. Vous vous souvenez qu'en pareil cas vous imaginâtes la même chose, et qu'elle vous réussit; mais dans ce temps-là je vous aimais, et je fus bien aise de me servir de ce prétexte pour me raccommo-der avec vous. Dans la situation présente, vous pouviez vous servir d'une invention nouvelle; mais quand on n'est pas bien amoureux, on n'est guère inventif. De si grands efforts d'imagination vous épuise-raient, et je vous conseille de les garder tous pour Madame de N***. Vous voulez, m'a-t-elle dit, vous faire aimer d'elle, et je crois que vous n'aurez pas peu de peine à détruire la mauvaise opinion qu'elle a conçue de vous : je vous promets de la com-battre le plus qu'il me sera possible; trop heureuse de voir vos soins se tourner vers une autre, il n'y a rien que je ne fasse pour fléchir sa cruauté! Mon mari vous portera tantôt ma réponse, et je vous prie de ne plus l'employer à de pareils messages; je suis honteuse de l'avoir souffert, et je ne serais pas pardonnable de le souffrir encore.

Lettre LXII

Il est vrai que le Prince de *** m'aime; mais il n'est point vrai que je n'aime pas le Prince de ***. La façon dont nous avons vécu ensemble, ne me permet pas de dissimuler; et d'ailleurs, il est si naturel d'aimer, que je ne vois pas que sur cet article, le démenti soit nécessaire. Oui, je l'aime; mais je ne sais pourquoi, vous que j'ai vu si jaloux, vous ne le voulez pas croire? Avez-vous donc oublié que mon cœur est si tendre, que fût-il occupé par trente amants, il me resterait encore la sensibilité pour ceux qui se présenteraient? Il ne faut auprès de moi qu'un soupir. Je puis pourtant vous assurer que le prince n'en a pas poussé, et que j'ai pris un soin extrême de les prévenir tous. C'est une conquête trop illustre pour ne pas mériter toutes sortes d'attentions; et j'ai peine à deviner pourquoi vous avez cru qu'il me trouverait inflexible.

Il est vrai qu'il n'a pas un esprit prodigieux; mais tant de gens, s'il le veut, en auront pour lui, qu'on ne s'apercevra pas qu'il en manque. On en a bien peu, si l'on n'en a pas assez pour amuser une femme; et malgré ce que vous en voudrez penser, il me dit les mêmes choses que vous m'avez dites: il me jure qu'il m'adore; il le prononce d'un ton pénétré qui ne lui sied pas mal, et ses yeux, plus éloquents que ses discours, me persuadent encore plus qu'eux. Ses manières douces et attentives me prouvent qu'il sent ce qu'il dit. Et ce n'est point par les soupirs étourdis que vous affectiez hier, et qui font retourner toute une

compagnie, qu'il veut m'assurer de son ardeur. Plus modeste que vous, je vois dans sa timidité plus de passion que je n'en ai jamais remarqué dans votre pétulance. Il m'aime sans espoir; et, ne fusent-elles pas vraies, je ne hais pas ces façons désintéressées. Que voulez-vous que je vous dise? Peut-être qu'il me trompe; mais il ne me déplaît pas; et auprès d'une personne aussi dégoûtée de l'amour que je l'étais, c'est ne pas mal avancer, que de persuader à demi en quinze jours.

Mais avec ces merveilleuses qualités, je ne crois pas que je m'en amuse longtemps. L'amant le plus aimable cesse aisément de l'être, la certitude d'avoir plu le rend bientôt incapable de plaire. Je suis si persuadée de ce que je vous dis, que désormais je congédierai les soupirants avant le moment de faiblesse. Se piquer de fidélité pour un homme, est le plus triste personnage du monde. La constance n'est qu'une chimère, elle n'est pas dans la nature, et c'est le fruit le plus sot de toutes nos réflexions. Quoi, par un vain sentiment d'honneur, que nous ne concevons pas même en nous y soumettant, il faut que l'on ne puisse changer quand on est mécontent de son choix! Il faut s'asservir aux caprices d'un amant bizarre, qui nous fait une loi de tout ce qu'il veut; essayer les dégoûts que lui cause une trop longue passion; souffrir un maître, où l'on ne devrait trouver qu'un esclave, et se faire un mérite d'aimer ce qui ne nous touche plus! Est-il rien de plus ridicule, et ne suis-je pas trop heureuse que vous m'ayez tirée d'une situation si cruelle!

Je vous prie, malgré toutes les obligations que je vous ai, de ne pas venir si souvent chez moi. Vous voulez toujours me parler, et je crois vous avoir déjà dit que je n'ai rien à vous répondre. Vous savez d'ailleurs que, lorsque je vous ai permis de me voir, j'ai compté qu'un prompt départ vous éloignerait de moi: vous n'êtes point parti, et je ne suis pas d'humeur à avoir pour vous d'éternelles complaisances. Adieu, Monsieur, la bonté que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, est moins à votre avantage que vous ne voudriez peut-être le croire: il m'était important de me rendre mon repos; vous le troubliez, en voulant me rengager à vous aimer; et je ne puis mieux, je crois, vous en faire perdre l'envie, qu'en vous faisant voir dans mon cœur des sentiments qui ne me permettent plus de répondre aux vôtres.

Billet

Vous êtes malade ! Ah ! traître ! et l'on veut que j'en sois la cause ! Je serai donc coupable désormais de tous les maux qui vous arriveront ? De combien de façons essayez-vous ma faiblesse ? La dernière fois, vos larmes ; aujourd'hui !... Vous dirai-je de guérir ? vous mettez votre santé à trop haut prix. Vous voudriez retrouver mon cœur tel qu'il était pour vous. Vous ne vous serviriez du pardon que je vous accorderais que pour me faire de nouvelles insultes. Il est passé ce temps heureux que vous demandez encore ; à peine vous en souvenez-vous : pourquoi faut-il que je ne me le rappelle qu'en soupirant ! Tout le monde m'assure que vous n'avez pas cessé de m'aimer ; mais il faut qu'il n'en soit rien, puisqu'on a tant de peine à me le persuader. Guérissez, pour me le dire vous-même, je ne demande pas mieux que d'être convaincue : je sens que vous me donnez déjà de la pitié, ce n'est qu'en vous voyant, que je puis répondre du reste.

Lettre LXIII

Ah! je ne vous ai que trop pardonné, cruel que vous êtes! Témoin hier de mes pleurs, et de ma faiblesse, que voulez-vous de plus? Je ne m'offense point de vos craintes, mais je ne veux point trop vous rassurer. Sûr de mon amour, il vous flatterait moins que l'incertitude où vous êtes : elle me prouve du moins que vous connaissez tous vos torts; et craindre de ne pouvoir être aimé, c'est avouer qu'on ne mérite guère de l'être. Resterez-vous longtemps dans cette idée? Revenez-vous véritablement à moi? Sentez-vous combien vous me devez de tendresse et de reconnaissance? Je vous ai vu des transports, qui m'ont paru sincères; mais que je crains que la vanité seule ne les ait fait naître! Vous vous êtes vu un rival, et vous ne m'avez cru digne d'être aimée, que lorsque vous avez eu perdu tout espoir de me ramener. Vous vous êtes indigné de voir qu'un bien si longtemps à vous, allait vous échapper; et c'est plus pour faire sentir au Prince de *** le pouvoir de vos charmes, que pour me prouver votre amour, que vous avez cherché à lui arracher un cœur qu'il voulait se rendre favorable. Vous m'avez cru sensible à ses soins, et vous avez imaginé une espèce de honte à me perdre. Je n'avais pas besoin de vous pour ne le pas aimer. Tout entière à ma douleur, vous ne m'en étiez pas moins cher : ma raison révoltée contre une passion si déraisonnable, masquait quelquefois mes mouvements; je croyais vous haïr, mais ce sentiment me faisait trop de peine pour être vrai. Je souhaitais de l'indifférence, le désir que j'en avais me

faisait connaître combien j'en étais éloignée. Déchirée par ces deux mouvements, ils ne cessaient qu'à votre vue, je ne me sentais plus que de l'amour, et les seuls vœux que je pusse former, étaient de vous retrouver sensible. Heureuse! au milieu de tant de trouble, d'avoir pu vous le cacher, d'avoir eu assez de force sur moi-même, pour ne vous voir qu'en public! Combien ne m'en coûtait-il pas pour vous éviter! Que ne vous aurais-je point dit, si je m'étais abandonnée à moi-même! Que de pleurs les vôtres m'ont fait répandre! Et comment n'aurais-je pas voulu les essayer! et je vous écrivais que je ne vous aimais plus! et vous le croyiez! Est-ce avec la passion qui me dévorait, qu'on exprime bien l'indifférence? Vous aurais-je écrit, si je n'avais pas pris en vous le même intérêt? Mais si vous vous mépreniez à mes lettres, n'entendiez-vous pas mes regards? ils étaient les interprètes de mon cœur. Que vous y deviez lire d'amour! Vous ne poussiez pas un soupir qui ne m'en arrachât : plus tourmentée que vous, je n'osais vous montrer mes alarmes : jalouse, jusqu'à la fureur, vos yeux ne me paraissaient regarder rien indifféremment; j'y voyais de la tendresse pour tout le monde, et je ne croyais que moi seule incapable de vous en inspirer. Si je voulais rappeler votre souvenir, j'oubliais tous les sujets de plaintes que vous m'aviez donnés, et rien n'était cher à ma mémoire, que ce qui m'empêchait de vous en bannir. Je jetais les yeux sur votre portrait; je me disais vainement que c'était l'image d'un perfide; je n'y voyais que ces traits, que toute ma colère ne pouvait effacer de mon âme.

Traître que vous êtes! que n'avez-vous dans le cœur la tendresse qui brille dans vos yeux. Vous me dites quelquefois avec tant d'ardeur que vous m'aimez : pourquoi laissez-vous faire à votre esprit l'ouvrage de votre cœur? Que je vous plains, si vous me dites ce que vous ne sentez pas! Et comment exprimez-vous si bien ce qui vous touche si faiblement? Contente aujourd'hui de vos sentiments, faites que je le sois toujours. Tout à moi, comme je serai toute à vous, ne vivez que pour me donner toutes les preuves d'amour que je me crois en droit d'exiger, que pour en recevoir de moi; qu'unis à jamais, nous oublions dans nos transports, qu'il y ait au monde quelque chose qui nous puisse séparer. Que ne pouvons-nous dans un coin de l'univers, nous suffisant à nous-mêmes, libres de tous soins, inconnus à tous, ne

voir renaître nos jours que pour les passer dans les plaisirs que donne une passion vive et délicate ! Sûrs d'employer à nous aimer le jour qui succéderait, nous perdriions avec moins de regret celui que nous verrions s'écouler. Le passé ne nous offrirait un souvenir agréable, que pour nous encourager à ne rien laisser perdre du présent ; et dans les charmes d'une passion toujours nouvelle, nous ne verrions dans l'avenir que la certitude parfaite de nous aimer toujours. Seule avec vous je ne craindrais point qu'on vînt vous enlever à mon ardeur : et la mienne toujours plus vive, vous empêcherait de sentir la nécessité où vous seriez de n'être attaché qu'à moi. Mais puisque je ne puis prétendre à un bonheur si grand, faites qu'au milieu du tumulte du monde, il n'y ait de solitude pour vous, qu'où je ne serai pas ; que tous les objets qui vous environneront, ne servent qu'à vous faire désirer celui qui vous manquera ; qu'en butte aux regards de toutes les femmes, vous ne cherchiez que les miens ; qu'exposé à toutes les occasions de m'être infidèle, vous pensiez que je suis seule digne de vous. Vous ne sauriez me donner trop d'amour pour me dédommager de ce que vous m'avez fait souffrir.

Je serais morte de douleur, si dégagé pour jamais, je vous avais vu porter à une autre les sentiments qui ne devaient être que pour moi. Avez-vous pu croire que j'aimasse le Prince de *** ? Et quand il aurait été vrai que vos procédés m'eussent guérie, me connaissez-vous assez peu, pour me croire capable d'aller chercher dans un commerce nouveau une continuation de déshonneur ? J'aurais trop bien justifié votre inconstance et vos mépris. Vous savez que je ne m'engage pas facilement. Vous savez que dans de certains moments, je ne me consolais de vous avoir perdu, que dans l'espérance de rentrer dans mon devoir, et d'effacer par une conduite plus raisonnable, les reproches que je me faisais, et que peut-être tout le monde a à me faire. Vous n'avez pas osé me demander le sacrifice de ce rival. Que je serais heureuse si vous me rendiez assez de justice, pour croire que vous n'en avez pas besoin ! Mais je connais votre délicatesse, et pour n'avoir jamais à le craindre, il vous suffit de la mienne. Vous ne le reverrez plus chez moi, et plût au ciel, que pour rendre votre triomphe aussi éclatant que je voudrais, il eût encore plus de mérite. Adieu, je viens de m'apercevoir que ma lettre est d'une longueur effroyable, et que je ne m'y suis pas bien tenu

parole : mais j'ai été si longtemps sans vous dire que je vous aime, que je puis bien me pardonner de vous l'avoir aujourd'hui un peu trop répété : si vous me le pardonnez vous-même, je n'aurai d'autres reproches à me faire, que de n'avoir pas dit la moitié de ce que je sens. Ce n'est plus la peine au moins d'abréger nos visites. Adieu.

Vous ne devineriez pas le malheur qui m'arrive. Mon mari vient de m'apprendre que ma tante est très mal, et je pars dans ce moment pour aller passer la journée chez elle. Je serais inconsolable de cet accident, si je ne croyais pas me dédommager demain du plaisir que je perds aujourd'hui. Mais y a-t-il au monde gens plus malheureux que nous ?

Billet

J'allais vous écrire, quand j'ai reçu votre lettre. J'avais bien des choses à vous mander; maintenant je ne sais plus que vous dire. Je ne croyais pas qu'il dût m'en coûter tant pour répondre. Il est pourtant sûr que je voudrais vous voir : mais ne trouvez-vous pas mon cabinet trop solitaire pour cela? Depuis que j'en ai fait ôter mes livres, nous n'avons plus d'excuse pour y rester : et puis... Mon Dieu! que de choses embarrassantes dans la vie! Que vous importe ce cabinet? J'aurais envie d'aller à la campagne avec Madame de ***, mais je n'ai garde de prendre cette résolution, sans que vous y souscriviez. Venez donc me tirer d'incertitude.

Lettre LXIV

Depuis que vous êtes à la campagne, il s'est passé à la ville des choses fort extraordinaires. Madame de *** est devenue dévote. T*** est devenu libertin. L'une a quitté son amant, l'autre son bénéfice : on croit qu'ils s'en repentiront tous deux. Le Comte de *** aussi désagréable que jamais, est accablé de bonnes fortunes, et la prude Madame de *** se divertit à être amoureuse. La sèche Marquise médit toujours, met toujours du blanc, joue sans cesse, a conserve son goût pour le vin de Champagne, son teint couperosé, sa taille ridicule, son babil importun, sa vanité, ses vapeurs, son page et ses vieux amants. C'est une femme immuable celle-là!

Les infidélités courent à Paris prodigieusement, c'est comme une maladie épidémique. Dieu veuille nous en garantir; mais jamais les commerces amoureux n'ont été de si courte durée, soit que les faveurs se refusent avec trop d'opiniâtreté, ou qu'elles s'accordent trop promptement, tout est fini en moins de quinze jours. D*** était avant-hier au service de Madame de ***, aujourd'hui il ne lui est de rien : mais en revanche, il est de tout à la vieille Comtesse, dont le galant rend ses devoirs à la première; et les deux bonnes dames n'en sont pas moins amies. J'allai hier à ***, vous avez eu raison de me dire qu'on y médissait de nous. La charitable N***, que j'ai été voir, m'a tout dit, mais pourquoi s'en fâcher? Croyez-vous que, de quelque façon qu'on puisse vivre, on échappe aux discours; et si l'on ne donne point de prise

à la médisance, est-on à couvert de la calomnie? Que feraient donc ces courtisans inoccupés, ces femmes abandonnées par la galanterie, dévotes par nécessité, méchantes par tempérament, et médisantes par envie? Telle aura eu mille amants, et se sera encore plus déshonorée par le choix que par la quantité, qui trouvera que c'est un crime énorme à moi d'en avoir un.

La vieille Madame de *** s'est déchaînée contre nous; mais de toutes les médisantes, c'est celle dont je fais le moins de cas. Je suis sûre qu'elle aura parlé en termes si précieux, qu'on ne l'aura point entendue : on pourrait dire d'elle, si l'on voulait, que tel Marquis bel esprit qui la voit assidûment, et qui chante partout les bontés de l'adorable Climène, travaille moins d'imagination que d'après les sujets qu'elle lui fournit. Elle aura beau médire de mes charmes, je ne veux me croire laide que quand vous ne m'aimerez plus. Le petit D*** a tenu des propos insolents, et vous voulez l'en punir? laissez-le avec son fard, sa voix féminine, et ses mœurs équivoques, être l'opprobre de Paris; laissez-le vivre, c'est assez nous venger. La jeune de *** vient de reparaitre plus brillante, et moins redoutable que jamais; elle embellit par les absences, et elle est peut-être la seule qui puisse conserver autant de charmes au milieu de tant de peines! Les amants lui reviennent en foule, ceux qu'elle a maltraités jadis ne s'en souviennent plus, et les autres ne craignent que ses rigueurs. Madame de D***, qui n'a jamais éprouvé la même fortune, croit que cela ne durera pas, et que dans le nombre même de ses conquêtes, elle rencontrera de quoi les lui faire perdre. Madame de S***, et ce vieux Marquis de ***, qui n'a jamais eu que de l'imagination, viennent de se prendre d'une passion, dont ceux qui s'y connaissent ne savent que dire; Madame de S*** prude, mais sensible, le Marquis amoureux, mais comme on l'était autrefois; Madame de S*** attachée au goût moderne, le Marquis respectant l'autre, vu la commodité dont il est pour les amants ruinés. Vous ririez trop de voir ces deux petites personnes dans leurs tendres discours : en vérité, cela est hideux. Depuis que la dame a eu la générosité de prendre le Marquis sur son compte, on n'entend plus chez elle que des dissertations sur la délicatesse de l'amour. Tous les jours le Marquis lui envoie des réflexions sur chaque livre de l'*Astrée*, et retient par ses doctes discours la pétulance de la dame. Elle n'a jamais vu, dit-elle, faire

l'amour de cette façon, et gronde contre la jeunesse de la cour qui l'y a introduite. Quoique ce ne soit que par nécessité, le Marquis cependant n'en veut pas moins passer pour homme à bonnes fortunes, et malgré le discrédit où il est, il n'entre jamais chez Madame de ***, qu'aussi mystérieusement que s'il y allait pour affaire. Elle en paraît contente, et croit que cela sauve sa réputation : l'on dit cependant qu'elle se consolera moins facilement de cette manière d'aimer, n'était qu'elle garde encore le petit ***. C'est un enfant, mais il a des ressources et de la complaisance; il remplit le temps qu'elle ne donne pas au Marquis, et il n'a pas peu à faire, car elle ne l'occupe guère à huis clos.

Miséricorde! je suis bien trompée, ou voilà bien de la médisance! Mais je suis piquée, et si je ne finissais pas, je crois que je médierais aussi de vous. Bonjour.

Billet

Vous faites tout hors de propos. Hier je vous attends à sept heures, vous venez à neuf, et vous avez encore l'impertinence de croire que pour un rendez-vous, cela n'importe pas, cependant vous m'avez trouvée sortie. Ce matin vous me tirez du plus agréable sommeil, pour me faire lire une lettre qui ne vaut pas la moindre circonstance de mon songe. Apprenez une fois pour toutes, que quand on le peut, on ne se repose jamais sur d'autres, du soin d'éveiller ce qu'on aime. C'était l'unique moyen de ne me pas faire regretter mon rêve. Oh! qu'est-ce donc que ce rêve, direz-vous? Je croyais être dans des jardins charmants; si je ne me trompe, j'étais Flore, Zéphire ne vous ressemblait pas, et pourtant je le trouvais le plus aimable dieu du monde. Il m'avait fait quelque méchanceté, et me priaît de la lui pardonner : comme vous m'avez mise dans cette habitude-là, je le faisais sans peine, et il était à m'en remercier, lorsqu'on m'a rendu votre lettre, et troublé les remerciements de Zéphire. Quelque mine que je fasse, je ne suis pourtant pas fâchée d'avoir été interrompue; et quoique vous n'en valiez pas la peine, il n'appartient qu'à vous de commencer et de finir mes songes. Adieu. Je vous avertis que je me rendors.

Billet

Non, je ne puis plus vous pardonner votre négligence. Ne croyez pas que mes craintes soient frivoles. Les démarches de mon mari, ses fréquents séjours à V***, le besoin qu'on a de lui pour remplir la place qui vaque, les préparatifs sourds qu'il fait depuis un mois, son rang, ses richesses, son esprit, les études qu'il fait sur des choses auxquelles il n'a jamais pensé, tout m'inquiète. J'ai communiqué mes frayeurs à Saint-Fer***, il les trouve justes, et vous êtes le seul qui ne vouliez pas croire ce qui en sera. J'entrevois des malheurs qui me font trembler, et je ne les vois que plus grands, puisque vous ne daignez point partager mes inquiétudes. Restez où vous êtes, vous y apprendrez mon départ, et votre indifférence me le rendra moins sensible. Quoi! supposé que mes craintes soient mal fondées, n'est-ce pas assez que je vous les marque, pour vous les faire ressentir? Mais vous ne m'aimez plus. Vous trembleriez autant que moi du coup qui me menace, si l'amour vous le faisait partager. Tant de sécurité annonce trop de froideur, et si nous nous séparons, je serai seule à répandre des larmes. Vous n'en jouirez pas du moins; vous auriez la dureté de triompher de ma douleur, et j'aime mieux en mourir, que de voir votre vanité s'en repaître. Mais que faites-vous si éloigné de moi? Je connais votre aversion pour les affaires, et je ne doute point que vous ne fussiez déjà de retour, si les plaisirs ne vous arrêtaient point. Quoi qu'il en soit, ne croyez pas que je vous sollicite davantage de revenir. Ne pensez pas aussi me calmer par une

lettre, ce n'est qu'en partant que vous pouvez vous excuser, et me faire avouer ce que je sens encore pour vous, tout ingrat que vous voulez paraître.

Lettre LXV

Les voilà donc confirmés ces cruels pressentiments, que nous avions l'un et l'autre ! Notre malheur n'est que trop certain, l'ambition de mon mari me plonge le poignard dans le cœur, il a enfin obtenu ce qu'il désirait, et il m'entraîne dans un pays qui, quelque beau qu'il puisse être, ne sera jamais qu'un pays barbare. Je suis enfin parvenue à tout ce qu'une passion malheureuse peut donner de tourments. La crainte de votre inconstance m'occupait autrefois tout entière ; mais je ne sais si je n'aimerais pas mieux vous voir inconstant, et vous voir toujours, que de vous perdre fidèle.

Sentez-vous bien toute l'horreur de ma situation ? Je vous aime, mais que dis-je, aimer ? ah ! que ce terme est faible pour ce que je sens ! et je vous quitte pour jamais ! et ce qui achève de me désespérer, hélas ! vous m'aimez aussi ! Comment pourrions-nous vivre éloignés l'un de l'autre, nous, qui nous plaignions d'un seul moment passé sans nous voir, qui ne connaissions pas d'autres plaisirs. Je vous quitte pour jamais. Pour jamais ! grand Dieu ! puis-je écrire ce mot sans mourir ? Avons-nous pu mériter d'être si malheureux ? C'est donc moi qui trouble tout le repos de votre vie ; moi ! qui pour la rendre heureuse voudrais sacrifier la mienne. C'en est donc fait, nous ne nous reverrons plus ! nous serons pour jamais séparés ! Serait-il possible que les adieux que nous nous fîmes, il y a si peu de temps, fussent pour nous les derniers ? Cette idée m'accable, me tue. Quoi ! toutes les heures,

tous les moments vont nous éloigner l'un de l'autre ! Occupés sans cesse à nous regretter, ne nous retrouverons-nous jamais ? Chacun de mes jours ne sera donc pour moi qu'un jour malheureux ? Je ne vivrai donc que pour souhaiter la mort ! Je les verrai s'écouler ces jours affreux, sans jouir un seul moment de votre présence ! Je ne vous verrai plus. Mes yeux vous chercheront vainement.

Encore s'il me restait dans un malheur aussi cruel, l'espérance de vous revoir un jour ! toute remplie de ce moment heureux qui vous offrirait à moi, que l'espoir de vous retrouver et de vous revoir fidèle soulagerait mes tourments ! Un si grand plaisir ne pourrait être acheté par trop de larmes. Mais ce qui met le comble à ma douleur, je ne vois dans l'avenir que la continuation de mon infortune. Attaché en France par trop de devoirs, vous ne pourrez que me plaindre, et qui sait, après tout, si vous me plaindrez longtemps ? Hélas ! je ne serai peut-être pas arrivée au lieu de mon exil, que je ne serai plus présente à votre cœur, et que notre amour ne vous paraîtra qu'un songe, dont même vous ne trouverez pas de douceur à vous rappeler le souvenir. Serait-il vrai que vous pussiez me rendre si malheureuse ? Pourriez-vous oublier combien je vous ai aimé, combien je vous aime encore ? Plaiguez-moi du moins quelquefois, souvenez-vous, et c'est la seule grâce que je vous demande, que mon amour a causé les malheurs de ma vie, qu'il l'a terminée ; oui, mon cher Comte, je ne survivrai point à votre perte, je n'ai point de courage contre de si grands malheurs. Adieu, je croirais vous faire injure si je vous disais de presser votre retour ; vous voyez combien j'ai besoin de votre présence. Je vais faire des préparatifs qui me tuent, dans huit jours peut-être je ne vous verrai plus : on pousse la barbarie jusques à vouloir me priver de mes larmes, et dans le temps où je meurs de douleur, il faut montrer un visage ouvert à ceux qui viennent me féliciter sur cette funeste dignité, qui me prive de vous pour toujours. Adieu, que je vous voie, que je puisse du moins pleurer mes malheurs avec vous. Je sais, en souhaitant votre vue, toutes les peines que je me prépare ; mais je serais heureuse d'expirer entre vos bras !

Lettre LXVI

Non, ne me suivez pas. Je suis dans un état où vous ne pourriez me voir sans mourir de douleur, votre vue augmenterait la mienne, et dans l'affreuse situation où je me trouve, c'est un plaisir que je dois me défendre sévèrement. Non, je ne vous reverrai plus; en vain vous m'avez flattée d'un avenir plus heureux : depuis six mois je languis, et je ne doute pas que mes chagrins ne rendent enfin ma maladie mortelle. Cette seule idée me fait soutenir la vie avec moins de désespoir. Que ferai-je en effet dans le monde, accablée de la plus vive douleur, sans espoir de la voir finir, puisque je vous aimerai jusques à mon dernier moment, et que nous ne pouvons plus retrouver ces jours heureux que nous passions à nous jurer que nous nous aimerions toujours. Ils sont perdus pour nous, et le souvenir qui nous en reste, ne peut qu'augmenter notre désespoir. Comment pourrai-je soutenir une absence éternelle? moi! qui compte tous les moments que je passe sans vous?

Encore si j'avais la consolation de vous savoir heureux, si vous pouviez n'être pas sensible à notre séparation, si vous me perdiez sans regret, ah! j'en mourrais de douleur. Je ne sais ce que je veux, je souhaite, je désire même que vous ne m'aimiez plus, je n'envisage qu'avec horreur ce que vous souffrez, et rien ne me fait cependant supporter mes maux, que la certitude où je suis que vous les partagez; quand je songe à l'état où je vous ai vu, à ces adieux si cruels où il nous a fallu l'un et l'autre dévorer nos

larmes, où tant d'yeux témoins de nos actions nous forçaient à les contraindre, où l'âme en proie au plus cruel désespoir, mourant d'amour pour vous, je n'ai pu vous dire que je vous aimerais toujours. Conservez-vous du moins, au nom de tout ce que vous avez de plus cher : que je serais heureuse si c'était moi ! Ménagez-vous, vivez heureux, mais ne m'oubliez point. Rappelez-vous quelquefois mon idée, vous recevrez bientôt la nouvelle de ma mort ; je serais trop punie si je traînais plus longtemps une vie si douloureuse.

Je pensai hier expirer en approchant de la terre dont vous portez le nom. On fit arrêter, nous descendîmes ; que j'eus de plaisir à voir ce lieu ! Nous visitâmes les appartements, on me montra celui que vous habitez, votre portrait d'abord me frappa les yeux, je tombai sans connaissance. Mon mal, qui dura assez longtemps, m'obligea à prier qu'on n'allât pas plus loin. J'ai passé la nuit dans votre lit, nuit la plus triste ! la plus douloureuse qu'on puisse imaginer ! J'ai été le matin dans votre parc, hélas ! j'ai pensé qu'un jour vous viendriez dans cette solitude me regretter, que vous reverriez avec plaisir des lieux où je vous ai laissé des marques de mon amour et de ma douleur. De combien de pleurs j'ai arrosé votre portrait ! Il me semblait que j'allais expirer en le baisant : hélas ! mon tombeau m'aurait rappelée à votre mémoire.

Mais pourquoi vous entretenir de ces idées funestes ? Veux-je augmenter votre désespoir ? je suis sûre que vous m'aimez, et je tremble pour vous, si vous êtes dans l'état où je suis. Je les ai donc quittés pour jamais ces lieux que vous ne pouvez point abandonner ! je vous y ai vu pour la dernière fois ! Ah Dieu ! vous m'y chercherez vainement ! Nos souhaits ne pourront point nous rapprocher ! Est-ce donc à moi à vous rendre malheureux ? Ne serai-je donc point délivrée de tant de peines ? Jours funestes ! ne finirez-vous jamais pour moi ? Je le désire, je l'espère, je mourrai bientôt. Vous m'avez exhortée à attendre des temps plus heureux ! avez-vous pu croire que mon âme fût au-dessus de tant de maux ? Je sens que j'y succombe et je le sens avec joie. Adieu, mon cher Comte, vous faites tous les malheurs de ma vie, plutôt au ciel que je ne causasse pas les vôtres ! Souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vivait que pour vous. Adieu, puisse cet adieu n'être pas le dernier ! Hélas ! je vous ai perdu pour jamais, que je me crois heureuse de mourir !

Lettre LXVII

Il y a trois jours que j'attends inutilement une lettre de vous : ah, vous ne m'aimez plus ! Tout me manque. Mon unique ressource était dans votre souvenir, je me flattais donc en vain ! Je me suis donc trompée, quand j'ai cru que mes malheurs ajouteraient à votre amour. Pouvez-vous m'abandonner, ingrat ! lorsque vous savez que je meurs pour vous ? Vous n'aviez pas longtemps à vous contraindre ; mais pourquoi souhaité-je encore d'être aimée ? Quelle est mon espérance ? Dans l'état funeste où je suis, la certitude de votre amour ne peut qu'augmenter mon infortune. Je ne vous verrai plus, pourquoi chercher à nourrir des désirs qui ne subsistent aujourd'hui que pour mon tourment ? Apprenez-moi à vous oublier : rendez-moi à moi-même, rendez-moi, s'il se peut, mon repos. Barbare ! n'est-ce donc pas assez de votre absence pour m'accabler ? Il fallait, pour rendre mes jours plus infortunés, que je ne doutasse plus de vous avoir perdu. Vous m'abandonnez ! Ah ! s'il vous reste encore de moi un léger souvenir, tournez les yeux vers moi, envisagez ma situation. C'est peu de ne plus vous voir, ce serait bien moins de mourir ; mais, grand Dieu ! quel objet s'offre tous les jours à mes regards ? qu'il me reproche de crimes ! et qu'il me rappelle douloureusement votre idée ! Vous ne sauriez concevoir mes malheurs, ils sont au-dessus de toute expression. Quand même vous m'aimeriez encore, et que vous sentiriez notre éloignement comme je le sens, vous auriez toujours dans votre affliction des ressources

que je ne puis trouver. Vous m'avez perdue, mais vous pouvez pleurer votre perte en liberté : personne n'interrompt votre tristesse, personne ne peut vous interroger sur le sujet de vos larmes ; vous n'êtes point forcé à montrer de la tendresse à quelqu'un que vous n'aimez pas ; vous pouvez me donner toutes vos pensées, tous vos regrets ; vous ne connaissez pas la contrainte, et vous avez le plaisir d'employer tous vos moments à votre douleur.

Infortunée que je suis ! ai-je depuis six mois, joui d'un instant de tranquillité ? Ah ! que ne suis-je séparée du reste du monde ! Dans la solitude, du moins, rien ne gênerait mes soupirs. Attachée tout entière à votre idée, je goûterais la douceur de n'en être point distraite. Vous m'avez conseillé de vous oublier ! Ah ! quand votre générosité vous aurait dicté ce conseil, quand touché de mes maux, vous vous seriez résolu, pour les faire cesser, à n'être plus aimé, que pourriez-vous me rendre à la place de ma douleur ? Vous oublier ? Quand je le voudrais, pensez-vous que je pusse y réussir ? Vous, qui dans le tumulte du monde, dans la solitude, dans la nuit, m'occupez sans cesse ! Vous, unique objet de tous mes maux, vous enfin, dont autrefois l'indifférence n'a pu vous arracher mon cœur ! Plus il est déchiré ce cœur, plus il se remplit de vous. Ah, souvenir trop douloureux ! moments passés dans les plaisirs ! moments perdus à jamais ! pourquoi vous offrez-vous à ma mémoire ? Vainement je veux les en bannir, ils me suivent partout. Si le sommeil au milieu de mes larmes, ferme un moment mes yeux, ne croyez pas qu'il soit pour moi un repos ; mes malheurs en deviennent plus vifs, votre image occupe d'abord mes sens, je vous vois sensible, vous partagez ma douleur, j'ai le plaisir de pleurer avec vous, j'entends votre voix. Souvent ces idées funèbres se dissipent. Je me vois avec vous dans ces lieux charmants où nous laissant emporter à notre passion, nous nous livrions à tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre. Je me retrouve dans vos bras, j'entends vos soupirs, je vous accable des plus vives caresses, vos transports excitent les miens, je ne suis plus à moi-même, je meurs... mais cette illusion finit. Toute remplie encore du trouble où elle m'a jetée, je ne puis me persuader que ce ne soit qu'un songe, je vous cherche, je vous appelle, je voudrais croire qu'en effet vous êtes auprès de moi, mes désirs renouvelés me jettent dans une inquiétude affreuse, mes pleurs recommencent, je passe le reste de la nuit dans le plus

cruel désespoir, le jour ne le dissipe point. Je ne le vois naître ce jour, que pour le détester, et la seule espérance qui me soutienne, est d'apprendre que vous m'aimez encore. Une seule de vos lettres me calme, je la relis sans cesse. Pourquoi m'enlevez-vous cette consolation? Pourquoi cherchez-vous à m'accabler? craignez-vous qu'il ne manque quelque chose à mon infortune? et faut-il que ce qui y met le comble me vienne d'une main si chère. Dans l'état où je suis, à qui pourrai-je avoir recours? Et si vous m'abandonnez, qui m'aidera à supporter les restes d'une vie si languissante? Peut-être que plein d'une autre passion, vous m'avez pour toujours oubliée. Cachez-moi du moins votre infidélité. Par pitié, trompez-moi : laissez-moi ignorer à quel point je suis malheureuse. Que je quitte la vie sans avoir à me plaindre de vous. N'ayez pas à vous reprocher d'en avoir avancé le terme. Dans votre dernière lettre, vous voulez que je vous oublie, vous ne le voulez que pour en paraître moins perfide. Peut-être vous fais-je injustice. Peut-être que rempli encore de mon idée, vous ne trouvez dans mon absence que de nouveaux sujets de m'aimer toujours. Mais je ne vous vois pas, et vous ne m'écrivez plus. Adieu. S'il est vrai que je vous sois toujours chère, n'oubliez pas combien vous me devez de tendresse, et si je ne vous suis qu'indifférente, combien vous me devez de soulagement et de pitié.

Lettre LXVIII

Ciel! que venez-vous de m'apprendre! Hélas! après les coups dont j'ai été frappée, devais-je croire qu'il me restât encore des malheurs à éprouver? Quoi! Madame de ***, cette amie si généreuse, si constante, vient de mourir! vous l'avez vue comme je serai dans peu, et ce malheureux Saint-Fer***, comme vous serez peut-être vous-même! Ah! que cette idée me fait frémir! Ce n'est pas la perte de la vie qui m'effraie, mais, juste Ciel! que vois-je après moi! Quelle horreur! Que de fautes, et quel repentir! Hélas! je la rejoindrai bientôt. Mais, que mon sort sera différent! Elle est morte sans remords, et ses derniers moments n'ont point été troublés par les images cruelles qui accompagneront les miens. En perdant ce qu'elle aimait le mieux, rien ne contraignait sa douleur, ses larmes étaient légitimes; mais quel funeste état que le mien, puisque je dois me reprocher jusqu'aux soupirs que m'arrachent mes malheurs! Ensevelie sans cesse dans les idées les plus noires, je ne trouve dans rien à m'en distraire. Votre perte, l'affaiblissement de ma santé, une mort prochaine, des remords dont je suis perpétuellement déchirée, mon amour, qui dans un corps abattu, et dans une âme timorée s'accroît, et vit de ses tourments. Infortunée dès à présent, craignant encore plus l'avenir, n'osant me rappeler le passé, brûlant du désir de vous revoir, et ne l'espérant plus : c'est ainsi que mes jours se passent. Enchaînée par des bienséances cruelles, de tous mes malheurs, je n'ai pu pleurer que cette mort funeste, dont Monsieur de M*** paraît aussi pénétré que moi.

Son opiniâtreté à ne me point quitter, sa pitié, son attachement, ses pleurs qu'il répand sur moi, achèvent de me désespérer. Je voudrais être accablée de sa haine, je voudrais qu'il ne me vît point, je voudrais enfin qu'il me détestât autant que je me déteste moi-même : je ne le vois jamais sans frémir. C'est en vain que je veux quelquefois, pour excuser ma faiblesse, me rappeler ses désordres; je sais qu'ils ne peuvent justifier les miens; je m'abandonne à toute l'horreur que je m'inspire. Je me flatte quelquefois que mon repentir a pris la place de mon amour, mais je ne puis vous oublier. Que dis-je? vous oublier! Vous régnez au milieu de mes plus tristes idées. Je crois que vous me regrettez, et je me console de mourir. Mais ne pourrais-je pas vous revoir? Ah! si vous m'aimiez encore, aurais-je besoin de vous le demander? Ne savez-vous pas que votre vue apaiserait mes tourments, ou du moins que j'en mourrais plus contente? Vous ne m'aimez plus; vous ne seriez pas si tranquille, je vous aurais déjà vu. Hélas! et que viendriez-vous faire ici? Pourquoi veux-je vous percer le cœur? Quel spectacle j'offrirais à vos yeux! Vous ne pourriez me reconnaître qu'à mon amour, et j'en verrais augmenter mes remords et mon supplice.

Adieu. Ne m'oubliez jamais : que je vive dans votre cœur! Vous me devez cette consolation, puisque rien n'a pu m'arracher à vous, et que si je ne vous avais pas aimé, je me serais épargné les malheurs qui m'accablent. Hélas! ce n'est pas que je vous le reproche, peut-être est-ce la dernière fois que je vous écris; si cependant le Ciel n'en dispose pas autrement, je vous assurerai encore que je ne cesserai pas un moment d'être à vous. Adieu, rendez à Saint-Fer*** la lettre que vous trouverez ici. Aidez-le à supporter son désespoir, mais cachez-lui mon état. Hélas! vous n'aurez peut-être que trop tôt besoin des mêmes secours.

Lettre LXIX

Vous ne savez pas dans le temps que vous vous obstinez à partir, et que vous me donnez de si fortes preuves de votre tendresse, vous ne savez pas que quelque diligence que vous puissiez faire, vous n'arriveriez que pour me voir expirer. La mort n'est-elle pas d'elle-même assez douloureuse, et voudriez-vous par votre présence, augmenter les horreurs de la mienne? Croyez-moi, ce spectacle funeste serait trop affreux pour vous, vous ne me verriez pas vous-même, sans mourir, dans un état si déplorable : évitez une image qui ne ferait qu'aigrir votre désespoir, et laissez-moi, dans ces derniers tourments, en supporter seule tout le poids. Il faut nous séparer pour toujours! Tout espoir est perdu pour nous. Nous ne nous reverrons plus! Recevez ce coup avec fermeté, et puisque rien ne peut changer nos malheurs, soumettez-vous comme moi.

Depuis que je vous ai perdu, qu'avais-je à souhaiter, que de finir une vie dont tous les instants sont marqués par le désespoir! Mes jours sont enfin parvenus à leur terme, et puisque vous m'aimez, puisque vous pouvez par vous-même juger des maux que je souffre, loin de vouloir que je vive, félicitez-moi d'une mort qui m'arrache pour toujours à des tourments cent fois plus épouvantables qu'elle. Peut-être, s'il m'avait été permis de vous revoir, ne vous aurais-je revu qu'infidèle. Faut-il, que dans l'état où je suis, jouissant à peine de la lumière, cette idée me soit si douloureuse? Dans quelles dispositions, grand Dieu! la mort vatt-elle me surprendre? Que de moments dont je ne devrais me

souvenir qu'avec horreur, que je me rappelle encore avec plaisir! Quelle confusion d'idées! Comment se peut-il que devant être occupée de tant de choses, je puisse seulement l'être de vous?

Je ne serai donc bientôt plus : cette personne que vous avez tant aimée, qui vous consacrait tous ses vœux, victime de sa passion même, et de son désordre, va expier par la mort, sa faiblesse et son crime! Quelle épouvantable image! Que deviendrai-je? Quels remords, grand Dieu! Seraient-ils inutiles? Adieu, ne m'écrivez plus. Vivez, et s'il se peut, vivez heureux. Je sens que ma fermeté m'abandonne. Cruels moments! Adieu, s'il le faut pour votre repos, oubliez-moi. Hélas! j'ai plus de peine à vous en prier qu'à mourir.

Lettre LXX

Il n'est plus temps de se flatter, le moment approche, je vais vous quitter pour jamais, je sens que je meurs. Ce n'est plus une femme faible, emportée par sa passion, qui vous écrit; c'est une infortunée, qui se repent de ses fautes, qui les voit avec horreur, qui en sent tout le poids, et qui cependant ne peut s'empêcher de vous donner encore des preuves de son attachement. Triste reste de ma faiblesse! qui, au milieu des horreurs de la mort et de la crainte, me force encore à penser à vous. J'ai brûlé vos lettres, et c'est par ce sacrifice que j'ai commencé à me détacher de la vie. J'ai remis votre portrait en des mains fidèles, et plutôt à Dieu qu'avec lui j'eusse perdu tout souvenir de vous! Que mon âme serait tranquille! et que je quitterais avec douceur une vie dont vous n'aurez pas rempli tous les instants! Objet d'horreur pour moi-même, quelle sera mon infortune, si je ne suis pas un objet de pitié? que je supporterais avec joie mes malheurs présents, si je n'en voyais pas de plus affreux pour moi! La mort va donc pour jamais me fermer les yeux! que de tourments à essayer avant que de finir! que j'en ai encore, et que j'aurais peu de regret à la vie, si mes maux se terminaient à sa perte! Mais, grand Dieu! que serai-je? que deviendrez-vous? je vois dans un avenir, dont je ne jouirai pas, des malheurs qui achèvent de me tuer. Je vous vois, j'entends vos regrets, je partage votre désespoir, je le sens. Ah, funeste idée! Mes larmes ont déjà prévenu les vôtres. Je ne puis plus supporter ma douleur. Adieu. Puissent vos jours être

plus fortunés que les miens! Puissent mes vœux être exaucés! Adieu. Je vous perds pour jamais. Songez quelquefois à moi, mais ne vous rappelez pas mes faiblesses. Assurez Saint-Fer*** que je meurs son amie. Prenez soin de lui, qu'il ne vous abandonne pas. Sait-il combien je partage son désespoir? Aimez-vous toujours. Mes pleurs et mon saisissement m'empêchent de vous en écrire davantage. Plaignez-moi, mais conservez-vous. Je ne serai peut-être plus quand vous recevrez cette lettre. Adieu, il faut songer à profiter des moments qui me restent. Je suis parvenue au dernier de mes jours, et je vais me préparer à recevoir avec fermeté l'heure qui va les terminer. Adieu, adieu, adieu pour jamais.

Fin de la seconde et dernière partie